JUN 23 1947

ANNÉE JUIN 1947 N° 6

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

André SIEGFRIED : Ford et sa Conception de la Production

Carl-J. BURCKHARDT : Une Matinée chez le Libraire

Jules ROMAINS : L'An Mil. — II

Jean ROSTAND : Johann Mendel

Louis BROMFIELD : Mort à Monte-Carlo

Robert DEBRÉ : L'Unesco cherche sa Voie

Étienne ROMAT : Les derniers Jours de la Marine japonaise

Ernest d'HAUTERIVE : Le Redressement de l'An VIII

Pius SERVIEN : Probabilités et Physique

Gérard BAUER : Le Théâtre

Marcel THIÉBAUT : Parmi les Livres

LA LIVRAISON : 60 FRS - NOUVEAU PRIX : 57 FRS

SOMMAIRE

		Pages
André SIEGFRIED	Ford et sa Conception de la Production.. ..	3
Carl-J. BURCKHARDT	Une Matinée chez le Libraire..	14
Jules ROMAINS	L'An Mil. — II.	29
Jean ROSTAND	Johann Mendel.	51
Louis BROMFIELD	Mort à Monte-Carlo	63
Robert DEBRÉ	L'Unesco cherche sa Voie..	104
Étienne ROMAT	Les derniers Jours de la Marine japonaise ..	111
Ernest d'HAUTERIVE	Le Redressement de l'An VIII..	136
Pius SERVIEN	Probabilités et Physique	142
Gérard BAUER	Le Théâtre..	147
Marcel THIÉBAUT	Parmi les Livres.	154
	Les Revues — Chronique bibliographique	163

★ ★

DIRECTEUR : Marcel THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS
publiera prochainement

LE RASSEMBLEMENT DE LA TERRE

par **Paul CLAUDEL**
de l'Académie Française

UNE AVENTURE FORTUITE
par Somerset Maugham

LAMENNAIS
CONTRE SON TEMPS
par Adrien Dansette

UNE CORRESPONDANCE
INÉDITE DE
ROBERT DE MONTESQUIOU
présentée par Jacques de Ricaumont

L'AMOUR A BALI
par Miguel Covarrubias

NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS

Un an, 570 francs
Six mois, 285 francs

Étranger : Un an, 720 francs; six mois, 360 francs

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux 360-50 Paris.
LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels. — Tirage : 19.000 exemplaires.

Copyright by Revue de Paris 1947

FORD
ET SA CONCEPTION DE LA PRODUCTION

I

Quelqu'un me disait : « Vous n'avez pas vu l'usine Ford? Vous ne connaissez pas les États-Unis! » C'était vrai. Ford, qui vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, reste associé à une phase essentielle du développement américain, celle de l'automobile, et l'on ne peut séparer l'auto de la démocratie économique du XXe siècle, telle que le Nouveau Monde a su la concevoir et la réaliser. Il y a là toute une philosophie de la production qui éclaire de la façon la plus authentique le génie américain.

Henry Ford est né à Dearborn (Michigan), en 1863 ; son père était un modeste agriculteur ; lui-même, il n'a reçu qu'une simple éducation primaire et sa culture s'en est toujours ressentie. Mais ce primaire avait du génie. A douze ans il avait, sur la route, croisé une locomobile à vapeur et cette rencontre, banale pour un autre, avait déterminé sa vocation de mécanicien : apprenti, à dix-sept ans, dans un atelier de mécanique, il invente un moteur, construit de ses mains une voiture à vapeur. Retenez bien ceci : c'est, à cette phase de sa carrière, un artisan, et il s'en souviendra toujours. Rentré chez son père, il se marie, installe un atelier ; en 1890, ayant vingt-sept ans, il entre chez Edison comme mécanicien et, deux ans après, fabrique une auto qui engloutit toutes ses économies. C'est du reste le moment où il trouve le moyen de s'établir à son compte : il imagine un modèle d'auto, puis un peu plus tard d'auto de course, qui fait sa réputation. A ce moment, en 1896, il a trente-trois ans ; sa réputation d'inven-

teur est faite et il fonde la *Ford Motor Society*. Son programme est simple, mais c'est la simplicité du génie : il s'agit de construire un type unique d'automobile, pour l'usage, et la première année il vend 1 700 voitures. Sa première grande usine sort du sol en 1906 et, à partir de cette date, ses succès sont foudroyants : la guerre de 1914, loin de les arrêter, ne fait que les accroître. En 1906, sa production était de 8 423 voitures, mais elle s'élève à 78 000 en 1911, à 1 250 000 en 1920 ; en 1925 — je me rappelle encore de sensationnelles affiches diffusant l'événement — la douze millionième voiture est mise sur route et, en 1935, Ford a construit 25 millions de véhicules : il y a, à cette date, aux États-Unis, une auto par quatre personnes huit-dixièmes. Le nom du célèbre constructeur est populaire dans le monde entier.

C'est donc un grand Américain. Ses méthodes sont un exemple parfait de la production de série, de la rationalisation (comme on dit en Europe) américaine. Pourtant, par les circonstances romantiques de son incomparable carrière, il appartient encore à l'âge de l'aventure : on peut, à juste titre, le classer, le dernier peut-être, parmi ces hardis pionniers qui ont réalisé la conquête épique d'un continent ; il est, lui, le pionnier d'un mode de transport, un conquérant, un capitaine d'industrie à la façon du siècle précédent ; il relève donc à la fois du passé et de l'avenir, du présent aussi, encore que son système soit légèrement en voie de se démoder. Il n'en laisse pas moins toute une conception de la vie, de la production, presque une philosophie : son génie est de l'avoir non seulement conçue, mais réalisée. Il l'exprime, l'expose dans sa formidable entreprise, dans son action de tous les jours, dans ses déclarations maintes fois répétées, dans ses livres aussi... Ces livres, beaucoup de gens se sont demandé si c'était bien lui qui les avait écrits. Son biographe, A. L. Benso, répondant à l'insinuation, nous assure que le grand homme est capable de lire, d'écrire, il nous affirme même, presque sous la foi du serment : « Je l'ai bien souvent vu et entendu lire, *je l'ai vu écrire* ». J'avoue n'avoir pas besoin de pareils témoignages. Que m'importe qu'il ait tenu la plume en publiant *aujourd'hui et demain, ma Vie et mon Œuvre ?* Il suffit de lire ces pages pour sentir la présence d'une personnalité vraiment créatrice et, ne reculons pas devant le qualificatif, géniale.

II

Toute la philosophie de Ford tient dans une vue simple, mais féconde de la production : grâce à la machine, il s'agit de fabriquer en série des articles à bas prix, susceptibles de répondre aux besoins d'une consommation populaire, massive elle-même. La conception comporte donc une méthode de production liée à l'affirmation d'une démocratie économique. C'est par là que le grand industriel de Detroit est original : encore qu'il soit leur successeur, il ne se confond pas avec le capitalisme des trusts, pionniers avant lui de la rationalisation.

Servir la consommation, voilà le principe de base : l'affaire doit travailler pour le consommateur, elle ne vit que par lui, elle doit donc le servir ; c'est la notion, typiquement américaine, du *social service*. Mais, dira-t-on, comment trouver et surtout conserver ce client à l'âge d'une surproduction constamment menaçante ? En fixant très bas le prix de vente, répond Ford, et en abaissant sans cesse le niveau de ce prix : c'est le seul moyen efficace de créer, de stimuler, de préserver le pouvoir d'achat de la masse. Or il faut un profit, le prix de vente doit donc être calculé relativement à un prix de revient laissant à l'entreprise un bénéfice. Audacieusement, le génial initiateur fixe d'abord ce prix de vente, il dit ensuite à ses services : « Débrouillez-vous ! » C'est Cortès brûlant ses vaisseaux ou, pour prendre un exemple plus récent, c'est Foch refusant de donner à ses chefs d'armée une position de repli, n'admettant même pas qu'on puisse songer à reculer. Citons du reste le chef lui-même :

— Il y a toujours assez de gens disposés à acheter, pourvu qu'on leur fournisse ce qu'ils veulent au juste prix... Le marché est encombré de produits qui ne se vendent pas ? Ils se vendraient si le fabricant en demandait un prix plus modeste... Mon principe est d'abaisser les prix, d'étendre les opérations et de perfectionner les voitures. Il faut que la réduction du prix vienne en première ligne. Je n'ai jamais considéré le prix de fabrication comme quelque chose de fixe. En conséquence, je commence par réduire le prix de vente pour vendre davantage, puis on se met à l'œuvre pour tâcher de s'accommoder du nouveau prix de fabrication : ce nouveau prix oblige le coût de fabrication à descendre... La standardisation est chose mauvaise si elle n'est liée à une réduction constante et systématique du prix de vente. Pareille réduction ne doit pas être l'effet du mécontentement du public : elle doit être le résultat du progrès de la fabrication.

Le secret réside donc dans un perfectionnement technique, dont la première condition sera, selon Ford, une standardisation de plus en plus accentuée. C'est en standardisant, dit-il, qu'on obtient le meilleur prix de revient. Le public, par exemple, doit collaborer à ce progrès en acceptant de bonne grâce, en ce qui le concerne, les conséquences de cette standardisation. Une fois pour toutes, on lui demande de renoncer à la fantaisie du « sur mesure » : « Je laisse à mes clients le choix de la couleur de leur voiture, *à condition qu'elle soit noire.* » Dans l'évolution humaine c'est tout un climat nouveau de la civilisation.

La standardisation toutefois n'obtiendra tous ses effets que par le machinisme, dont les possibilités, selon Ford, sont quasi-illimitées : « Il est toujours possible de concevoir une machine capable d'exécuter un travail mieux et de façon plus précise que ne ferait la main de l'homme. C'est l'intérêt de la production elle-même, mais c'est aussi celui de l'homme, dont il faut épargner l'effort : « Les spécialistes sont trop précieux pour les utiliser à un travail que les machines, établies par eux, font mieux qu'eux-mêmes. » Nous considérons habituellement qu'une fabrication faite à la main est plus achevée, plus parfaite, mais c'est une idée qui demande revision, car les pièces réalisées en série sont infiniment plus régulières : l'automatisme en a éliminé toutes les imperfections.

L'assemblage, qui vient ensuite, exprime peut-être ce que la méthode a de plus original, son caractère d'organisation ou d'administration collective :

Nous considérons l'industrie avant tout comme une question d'organisation et, pour nous, administration et direction ne font qu'un. Lorsque la direction devient un travail, c'est que l'organisation du travail est mauvaise. Chaque pied carré paie sa part des frais généraux : il faut donc que le consommateur paie un surplus de frais généraux et de frais de transport si les machines sont placées seulement à six pouces trop loin l'une de l'autre.

Ces vérités nous sont sans doute connues depuis longtemps, mais, pour en saisir toute la portée, il faut se trouver en présence d'une production de masse, car alors la moindre simplification « paie » et de la façon la plus évidente :

Une petite usine fabriquant une seule pièce, avec une force motrice bon marché, est plus économique qu'une grande usine fabriquant, avec une force motrice aussi avantageuse, un grand nombre de pièces, même si elle est divisée en plusieurs sections : aucune usine n'est assez grande pour faire deux sortes de produits différents.

Cette notion de la division du travail est ancienne, l'Europe la connaît depuis le XVIIIe siècle, l'humanité l'a connue depuis plus longtemps encore, mais c'est l'Amérique qui, la première, en a fourni l'intégrale réalisation.

Ici apparaît l'ouvrier et là encore Ford est initiateur, même si, de divers points de vue, son initiative se trouve déjà dépassée. Il a mécanisé au maximum, tant qu'il a pu et presque agressivement, mais il admet avoir besoin du concours du travailleur. Sa conception du salarié est à la fois utilitaire, humanitaire et implacable. Le premier principe qu'il affirme est celui de ne jamais chercher d'économie dans une baisse de salaire; bien au contraire, il se déclare — et les trompettes de la renommée nous en avaient depuis longtemps avertis — en faveur d'une politique systématique de haut salaire. Pourquoi? D'abord parce que le rendement du travailleur en est accru, ensuite parce que son pouvoir d'achat s'en trouve augmenté (peut-être devrait-il ajouter : parce que c'est une réclame pour le système). Une condition, cependant, s'impose : c'est qu'à l'accroissement du salaire corresponde un accroissement de la production. Voilà qui est essentiel, car s'il n'en est pas ainsi le prix de revient s'alourdit, ce qui rend impossible l'abaissement du prix de vente et dès lors, tout l'équilibre de la conception se voit compromis : « Donner de gros salaires et diminuer la production, c'est s'engager sur la pente du marasme. Ce n'est pas le patron, c'est le produit qui paie le salaire, et la direction d'une usine consiste à orienter la production de telle sorte que le produit paie le salaire. » Ainsi, toucher au salaire avant que le reste n'ait été corrigé, c'est éluder le véritable problème, mais c'est ne l'avoir pas résolu que payer davantage un ouvrier dont le rendement ne s'accroît pas. Une industrie qui réussit à payer davantage ses ouvriers tout en trouvant le moyen de diminuer ses prix est dans la bonne voie; autrement, elle se détruit elle-même en limitant le nombre de ses acheteurs.

Voilà donc un travailleur que le patron cherche à bien rémunérer, mais que lui demande-t-il en échange? De moins en moins rien qui ressemble à un effort physique, mais essentiellement un rendement au-dessous duquel il ne devra pas descendre : il s'agit du reste moins de compétence technique que de conscience et de régularité dans le travail ; sous la surveillance d'un contrôle presque hypertrophié, il devra faire preuve d'attention, d'agilité, de constance, d'endurance. Quand nous visitons l'usine Ford, nous sommes tentés de croire que ce genre de travail, monotone et ennuyeux, dégoûte les gens : ils ont, croyons-nous, la nostalgie de l'effort intelligent et varié de l'artisan. Ford, désabusé, ne le pense pas et, s'il admire son propre système, c'est avec une sorte de déception qu'il constate, lui l'ancien artisan, que ses employés s'en accomodent presque trop bien : « Pour la plupart des esprits, écrit-il, ce genre de travail n'a rien d'effrayant : pour certaines intelligences, au contraire, c'est la pensée qui est quelque chose de redoutable. La difficulté pour nous n'est pas de trouver ceux qu'il y a lieu de faire avancer, mais ceux qui sont disposés à accepter de l'avancement. » Le cerveau, dans cette conception de la production, tend à se retirer de l'atelier, où tout est exécution ; le centre de gravité de l'entreprise n'est plus alors dans le travail, mais dans l'organisation. « Le travail à faire doit arriver devant l'homme, l'homme n'a pas à aller le chercher, c'est là le principe de notre fabrication. Les plates-formes mobiles, appelées chaînes, ne sont qu'un des différents moyens d'appliquer pareil principe. » Dès lors, plus n'est besoin de spécialistes, ni non plus de manœuvres, mais de ce type d'hommes nouveau qu'on appelle les manœuvres spécialisés.

Si chacun des travaux de nos usines demandait des spécialistes, nos usines ne se seraient jamais créées. La grande majorité des hommes qui se présentent chez nous n'ont pas de spécialité : ils apprennent leur métier en quelques heures ou en quelques jours. S'ils n'ont pas appris dans ce bout de temps, ils ne nous seront jamais bons à rien. Ils n'ont pas besoin d'être vigoureux, quelques-unes des occupations de nos usines exigent une assez grande force physique, mais elles disparaissent l'une après l'autre, très vite. Nous en avons d'autres qui ne demandent aucune force physique : la force d'un enfant de trois ans y suffirait.

La réaction de Ford, en présence de la mécanisation qu'il déchaîne, est singulière. D'un côté, il s'en réjouit, et avec raison, comme d'un indiscutable progrès. Pourquoi s'obstinerait-on, en effet, à faire faire par des hommes ce que la machine, une fois réglée, fera toute seule, sans fatigue, indéfiniment et sans la moindre faute? Le domaine de l'automatisme s'ouvre comme un terrain de conquête dont les limites peuvent être indéfiniment reculées. Tout progrès de la machine est, dans ces conditions, un progrès humain : s'y opposer serait ridicule et même coupable. Et pourtant..., ce même Ford se sent mélancolique à la pensée que tant d'ouvriers se contentent du genre de travail que, lui-même, il leur impose: il souhaiterait que ces travailleurs demandent une promotion, réclament plus d'initiative dans leurs fabrications, plus de technique, plus d'intelligence dans leur labeur quotidien. On devine qu'au fond de lui-même

il a la nostalgie de l'artisan. Pourquoi même dire qu'on le devine? Ne suffit-il pas pour s'en persuader de visiter le musée que le rationalisateur a créé en marge de son usine? Dans ce musée sont représentés tous les progrès techniques qu'au cours des siècles a réalisés l'artisanat : c'est le suprême hommage de la machine à l'outil, de l'âge de la série à l'âge de l'ingéniosité. Dans ce même Detroit, j'avais le privilège d'être reçu par le grand Knudsen, de la *General Motors*, et il m'exprimait la même admiration pour l'ouvrier français, formé par des siècles d'artisanat, respectueux de son métier, penché sur les problèmes de sa fabrication, dont il essaie de maîtriser les multiples aspects. L'automatisme de la machine risque de tarir bien des sources d'imagination, de création individuelles. Ces grands directeurs d'industrie se préoccupent d'entretenir cette source, de préserver, même au siècle de la série, les semences de l'individualité.

III

Avons-nous fait le tour de cette puissante personnalité? Bien loin de là. L'esprit, la mystique de l'affaire ont également retenu l'attention de Ford et, là encore, il s'est révélé créateur.

Les conditions du succès d'une entreprise ont tout d'abord été, de sa part, l'objet d'une pénétrante analyse. Dans le cadre capitaliste où il inscrit son action, l'épreuve du succès d'une affaire, c'est, estime-t-il, qu'elle laisse un profit. Une affaire qui perdrait de l'argent, ou même travaillerait sans profit, n'est, de son point de vue, pas viable, on peut même dire qu'elle lui paraît inconcevable. Toutefois, il ne s'arrête pas là, car, pour lui, le but d'une entreprise industrielle quelle qu'elle soit, ce n'est ni d'enrichir le patron ni de faire vivre l'ouvrier, mais de servir le consommateur (on se rappellera du reste que nous sommes, tout au début, parti de là).

> Si l'on prétend conduire l'affaire uniquement en vue d'un profit pécuniaire, sans se soucier des services qu'elle peut rendre à la communauté, elle est condamnée à mort, parce qu'elle perd sa raison d'être. Une affaire saine doit songer à servir le public dont le patronage l'encourage et la maintient; une affaire saine doit penser au bénéfice de l'acheteur autant qu'à celui du vendeur.

Le profit est ici un signe de vitalité et, dans une large mesure, un ferment d'activité : que l'entreprise soit une fonction sociale, c'est certain, mais l'incitation à la production qui résulte du profit est d'un autre ordre, conforme du reste aux lois de la nature et c'est là que réside l'instinct profond qui pousse à la création. L'ouvrier, dans ces conditions, n'est pas un des organes moteurs : il a sa place dans les frais généraux, et Ford, de ce point de vue, lui fait même part généreuse, mais le profit ne lui appartient pas, car ce n'est pas lui qui l'a créé. Le profit, dans cette conception de la production, est l'œuvre de l'organisation. Mais ce terme d'organisation est général et couvre des organes divers : l'actionnaire, le patron, l'état-major, le capital. A qui donc appartiendra le profit?

Le profit, selon Ford, n'appartient au capital, c'est-à-dire à l'actionnaire ou au patron, que pour une part limitée. Cette part une fois servie, le reste appartient à l'affaire elle-même, qui reversera en fin de compte cet excédent, soit sur l'outillage toujours perfectible, soit sur l'ouvrier (par accroissement de salaire), soit sur le consommateur (par baisse du prix de vente). Comme il arrive souvent dans la vie, on voit ici le moyen devenir le but : on a pu croire au début que le but de l'entreprise était de fournir un profit, mais à la longue celle-ci devient un but en soi, que le patron poursuit avec une passion qu'on peut qualifier de mystique. Il devient alors le serviteur de son œuvre, faisant une distinction entre sa rémunération propre, qu'il incorpore dans les dépenses de l'affaire, et le bénéfice proprement dit, qu'il attribue à l'entreprise en vue d'assurer sa survie et son développement.

Ford n'a jamais été ce qu'on appelle un patron social : il prétendait payer largement l'ouvrier et ensuite être quitte envers lui. Et néanmoins sa conception est profondément sociale, en ce sens qu'elle est fondée sur la reconnaissance d'une démocratie économique comportant à la fois une production de masse et une clientèle de profondeur. Ce n'est rien de produire si l'on ne peut vendre, et comment vendra-t-on si le pouvoir d'achat populaire vient à manquer ? Le navire industriel, de fort tirant, ne peut donc naviguer qu'en eau profonde, cette eau profonde que seule une démocratie économique peut fournir ; faute de quoi il échoue invariablement sur les bas-fonds de l'insuffisance du pouvoir d'achat.

Il semble que Ford ait, dans son étonnant succès, enseigné cette vérité de bon sens que la seule vraie façon d'augmenter le pouvoir d'achat du consommateur c'est de diminuer le prix des objets qu'on lui vend. L'histoire de la production industrielle aux États-Unis nous montre du reste que pareille leçon n'a pas toujours été comprise, ni avant, ni même après lui. Il est dès lors intéressant d'essayer de situer ce grand initiateur dans l'évolution de son pays, en le comparant soit aux trusts, qui l'ont précédé, soit aux doctrinaires (ou aux opportunistes) du *New Deal* qui, dans une certaine mesure, lui ont succédé.

Dans la période des vingt-cinq ou trente dernières années qui avaient précédé la première guerre mondiale, la politique des trusts comportait une concentration destinée à produire une baisse des prix de revient, et c'était un des avantages les plus certains de cette concentration, avant-garde incontestable de la rationalisation actuelle. Mais les trusts cherchaient en même temps, par une intervention arbitraire, à maintenir élevés les prix de vente, afin d'accroître leurs profits au détriment du consommateur. Ils pratiquaient en somme une politique de restriction fondée sur la coalition. La loi Sherman, assurément, interdisait combinaisons et monopoles, mais la grande industrie savait tourner la loi et finissait par s'en accommoder. Seule, une baisse accentuée et systématique des tarifs de douane l'eût empêchée de pratiquer cette politique de hauts prix, mais elle savait bien que les États-Unis resteraient toujours

protectionnistes, et elle se sentait en tout cas suffisamment influente pour s'assurer que le tarif resterait assez élevé pour la satisfaire. Ainsi, quoique l'opinion publique fût décidément hostile aux trusts, ceux-ci finissaient quand même par avoir le dernier mot : impopulaires, ils restaient puissants, sinon sur l'électeur du moins sur les élus et surtout sur le Gouvernement. Il n'est du reste nullement prouvé qu'ils servissent leur véritable intérêt en agissant ainsi, car, en abaissant leurs prix de vente, au lieu de les consolider arbitrairement, ils eussent stimulé la consommation : c'est d'un marché de masse que cette grande industrie, en voie de magnifique épanouissement, avait besoin.

Cette vérité, qu'un marché de masse est la condition nécessaire d'une production de masse, c'est Ford, et en général l'industrie automobile qui, au lendemain de la première guerre mondiale, devaient la discerner. Les États-Unis sont le pays du monde où la main-d'œuvre se rétribue le mieux, mais ils sont aussi le pays où les autos se vendent le meilleur marché et où tout le monde, pour ainsi dire, est en mesure de les acheter. On pouvait croire que la leçon avait porté. Pourtant, quand la crise a éclaté, prenant aux États-Unis, après 1929, les proportions de catastrophe que l'on sait, ce n'est pas Ford dont on a suivi l'exemple. Deux méthodes s'offraient pour combattre un marasme persistant, celle des trusts et celle de Detroit. C'est en somme pour la première que le président Roosevelt, avec son *New Deal*, s'est prononcé. Au lieu de chercher une solution dans la réduction des prix de revient et de vente, la N.R.A. recommandait au contraire leur consolidation. Loin de décourager les ententes industrielles, proscrites jusqu'alors, le sens évident de cette politique était de les encourager, par une suspension de fait de la loi Sherman. Les industriels obtenaient ainsi ce qu'ils avaient vainement souhaité pendant quarante ans, le droit de s'entendre pour contrôler les prix par les méthodes de la restriction. Mais ils étaient invités à payer le prix de cette tolérance par une politique sociale que le Gouvernement leur imposait : reconnaissance des groupements ouvriers, limitation des heures de travail, contrôle des salaires, etc. Le vieil esprit des trusts reparaissait, mais sous une forme rajeunie, empreinte de corporatisme à l'italienne en même temps que de je ne sais quel vague marxisme. Le consommateur supportait le poids de la combinaison, dont l'ouvrier et le patron étaient admis à partager le bénéfice, cependant que l'État s'installait dans le rôle, nouveau pour lui en Amérique, de médiateur et d'arbitre. On ne saurait dire que c'est la N.R.A. qui a finalement tiré l'Amérique de la crise. La recherche persistante d'une baisse du prix de revient, entraînant à son tour la baisse du prix de vente et le réveil de la consommation, eût peut-être constitué une méthode plus efficace. Contrairement au système de Ford, on haussait les salaires sans faire d'un rendement accrû la condition même de cette hausse. Je crois que c'est l'homme de Detroit qui avait le mieux entrevu la vérité, à savoir que l'essence de tout progrès économique ou social réside dans un perfectionnement

technique de la production, susceptible de permettre une double baisse du prix de revient et de vente et par suite un élargissement de la capacité de consommation générale. Il y a dans cette doctrine une sorte de moralité résidant en ceci que les avantages acquis doivent se mériter. Il ne sert pas à grand'chose d'accroître les salaires si le rendement ne s'accroît pas en même temps, et il n'est pas davantage efficace de stimuler la vente par des campagnes de publicité si l'on prétend en même temps maintenir un niveau de prix trop élevé.

IV

La doctrine de Ford apparaît donc comme marquée au coin du bon sens et pourtant la visite de son usine laisse une singulière impression d'inhumanité. Non qu'il y ait quelque reproche à faire : les ouvriers sont largement payés, les ateliers sont clairs, l'effort demandé aux travailleurs ne paraît pas excessif. Mais ce royaume mécanique qu'on parcourt en auto, qui contient plus de cinquante mille ouvriers, dépasse la mesure humaine. La chaîne est chose splendide, on y voit l'automobile s'y former peu à peu de pièces indéfiniment nombreuses et diverses, s'assembler, se concentrer, devenir complète enfin ; un ouvrier verse de l'essence dans le réservoir, un autre tourne la manivelle et elle part : on a l'impression d'avoir assisté à la naissance d'un être vivant. Mais en même temps cette même chaîne, d'un autre point de vue, apparaît comme une machine implacable et presque terrifiante : elle semble d'abord aller très lentement, et en effet son rythme n'est pas rapide, mais il est implacable ; le mouvement ne s'arrête jamais et finalement l'impression est que le système entraîne vite, trop vite, le peuple dense de travailleurs qui besogne autour de ce trottoir roulant.

La conception de l'entreprise est admirablement moderne, par sa haute technique, par son niveau élevé de salaires, par l'attention intelligente apportée aux besoins du consommateur : il s'agit bien d'une conception, non de l'âge bourgeois, mais de l'âge démocratique, et, en ce sens, Ford est un précurseur. On le sent cependant en retard sur son siècle par son arbitraire patronal, par sa négation voulue (et qu'il a maintenue si longtemps) de toute politique sociale. « Je vous paie bien, dit-il, cela suffit. » L'ouvrier est enrôlé par lui, licencié par lui sans égards, et cela c'est largement l'Amérique d'hier, l'Amérique pré-rooseveltienne. C'est encore une Amérique patronale, dans laquelle une dynastie s'est établie et maintenue. Ethel Ford, fils d'Henry Ford et successeur désigné de son père, est mort prématurément en 1941. Henry Ford II, petit-fils du fondateur et formé par lui, a pris la présidence de l'affaire en 1945. L'ancêtre l'avait occupée jusqu'alors, toujours vert, survivant malgré tout à une époque disparue, dont il reste peut-être le plus authentique représentant. Cette époque, qui est en train de devenir légendaire, encore qu'elle soit si proche, il faut l'associer à l'idée d'une marée montante continue, soulevant de son flot puissant toute cette jeune société.

Marée montante, jeunesse, optimisme, confiance en un avenir indéfini de développement et de progrès, voilà bien ce qui la caractérise. Dans pareille atmosphère, l'incitation est à la production, à la hardiesse, et un Ford, en lançant dans la circulation ses dizaines de millions d'automobiles, se voit récompensé de son initiative par un fabuleux succès. Il n'est arrivé sur la scène qu'alors que tout le continent nord-américain avait été territorialement découvert, mais ce n'était cependant pas trop tard : une large porte restait ouverte à son énergie créatrice, celle d'un mode de transport nouveau à organiser. C'est ainsi qu'il a prolongé, sur un terrain différent, l'âge héroïque des pionniers. On ne peut comprendre l'Amérique — hélas, si différente de l'Europe d'aujourd'hui — si l'on n'imagine pas cette triomphante jeunesse.

V

Je me suis souvent demandé de quels précédents philosophes relevait cette façon américaine d'aborder les problèmes de la production. Il est une ressemblance qui s'impose à l'esprit : ce recours systématique, presque agressif, à la pure raison technique, cette manière de se placer en quelque sorte au-dessus de la tradition, pour n'envisager les questions qu'en elles-mêmes, du point de vue de la plus pure objectivité, qu'est-ce autre chose que le cartésianisme? Taylor, représentatif en l'espèce au même titre que Ford, avait préconisé lui aussi, encore que de façon plus doctrinale, le procédé des « idées claires et distinctes », la page blanche de l'esprit libéré de toutes les routines. L'un de ses commentateurs, Sheldon, dans sa *Philosophy of management*, nous le dit dans une page qui semble une transposition du discours sur la méthode : « L'expert auquel un problème industriel est posé commencera par décomposer ce problème en ses éléments constitutifs. Il subdivisera ces éléments constitutifs eux-mêmes en leurs composants élémentaires. Puis il examinera chaque problème séparément, recherchant la solution la plus efficace pour chaque cas particulier. Il commencera alors à reconstruire, ajoutant élément à élément, ajustant les solutions distinctes les unes aux autres si c'est nécessaire, jusqu'à ce qu'il aboutisse à une synthèse. Parallèlement, il analysera la nature des matériaux à utiliser dans la production de chaque article, et de même le caractère des outils, des machines à employer, de même que le rythme à adopter. Finalement, il indiquera les conclusions auxquelles il est parvenu, relativement au but à atteindre, aux matières premières à choisir, au meilleur outillage à sélectionner, en tenant compte naturellement des conditions pratiques du travail, des investissements à faire, de l'élément humain. Suivre ces instructions écrites devient ensuite le devoir de la direction et des ouvriers. »

La routine, la tradition même, on le voit, sont éliminées dans cet appel aux froides leçons de la raison, mais n'oublions pas que l'Américain demeure, par tempérament, expérimental. Ayant observé, discuté et

conclu selon la raison, il passe à l'action dans un esprit assez différent, car le voici qui procède expérimentalement, en homme pratique, par tâtonnements ; ce calculateur admet une marge d'erreur qui ferait rougir nos polytechniciens, mais qui montre que les préoccupations du bon sens et de la pratique ne l'ont pas abandonné. En cela, cet homme du Nouveau Monde se rattache à l'école anglaise, qui se méfie au fond de la logique et qui compte sur la conviction qu'après avoir bien pataugé on finira par se tirer d'affaire. Voilà qui ne manque pas d'être quelque peu troublant! C'est la France qui a été le pionnier de la standardisation : le système métrique, adopté par la Révolution française, est l'expression parfaite de la normalisation. L'Américain, s'il s'associait éventuellement à une standardisation mondiale des mesures, préconiserait-il le recours au mètre? Sommes-nous bien sûrs après tout qu'il abandonnerait la livre et le pouce? Ford établit des plans mûrement étudiés, mais ensuite il met ses modèles à l'épreuve : ce cartésien a respiré l'atmosphère pratique des anglo-saxons.

Je crois cependant qu'il faut aller plus profond encore. Dans cette préoccupation d'une totale objectivité, libérée de tout ce qui n'est pas la réalité, il me semble retrouver les leçons de Machiavel. Je n'ai lu *le Prince* que tard dans la vie, mais pour en ressentir alors une profonde impression, j'ajoute un non moins profond étonnement. Il m'est apparu que Machiavel n'est pas machiavélique, mais simplement réaliste et que son réalisme n'est même pas cynique tant il est simplement soucieux du but à atteindre : « Voulez-vous obtenir tel résultat? Faites telle chose! » Les conseils de Baedeker, ce philosophe trop souvent méconnu, relèvent de la même inspiration. N'est-ce pas dans cet esprit, et sans qu'il soit question d'assassiner personne, que l'Américain résoud les questions qui lui sont posées? Nous sommes encombrés des lourds bagages de notre passé, de notre culture, de notre routine. Il est, lui, simple et neuf comme un enfant et il réussit, mieux que nous de ce fait, à voir les choses telles qu'elles sont. Notre esprit de finesse, qui raffine trop, vise à être trop pénétrant et risque parfois, au nom de la vérité, de nous éloigner de la réalité.

Ce commentaire est peut-être une erreur, car, s'agissant d'Américains, j'analyse leurs manières de penser ou d'agir à la façon d'un Français logique. Pareil point de vue paraîtrait parfaitement oiseux aux États-Unis, car, bien sûr, ni Taylor ni Ford n'ont jamais, à propos de production industrielle, songé à tout cela. J'imagine, s'appliquant éventuellement à moi-même, une scène digne de Dekobra : le professeur Cosinus, ayant sollicité un interview de Ford, lui demande s'il est effectivement carté sien. Ford le regarde avec des yeux ronds, s'aperçoit qu'il a affaire à un fou et fait expulser le « professeur ».

ANDRÉ SIEGFRIED

de l'Académie Française.

UNE MATINÉE CHEZ LE LIBRAIRE[1]

C'ÉTAIT en 1924 ; je travaillais alors à Paris, à la Bibliothèque nationale. Un matin d'hiver, j'entrai dans la boutique d'un coiffeur, aux alentours de la Madeleine, et je demandai un shampooing. Cette désagréable opération terminée, j'étais assis devant le miroir, les yeux encore prudemment fermés, lorsque j'entendis s'élever des voix querelleuses : un ténor répétant en un crescendo de violence : « Monsieur, tout le monde peut en dire autant » ; une voix aigre de femme, des exclamations qui partaient comme autant de salves : « C'est incroyable ! Et dire qu'il a exigé une friction Houbigant ! Nous ne vous connaissons pas, monsieur. Vous êtes totalement étranger chez nous. Ce procédé n'est pas de mise ici », et ainsi de suite. Devant ce flot de reproches, la réplique du client, apparemment dans la détresse, me parvenait faiblement, comme à travers une immense distance, avec un accent plaintif et souffrant et une intonation étrangère, légèrement slave. Au risque de recevoir dans les yeux un peu de l'eau de savon qui ruisselait sur mon front, je risquai un regard et je vis dans la glace un groupe de trois coiffeurs en blouse blanche, gesticulant avec véhémence ; derrière un comptoir, dans toute la puissance et la sévérité que donne le sentiment absolu de son droit, outrageusement fardée, les lèvres purpurines, les cheveux décolorés, la caissière ; devant elle, de profil, petit, chétif, insignifiant, un monsieur au front haut et à la moustache pendante. Le malheureux ne cessait de répéter. « Excusez-moi, j'ai oublié mon portefeuille, je vais aller le chercher à l'hôtel. Je vous assure, vous pouvez téléphoner. Je suis... le poète Rainer Maria Rilke. » Et là-dessus le chœur des coiffeurs, dominé par la voix métallique de la femme : « C'est facile à dire. Vous nous êtes totalement inconnu. »

Alors, tel que j'étais, revêtu de mon peignoir sans manches, plus grand que nature, à ce qu'il me parut, mes cheveux — qui étaient encore à cette époque noirs comme l'aile du corbeau — dressés sur ma tête et tout mouillés, je me levai de ma chaise de martyr, traversai le salon

1. L'auteur de cet article, ministre de Suisse à Paris, est, on le sait, un des écrivains les plus remarquables et les plus connus de la Suisse allemande.

de coiffure d'un bout à l'autre et me présentai au milieu du groupe des contestants au moment critique, en disant : « Je réglerai la note de Monsieur. » Rilke, que je n'avais pas vu depuis un an et dont j'ignorais la présence à Paris, me fixa d'abord comme si j'avais été un fantôme, puis me reconnut. Épuisé, il s'assit sur un petit siège Louis XVI et se mit à rire comme lui seul savait rire, de ce rire sonore d'enfant que nul ne peut oublier, après l'avoir entendu, ne fût-ce qu'une fois, et qui avait ceci de particulier que Rilke ne fermait ni ne plissait les yeux en riant, comme le font la plupart des gens, mais qu'il les ouvrait tout grands en vous regardant bien en face d'un air interrogateur, et ces yeux qui, le plus souvent, sous les lourdes paupières, étaient rêveurs, voire même mélancoliques, se remplissaient alors de gaîté. « Je vous attends, me dit-il, et si vous n'avez pas de projets, nous ferons une promenade ensemble. »

Nous sortîmes donc bientôt tous deux, rasés et peignés de frais, très heureux, par ce matin d'hiver clair et doux. Notre chemin nous conduisit d'abord à travers les cours intérieures du Palais-Royal. Rilke désigna un banc vide :

— C'est ici, dit-il, qu'elle s'est assise un certain 3 juin. Je l'ai toujours devant les yeux.

Il s'arrêta, comme s'il contemplait quelqu'un avec admiration.

— Qui donc? demandai-je.

— Mais, cette inoubliable femme, dont Baudelaire et Delacroix à la fois ont parlé. Oui, ils passaient ensemble ici même où nous nous trouvons, le peintre et le poète. Tout à coup, Baudelaire s'arrêta et retint le peintre par le bras : « Regardez cette femme. Est-il possible d'allier tant de beauté à une expression aussi douloureuse? » Et Delacroix, frappé, répondit : « Infiniment belle, en effet ; mais profondément triste je ne le crois pas — je pense qu'une femme ne saurait l'être ». Voilà qui, à mon sens, éclaire toute la vie de Delacroix. Cette ville est pleine de visages semblables, en quelque sens qu'on la parcoure ; tous les morts continuent à y vivre. Au temps de Philippe-Égalité, il y avait ici une courtisane qui ressemblait à s'y tromper à la Reine et qui s'habillait et se coiffait toujours comme elle, et personne n'est intervenu pour protester contre cette offense faite à la majesté royale. Un trait comme celui-là montre à l'évidence que la Révolution était accomplie déjà bien avant 1789.

— La pensée rationnelle, remarquai-je, n'est pas choquée par des choses de ce genre.

— Non, dit-il, car elle ignore les intermédiaires, elle considère chaque catégorie en elle-même. Elle n'admet pas que l'image puisse être détruite par sa reproduction. Quant à moi, au contraire, poursuivit-il, ce n'est pas sans un sentiment désagréable et angoissant que je vois une photographie de la *Sibylle* de Michel-Ange dans un compartiment de chemin de fer, ou que j'entends le *Requiem* de Mozart sur un disque qu'on

enlèvera au beau milieu de l'exécution, parce que, dans le café, un client aura demandé qu'on joue un tango.

Comme nous étions entre temps arrivés dans la cour du Louvre, il dit, examinant l'aile sud du palais :

— Quand on vient d'Italie, d'Espagne ou d'Autriche, on ressent, avec un coup au cœur, combien l'architecture française a toujours été rationnelle.

— Oui, dis-je, mais il y a aussi une certaine naïveté dans le rationnel, qui s'est exprimée dans toutes les grandes œuvres d'art françaises, dans l'art gothique comme dans la façon dont la France a surmonté le baroque.

Et Rilke :

— C'est une idée qui m'est chère, j'aimerais la fonder mieux ; je crois que c'est là précisément ce qui me rend toujours si heureux quand je vis dans cette ville ; peut-être que c'est en cela que réside une des valeurs les plus hautes de notre civilisation européenne. Les Grecs la possédaient aussi. Mais combien ces valeurs sont délicates, et combien menacées! J'ai toujours cherché un style — peut-être même parfois jusqu'au maniérisme — à une époque où toutes les limites avaient déjà été forcées.

Nous atteignîmes ainsi les étalages des bouquinistes, sur la rive gauche de la Seine, au delà du pont où se dresse la statue équestre d'Henri IV. Puis, sur la petite place de l'Odéon, Rilke resta longtemps planté devant la boutique d'un fleuriste.

— Voyez-vous, dit-il, toute créature nous l'enseigne : elle est achevée en elle-même, elle s'isole, elle ne s'épanche pas. Oui, comprenez bien ce que j'entends, cette expansion que l'art recherche aujourd'hui, à tort, ne se trouve pas dans la réalité ; celle-ci ne nous présente pas « ce qui a les qualités ou l'aspect » du lis ou de la rose, mais le lis et la rose, partout la limite dans l'achevé, dans le parfait. Tout ce qui est vraiment vivant a quelque chose d'exclusif ; la nature tient à une stricte hiérarchie, et l'hirondelle ne se mêle pas au moineau. Seul l'homme détruit les limites et efface ce qu'il y a d'unique dans les créations de la nature.

Il semblait poursuivre ces méditations, tandis que nous continuions à marcher, il se taisait, puis il dit :

— Mon corps ne me permet de faire que peu des choses que mon esprit désire ; voilà de nouveau cette fatigue qui me reprend. Il faut que nous nous asseyions un peu. Il est trop tôt pour déjeuner.

Et, regardant autour de lui :

— Retournons en arrière de quelques pas, il y a là une boutique de livres anciens.

Nous entrâmes dans le magasin étroit et sombre, où les livres s'entassaient des deux côtés jusqu'au plafond ; il y en avait sur de longues tables branlantes et, dans les coins, le plancher en était couvert. Dans un fauteuil Louis-Philippe, un petit vieillard aux yeux très noirs, au regard vif et aimable derrière son lorgnon retenu par un ruban, lisait un livre à dos de cuir qu'il tenait à distance. Avec un regret visible, il aban-

donna sa lecture, mit son index entre les pages, se leva et, arrachant une bande de papier au journal du matin qui traînait au sommet d'une montagne de livres, sur une des tables il le plaça en guise de signet dans le volume. Cependant, il ne lâchait pas le bouquin, il l'agitait lentement et dit :

— Ceci, messieurs, est l'édition de Ronsard de 1867, celle de Blanchemain.

— Ronsard, s'écria Rilke tout joyeux, le Ronsard de 1867? Il était déjà ressuscité à ce moment-là depuis plus de trente ans.

— Exactement, dit l'aimable vieux lecteur, tout à fait juste, depuis un peu plus de trente ans. Mais ce fut Prosper Blanchemain qui, le premier, le rétablit dans toute sa gloire ; l'œuvre intégrale du poète ne nous fut rendue et toute sa portée ne se révéla qu'en 1867. Cette résurrection a mis trente-sept ans à s'accomplir. Mais, messieurs, je vous prie, vous êtes amateurs de poésie ; j'ai beaucoup de choses à vous montrer.

Et, soulevant une portière au fond de la boutique, il nous introduisit dans une pièce sombre, où il alluma une lampe de table à abat-jour vert et nous fit asseoir sur un canapé de cuir gris.

— Je vais vous faire voir de belles œuvres.

Mais il ne pouvait se séparer de Ronsard.

— Oui, c'est sous Charles X qu'il est ressuscité, vous avez parfaitement raison ; il était resté presque deux cents ans dans la tombe. Vous connaissez son assassin? demanda-t-il en jetant à Rilke un regard presque menaçant et plein de mystère.

Rilke sourit non sans inquiétude.

— Je crois que oui.

Puis, avec un léger doute dans la voix :

— Malherbe, c'est bien lui qui l'a tué.

A ce moment précis, quelqu'un appela du magasin :

— Monsieur Augustin.

— Bon! Voilà des trouble-fête, dit celui-ci avec humeur.

Il écarta la tapisserie, enleva son lorgnon et jeta un coup d'œil au grand jour du dehors :

— Ah! le lait, fit-il, tranquillisé, ce n'est que le lait. Mettez-le là ; je vous remercie. Heureusement que ce n'était pas un client, ajouta-t-il avec un soupir de soulagement.

Puis il prit un siège et s'assit à côté de nous :

— Oui Malherbe a été son meurtrier, Malherbe, qu'on a appelé le Richelieu de la poésie et que j'appelle, moi, son Robespierre ; ce grand et froid poète-grammairien a de son épée percé le flanc du poète qui fit fleurir sa langue et lui donna tant de saveur ; cependant, Ronsard est ressuscité

de cette mort apparente ; il a défié Malherbe et maintenant c'est celui-ci qui gît sur le pré.

Rilke, auquel déplaisaient ces métaphores un peu usées, l'interrompit :

— Il marque le début de votre romantisme, mais il est en marge de toutes les écoles et de tous les temps ; c'est un poète européen.

M. Augustin redoubla d'attention et, avec une pointe de méfiance :

— Vous n'êtes pas Français ?

— Non, dit Rilke, pas seulement Français.

L'autre parut ne pas le comprendre et Rilke ajouta comme pour simplifier sa pensée :

— Ronsard non plus n'était pas seulement Français ; il était Hongrois.

— Oui, et nos romantiques étaient des cosmopolites, renchérit M. Augustin ; l'Europe centrale les attirait et, pendant quarante ans, tous nos poètes : Hugo, Vigny, Musset, Gautier, Béranger lui-même ont eu « le souffle de Ronsard sur la tête », ce souffle qui avait passé sur tout un continent et apportait un parfum de tous les paysages.

Rilke feuilletait le volume que le libraire avait posé devant lui sur la table et se mit à lire à voix basse, avec une certaine solennité, comme il le faisait d'habitude :

Ciel aer, et vents, plains et monts découverts,
Tertres vineux, et forest verdoyantes,
Rivages tors, et sources ondoyantes,
Taillis rasez, et vous bocages vers,
Antres moussus à demi-front ouvers,
Préz, boutons, fleurs, et herbes rossoyantes,
Covtaux vineux, et plages blondoyantes,
Et vous rochers, escholliers de mes vers.

— Verdoyantes, ondoyantes, blondoyantes, répéta-t-il, comme un air de hautbois ; qui aurait encore cette audace ?

Augustin, ravi, s'écria :

— Oui, et écoutez ceci sur les Sirènes — il tournait rapidement les pages :

Elles, d'ordre — et flanc à flanc,
Oisives — au front des ondes,
D'un peigne d'ivoire blanc
Frisottaient leurs tresses blondes
Et mignottaient de leurs yeux
Les attraits délicieux,
Aguignaient la nef passante
D'une œillade languissante.

— Vous entendez de nouveau ici : frisottaient, mignottaient, aguignaient ; savez-vous ce que c'est ? Des mots enfantins, qui aujourd'hui ont disparu avec toute la magie de l'enfance, avec les neiges d'antan.

— Des mots d'enfants d'autrefois, approuva Rilke, d'enfants qui n'existent plus, des enfants qui parlaient une langue merveilleuse, une langue encore en boutons ; puis la gelée a passé, et un petit nombre seulement ont fleuri. Ce fut un sacrifice sans précédent, mais le peu qui a été épargné, un autre peuple a-t-il jamais, par son renoncement, obtenu une pareille perfection ? Voyez-vous, dans votre grande poésie, à travers la richesse de ce qui tombe sous les sens, règne une tendance immuable ; la volonté d'atteindre à la pureté du cœur. Voilà ce qui lui est particulier. On reconnaît toujours une préoccupation éthique chez ce peuple, le plus sensible qui soit aux choses visibles. De là vient ce choix délicat que les poètes, dominant toute rhétorique, font entre tous les moyens de réaliser la beauté ; au delà de cette abondance rude et savoureuse, qui leur est souvent propre, ils ont toujours ce but devant les yeux, ils n'y renoncent jamais, pas même Baudelaire. Mais c'est chez Racine que cette volonté est la plus frappante, parce que toute sa vie en témoigne : à travers l'impur, parvenir à la pureté souveraine. Ainsi, derrière la folie de Phèdre règne quelque chose de plus haut qui abolit tout, l'agitation, la souffrance, la brûlure de la passion : c'est sa fragilité, sa fleur, pourrait-on dire, son être intact et innocent. C'est pourquoi Racine, en dépit de tant d'erreurs, est extrêmement lyrique. Mais c'est aussi dans la forme que réside ce trait dont je parle, dans cette discipline tendant à la pureté de la forme. Quelle volonté morale chez un poète officiel, chez un austère grammairien, comme vous dites, chez Malherbe, quel besoin de pureté ne retrouve-t-on pas toujours dans ce sentiment profond de la responsabilité vis-à-vis de la langue !

— Qui êtes-vous ? demanda tout à coup le vieux libraire.

— Qui je suis ?

Il y eut un moment de silence. Rilke regardait dans le vide.

— Un poète allemand, dit-il enfin.

M. Augustin le regarda avec une espèce de respect craintif, puis il ajouta :

— Comme nous avons aimé et admiré votre poésie il y a cent ans ! Nous donnions des noms allemands à nos enfants. En sera-t-il de nouveau ainsi un jour ? L'Europe véritable est si petite. Ou bien votre Nietzsche a-t-il vu juste ? Il m'effraie plus que je ne puis dire ; oui, il m'épouvante, parce qu'il déplace toutes les limites. J'ai horreur du gigantesque. Vous rappelez-vous les vers de Racine :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux.
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

— C'est le *Psaume XXXVI* presque textuellement rendu, jetai-je dans la conversation, le passage :
Vidi impium superexaltatum et elevatum sicut cedros Libani :
Et transivi, et ecce non erat, et quaesivi eum et non est inventus locus ejus.
Presque mot pour mot, avec le génie d'une langue, d'une époque et le son unique de la voix de Racine répandus sur l'ensemble...

— Voyez-vous, poursuivit Rilke, ce sont toujours les mêmes paroles humaines, les mêmes notions, les mêmes expériences et les mêmes conceptions ; la traduction d'un modèle est la pierre de touche la plus infaillible du pouvoir poétique ; personne n'a traduit de façon plus grandiose que Shakespeare : pensez, par exemple, aux passages qu'il emprunte presque tels quels à Plutarque, dans *Antoine et Cléopâtre.* Chez Racine, tout devient plus transparent, plus limpide, plus simple, plus charmant ; Shakespeare, en revanche, par un rien, un souffle, un rythme, élève tout et le place dans cette lumière héroïque qui lui est propre. Mais votre voie — dans la poésie comme dans les formes architecturales (nous parlions il y a un instant de la façon dont l'art français a maîtrisé le baroque, a amené à sa perfection l'ornement gothique) — la voie que suivent vos grands poètes conduit à la suprême mesure dans une simplicité parfaitement dense.

— Je sais à qui vous pensez, dit Augustin.

Au même moment, la sonnette du magasin retentit et notre hôte — nous pouvons bien l'appeler ainsi — se leva avec un mouvement d'impatience et d'humeur et disparut derrière la portière poussiéreuse.

— Telle est la France, reprit Rilke, et telle elle sera toujours, espérons-le. Nous sommes entrés ici par hasard, parce que j'étais un peu fatigué, et nous voilà déjà engagés dans une vraie conversation.

Le poète regarda sa montre :

— Onze heures et demie ; il nous montrera encore bien des choses.

Augustin revint bientôt, accompagné d'un monsieur âgé, au crâne chauve et puissant, aux traits socratiques. Le libraire lui avança en hâte une chaise, comme s'il craignait de perdre un instant.

— Ce monsieur est un poète allemand, dit-il rapidement.

Le nouveau venu examina Rilke.

— Bien, dit-il, et vous parlez de poésie.

Rilke soutint son regard et pendant un moment les deux hommes restèrent assis l'un en face de l'autre sans mot dire. Un courant se rétablit, le cercle était refermé, et Rilke sourit, détendu ; la légère appréhension qu'il avait eue d'être dérangé l'avait déjà abandonné. Le puissant Socrate rit à son tour. Mais Augustin était pressé.

— Eh bien, s'écria-t-il, de qui parlez-vous donc ? Je crois le deviner.

— Vraiment ? dit Rilke en riant de bon cœur, mais vous devez le savoir mieux que moi.

— La Fontaine, n'est-ce pas que c'est La Fontaine ?

De l'enthousiasme perçait dans la voix d'Augustin.

— Bien sûr que c'est lui, répondit le poète.

— Eh bien, enfin, nous y voici, nous voici arrivés à La Fontaine.

Le vieux était tout ému.

— Voyez-vous ça, dit-il au nouveau visiteur, un poète allemand. Et le dernier venu riait à son tour.

— A propos de quoi parliez-vous de La Fontaine ? demanda-t-il.

— Ah! dit Augustin, vous auriez dû entendre le début de l'entretien, nous avons passé d'un poète à l'autre. Nous avons commencé par Ronsard. Monsieur prétend même qu'il est d'origine hongroise.

— On avance toujours des choses semblables. D'ailleurs Dürer aussi venait de Hongrie, dit en manière de commentaire le client que nous avions tout d'abord considéré comme un intrus.

— Je suis originaire de Prague, dit Rilke sans transition, rapidement et comme en passant, mais personne ne releva cette déclaration.

— Oui, nous sommes restés sur les sommets, reprit Augustin. Ronsard, Malherbe, Racine, Shakespeare, et maintenant La Fontaine. Que n'avons-nous pas déjà invoqué ?

L'inconnu s'éclaircit la voix et d'un ton ironique :

— Eh bien, que disiez-vous de La Fontaine ?

— Monsieur pensait qu'il est le plus français des poètes.

Il y avait de la prière dans son ton. Augustin semblait maintenant se demander s'il avait bien fait d'introduire un quatrième interlocuteur dans la conversation, et le doute qui s'exprimait sur sa physionomie s'accentua, lorsque celui-ci ajouta :

— Le plus français, le plus allemand, le plus italien, qu'entendez-vous par là ?

— Rilke avait visiblement l'intention de fuir ; il s'agitait sur son siège et reprit ses gants qu'il avait posés sur la table. J'intervins :

— Cela ressortait de l'ensemble de nos propos ; nous n'établissions aucun dogme, nous nous entretenions.

— Il faudrait examiner cela, dit l'homme au crâne chauve, en regardant devant lui d'un air sérieux et sévère. De quels principes partons-nous ? Selon quels points de vue jugeons-nous ? Victor Hugo est français, et François Villon l'est, et Valéry autant qu'André Chénier ; il me semble à moi que « le plus français » ça ne veut rien dire du tout. Goethe est-il le plus allemand parce qu'il a créé Faust, ce sorcier avare, ce trouble-fête ? Ou bien parce qu'il a créé Torquato Tasso ? Ou bien est-ce

Kleist, parce qu'il est le plus discipliné des poètes d'une héroïque décadence, ou bien est-ce Hölderlin qui compose ses poésies presque dans l'au-delà? Qui est le plus anglais des poètes, quel est le plus italien, Dante ou Goldoni?

Il s'échauffait, tandis que Rilke avait retrouvé tout son calme.

— Oublions cette formule, abandonnons-la, dit-il gaîment, quoi qu'il en soit, c'était un hommage que je rendais à La Fontaine. Je l'aime infiniment.

L'intrus montra aussitôt des dispositions plus aimables :

— Voilà qui est bien, dit-il — et il poursuivit : n'oubliez pas que La Fontaine fut, pour son temps, extrêmement moderne ; il y avait dans sa langue quelque chose de subtil, de rapide, de mobile, d'aigu ; il y mêlait sans cesse le merveilleux à l'ironie et sous tout cela, en tout cela, on sent toujours vivre l'humour.

— Oui, dit Augustin, c'est l'humour qui, chez La Fontaine, purifie tout, car, sans cela, il ne serait qu'un indulgent poète du XVIIIe siècle. Laquelle de ses œuvres préférez-vous? Les contes, ou *Joconde* — ou bien est-ce *Psyché*?

— Non, dit Rilke, comme les gens simples, les fables. Pour comprendre les fables, il faut ou bien être Français ou bien être un véritable Européen — c'est-à-dire aussi Français. Il y a des œuvres illimitées, comme *l'Odyssée*, qui embrassent l'homme dans ce qu'il a de plus général ; elles ont pour sujet les grandes passions, la destinée de celui que la vie saisit, comble de biens, puis abat. Mais pour comprendre les fables, ce monde limité, il faut posséder la nature la plus pure, la plus transparente, claire comme de l'eau de source et comme l'air du matin.

— La Fontaine a écrit les fables non seulement pour le plaisir des autres, mais pour le sien propre, dit le nouveau venu. C'est un commentaire enjoué à ses lectures d'Esope. Peu avant 1668, où les fables sont nées, avaient paru plusieurs traductions d'Esope.

— Mon ami est bibliothécaire, remarqua Augustin.

Et le bibliothécaire poursuivit :

— Je ne puis m'empêcher de rire quand je lis tout ce que la philologie a élaboré sur la composition et les sources des fables. Si La Fontaine avait dû lire, ne fût-ce que la centième partie de ce qu'on lui attribue de façon probante comme modèle, il lui aurait fallu plus qu'une vie d'homme. Je suis convaincu qu'il ne connaissait rien de plus que la *Mythologia Aesopica*, de Nevlet — le Nevlet, disait-on tout simplement c'était un livre qui était entre les mains de tous les gens cultivés, aussi facile à manier et aussi répandu que *le petit Larousse* aujourd'hui. Et dire que les commentateurs décèlent pour chaque fable jusqu'à cinquante originaux de toutes les époques et de tous les pays! Pauvres compilateurs

stériles, incapables de se représenter l'acte créateur! Non, je suis persuadé que La Fontaine n'a jamais rien eu d'autre entre les mains que ce Nevlet, qui lui offrait quelques centaines de sujets pauvres et secs. Il n'avait pas besoin d'autres choses que ces canevas, comme il les appelait. Tout le reste : caractères, dialogues, décors, et par-dessus tout, la vie, c'est lui, le poète, qui l'y a mis. Plus que la vie, un principe de vie, une sagesse faite d'expérience, transposée en poésie dans l'aphorisme, coulée pour toujours dans le moule d'un exemple concret.

— La forme, s'écria Rilke triomphant, la forme limitée et définitive, exactement ce que j'entendais tout à l'heure en contemplant les fleurs.

— Naturellement, la forme, renchérit le bibliothécaire ; que voulez-vous que ce soit d'autre ? La morale, par hasard ? Il s'agissait avant tout de créer une œuvre d'art, c'est-à-dire l'œuvre d'un artisan accompli qui met consciemment tout son jugement et tout son savoir à la produire selon les règles établies, avec cet enchantement devant la vie même, cette joie à contempler le monde visible, cette fraîcheur, cette sensibilité merveilleuse, cette expérience que donne l'amour, que donne la vie à la cour parmi les hommes, avec ce sens français du pittoresque, cette technique parfaite du vers, cette science incomparable, cette intuition de la musique des mots.

— Oui, et au-dessus de tout cela, dit Rilke en se tournant vers moi, ce que vous appeliez tout à l'heure le rationalisme naïf et spontané.

Et les deux Français de s'écrier en même temps.

— Voilà précisément ce qui est français. Boileau a étudié chaque vers de La Fontaine pour y découvrir le mystère de son art, et il avoue que le dernier mot lui en est resté caché, comme le mystère de la nature même ; ce mystère qui veut que le héron de La Fontaine soit plus parfaitement héron que tous les hérons du monde, dame Belette plus belette que toutes les belettes. C'est tout une histoire naturelle que ces fables recèlent sous une forme poétique qui n'en renferme que l'essence.

— Il n'y a rien de semblable dans aucune langue, dit Augustin, et Rilke l'approuva.

— Non, vous avez raison. Personne n'a établi avec autant de sûreté que lui ce qu'il y a d'immuable dans la condition humaine, cet élément permanent chez le grand comme chez le petit, chez le héros comme chez le poltron, chez le penseur comme chez l'homme d'action, cet élément proprement humain autour duquel se dresse le puissant appareil des systèmes philosophiques. Or, sous toutes ces constructions, l'homme demeure, l'homme parmi ses semblables soumis à des lois dures et simples, plus durable, plus général que toutes les créations des esprits en mal de doctrine ; de sorte que, sous tous les climats, quelle que soit la forme de la société qui les lit, les fables de La Fontaine paraissent toujours intelligibles, tout simplement conformes à la réalité, entièrement vraies. Non, dans ce genre, il n'y a rien qui puisse leur être comparé, surtout pas en allemand.

Ici il fut interrompu par le vieillard au crâne puissant :

— En allemand si, je connais un poète allemand qui est comme le frère cadet de La Fontaine.

Maintenant c'était à moi de deviner aussitôt à qui il faisait allusion, mais je gardai le silence. Un poète allemand, frère cadet de La Fontaine? Rilke s'y perdait. C'était vraiment une charmante matinée. On aurait dit un jeu de société, ou chacun avait à deviner le nom d'un poète. Cependant l'heure avançait, je commençais à avoir faim.

Le bibliothécaire poursuivait :

— Oui, vous devinerez difficilement à qui je pense. Naturellement La Fontaine est gaulois, et l'autre ne l'est point, et pourtant ils ont en commun quelque chose d'essentiel : l'humain, c'est-à-dire le naturel et le raisonnable à la fois, le manque total d'exagération, une certaine bonhomie portée sur un plan supérieur, le plan de l'esprit. La voix de La Fontaine nous est, à nous autres Français, absolument familière. Elle est la preuve que la poésie souffle où elle veut, comme l'esprit, même dans le monde des petites gens, car La Fontaine, comme celui dont je parle, était un brave homme de bourgeois, un homme du peuple, au même titre que Louis XIV était roi — et seulement roi. Il était bien plus qu'un fabuliste. Il a laissé des contes et des poèmes de tout genre tous marqués de ce signe auquel on reconnaît infailliblement un talent accompli : pas un vers qui y échappe. Les fables, depuis qu'il les a faites — oui, faites, comme un artisan fait un objet — sont l'élément, comment dirai-je? le bain où l'on a plongé les enfants de toutes les générations de France, comme dans un premier bain de sagesse. Il est en nous, il vit en nous, il est part de notre substance même ; plus nous sommes grands, plus il croît avec nous, plus nous avançons dans la vie, plus nous trouvons à ces fables une espèce de charme solide, tenace, le charme de la vérité, plus grande aussi devient cette science de la vie qui a si souvent manqué aux autres peuples, cette connaissance de la vie en action, telle que les animaux nous la communiquent, ces animaux qui réussissent à nous rendre la vie humaine si présente par cette métamorphose en un domaine où tout est parfaitement évident.

M. Augustin nous proposa de poursuivre cette conversation dans un restaurant voisin. Nous acceptâmes son offre et quelques minutes plus tard, madame Julie, la patronne de l'établissement, déployait devant nous une nappe blanche. Peu après, elle apporta une bouteille de champagne nature et une poularde de Bresse.

Le bibliothécaire s'attaqua de grand appétit à la poularde, après l'avoir découpée selon toutes les règles de l'art. Cependant, Augustin, qui était retourné un instant dans sa boutique, revint avec un volume qu'il posa devant Rilke.

— Voilà le poète dont notre ami veut parler : Johann Peter Hebel. Poésies complètes, traduites par Maximilien Buchon, 1889.

Et à notre grand étonnement, le vieux Socrate se mit tout à coup à réciter, avec l'accent de la Haute-Alsace :

Z' Müllen an der Post,
Tausigsappermost !
Trinkt me nit e guete Wi !
Goht er nit wie Baumôl i,
Z' Müllen an der Post ! [1]

Pas moyen de l'arrêter :

Spinnet, Töchterli, spinnet, und Jergli leng mer der Haspel !
D'Zit vergoht, der Obed chunnt und's streckt si ins Früeihjohr.
Bald goht's wieder use mit Hauen und Rechen in Garte.
Werdet mer flissig und brav und hübsch, wie's Riedligers Tochter [2].

— Voilà, dit-il, la seconde moitié de ma jeunesse, toute mon enfance. Quand j'entends cela, je me sens à la maison, il n'y a plus pour moi de différence entre deux langues. Je suis plongé dans la vieille Europe. Sous la main de Hebel, tout est authentique, bien déterminé, exactement mesuré, il exprime à ravir ce qu'il y a de plus petit comme ce qu'il y a de plus grand. A-t-on jamais en poésie rendu avec tant de bonheur l'action puissante de la nature dans l'orage? Les deux premiers vers sont la plus belle chose que je connaisse. Là, l'ironie de La Fontaine serait trop sèche. Ecoutez plutôt.

Et il reprit :

Der Vogel schwankt so tief und still,
Er weiss nit, woher ane will.
Es chunnt so schwarz, und chunnt so schwer,
Und in de Lüfte hangt e Meer
Voll Dinst und wetter. Los, wie's schallt
Am Blauen, und wie's widerhallt.
In grosse Wirble fliegt der Staub
Zum Himmel uf, mit Halm und Laub [3],

1. A Mulheim, à l'hôtel de la Poste, corbleu!
Quels fameux vins l'on boit dans des pots d'étain bleu;
Ça coule comme l'huile et l'hôte vous riposte;
Qu'il fait bon à Mulheim à l'hôtel de la Poste!
(Traduction de Maximilien Buchon.)

2. Filez, enfants, tends-moi le dévidoir, Marie,
Nous n'aurons pas fini pour Pâques, je parie;
Et pourtant, au jardin, il va falloir bientôt
Faire solidement manœuvrer le râteau.
De Riedliger, enfants, imitez bien la fille!
(Traduction de Maximilien Buchon.)

3. Ne sachant plus où fuir, l'oiseau tout tremblant rase
Le sol, tandis qu'au front d'un ciel qui vous écrase,
Reste, comme une mer, l'orage suspendu...
Quels bruits par la montagne! Avez-vous entendu?
(Traduction de Maximilien Buchon.)

Und lieg mer dört sel Wülkli a!
I ha ke grosse G'falle dra!
Lueg, wiener's u senander rupft,
Wie üsereis, wenn's Wulle zupft [1].

— Je savais bien que c'était celui-là qu'il entendait ; il me parle toujours de lui. On dirait du chinois, mais le rythme est beau, comme si c'était Homère.

— Moi non plus je ne le comprends pas bien, dit Rilke tout triste et comme froissé, c'est un dialecte alémanique.

— C'est franc comme l'osier, pour employer une expression paysanne, dit le bibliothécaire en riant, frais et franc comme une baguette d'osier et, en même temps, c'est achevé, ingénieux, plein d'un talent aussi sûr que celui de La Fontaine, mais le génie de la langue populaire et de la langue allemande et le vers gœthéen entourent cela d'un nimbe qui manque chez notre compatriote. Gœthe a parfaitement compris Hebel jusque dans son caractère unique et sa grandeur ; il a saisi comment, chez cet habitant du Wiesental, le bon sens, qui souvent manque à sa nation de façon si tragique, se maintient jusque sur les hauteurs de l'inspiration ; et après Gœthe, Jean Paul, lui aussi, s'est rendu compte qu'il y a là quelque chose d'unique dans sa nouveauté première, quelque chose d'inépuisable comme une source.

— Et la traduction, demanda Rilke, peut-on se rapprocher de lui par la traduction ?

Le vieillard lui arracha pour ainsi dire le livre des mains :

— Une traduction de Hebel, s'écria-t-il, n'y songez pas ! Une traduction en français ! Avez-vous jamais lu une traduction française d'un texte allemand qui fût seulement supportable ? Ces deux langues sont diamétralement opposées. Le seul Français qui aurait pu traduire Hebel, à supposer qu'il eût connu le dialecte alémanique — et alors il n'aurait plus été lui-même — c'est précisément La Fontaine. Au ciel ils s'entretiennent sans doute dans une même langue que nous n'avons pas encore apprise, dit Augustin.

— Laissons donc le ciel tranquille, dit Socrate un peu brusquement.

Là-dessus, la patronne apporta le café et le marc. Rilke lui-même en avala résolument une gorgée et dit tout à coup, en se tournant vers l'admirateur enthousiaste de Hebel :

— Eh ! bien, vous m'avez demandé d'abord qui j'étais, je vous demande maintenant qui vous êtes. Je suis Rainer Maria Rilke.

Alors l'autre, se levant de son siège, lui tendit la main et, s'inclinant :

1. La paille et les copeaux pris d'égales démences
S'envolent-par les airs en tourbillons immenses.
Vois ce nuage noir qui s'entr'ouvre en grondant.
Ainsi ma laine fait quand je vais la cardant.
(Traduction de Maximilien Buchon.)

— Je suis Lucien Herr, de Strasbourg, bibliothécaire de l'Ecole normale supérieure.

Ainsi, c'était lui, l'éducateur socratique de près de trois générations de jeunes Français, l'auteur de cet article sans pareil sur Hegel dans la *Biographie universelle*, le socialiste dont on a voulu faire le champion de je ne sais quel rationalisme analytique, lui des mains duquel Péguy est sorti avec tant d'autres ; et maintenant le hasard l'avait amené là, il buvait du marc avec nous, nous parlant de Hebel, le doyen badois, l'homme du Wiesental, le Bâlois, et il parlait de lui au poète allemand Rilke qui ne le comprenait pas, qui, avec son allemand légèrement slave, était bien plus loin du poète de l'*Escarboucle* et de l'*Entretien sur l'Instabilité*, cheminant sur la route de la Kander, que ce maître du français, cet homme dont les discours tenaient la jeunesse française en haleine depuis plusieurs décades ; et je compris alors comme elle est vaste à la fois et resserrée sur un étroit espace, cette Europe dont l'esprit nous avait réunis là, dégagés pour une fois de toute rigueur, de tout danger, pour la durée d'un matin d'hiver qui s'écoulait dans l'insouciance et l'enjouement. Je voyais clairement qu'il existe d'autres frontières que celles des langues et des États délimités par l'histoire, il existe un héritage que quelques-uns d'entre nous ont fait en commun de l'antiquité : la conscience très simple et non dépourvue d'humour de la valeur profonde de ce fait que chaque chose a une signification définie et non diverse, que, dans l'éternel écoulement des êtres, il y a ce qui demeure et qui se manifeste dans les rapports purement humains, dans les types immuables en des relations variées à l'infini ; ainsi que l'ont montré, avec la tranquille assurance des anciens, les deux grands fabulistes, en deçà et au delà du Rhin.

Cependant Rilke, encore un peu inquiet, s'était emparé de la traduction de Hebel et lisait avec une certaine hésitation.

Il leva les yeux d'un air embarrassé :

— Comment dit-on cela en dialecte ?

Nous le lui récitâmes aussitôt en chœur :

Nei, luegt doch das Spinnli a,
Wie's zarti Fäde zwirne cha !...

Lucien Herr dit :

— Hebel traduit en français ! Dans la langue d'Homère peut-être ou dans celle de Théocrite, Burnes aurait pu le faire, oui, en anglais, à la rigueur. Traduire, c'est ce qu'il y a de plus difficile.

— Certes, dit Rilke, c'est un art qui s'apparente à celui du grand acteur ; c'est de l'alchimie : faire de l'or avec des éléments étrangers. Je vais me plonger dans ce Hebel, mais il me faudra pour cela du temps — oui, je m'enfermerai seul avec lui, et plutôt à Paris qu'en Allemagne, où un certain art du terroir, faux d'ailleurs, cherche à se l'annexer, avec cette ten-

dance que l'on a maintenant à faire l'essentiel de l'accessoire car ce qui importe, ce n'est pas que cet homme ait composé des poèmes en dialecte, mais que le dialecte ait chez lui pris forme poétique. Répétez-moi, je vous prie, les vers que vous trouvez si beaux.

Et, de nouveau, Lucien Herr déclama de sa voix profonde, en scandant légèrement de la main :

Der Vogel fliegt so tief und still
Und weiss nit woner ane will

— Je ne comprends pas le *ane*, dit Rilke.

— Eh! bien, répondit avec une certaine impatience le bibliothécaire :

Der Vogel fliegt so tief und still
Und weiss nicht, wo er hin will.

Ce n'est plus rien, et cela n'a plus de valeur poétique. Celle-ci réside précisément dans le *ane*. C'est pourquoi on ne peut séparer le poète de la langue qu'il emploie ; ils sont un seul et même phénomène, qui n'a rien à faire avec l'individu, mais qui est le produit d'une coïncidence entre l'homme et le moyen d'expression, le temps et le lieu — cela ne s'exprimerait qu'algébriquement. Et maintenant il faut que je retourne auprès de mes jeunes gens.

Il se leva, tendit la main à chacun, jeta une grande pèlerine sur ses épaules et disparut. Nous prîmes congé à notre tour de notre aimable hôte, lui promettant et nous promettant de revenir bientôt et souvent lui faire visite. « Car, dit-il, je ne vous ai encore rien montré de mes trésors. »

Lorsque nous nous retrouvâmes sur les bords de la Seine, il faisait plus froid. Rilke s'arrêta, contemplant l'eau dont les petites vagues, en ce commencement de soirée, reflétaient l'or léger du couchant. Il sourit : « Que cette journée a été belle, et combien rare un pareil concours de circonstances! J'aurais dû faire encore une visite sur la rive droite. » Il fit une nouvelle pause, jeta encore un regard rapide sur le fleuve, eut un sourire bref, intime, et murmura comme pour lui seul : « Ondoyantes, blondoyantes ». Puis il s'éloigna, déjà absorbé tout entier par un rythme qui résonnait en lui. Il disparut dans une petite rue transversale, en direction de l'hôtel Foyot qu'il habitait à cette époque.

CARL J. BURCKHARDT

(TRADUCTION JULIETTE ERNST)

DEUXIEME ACTE

Une place du bourg. A gauche le chevet de l'église, avec une chaire extérieure. A droite en avant, le coin de la halle, avec des tables à tréteaux, des bancs, des sièges de bois, à trois pieds. Au fond, une rangée de maisons qui s'allonge vers la droite.

SCENE I

CARCAILLE, LE PÈRE JOUST.

Ils sont debout, causant, à l'avant de la scène.

JOUST, *plein de feu.* — Je viens de passer deux jours et deux nuits dans mes livres. La chose crève les yeux !

CARCAILLE, *préoccupé.* — Ah ! vous trouvez ?

1. Voir dans la *Revue de Paris* de Mai le premier acte de *L'AN MIL*. La scène se passe dix-huit mois avant la date fatidique, au moment où le bruit commence à se répandre dans un petit groupe de gens « biens informés » que le monde va être anéanti. Carcaille, un personnage dont on ne sait exactement s'il est un clerc ou non, conçoit aussitôt l'idée de profiter de la panique que cette nouvelle déclenchera, dès qu'elle sera divulguée, pour racheter des propriétés à vil prix. La meilleure partie des gains qu'il espère ainsi s'assurer lui permettra de construire un monastère à Vars, mais il est clair qu'il compte bien tirer de l'entreprise quelques profits personnels. L'annonce de la fin du monde a une autre conséquence : elle rapproche Clotilde, la comtesse, châtelaine du lieu où l'action se déroule, de son ancien soupirant Guillaume de Valamas.

JOUST. — Cela ne se discute pas. Par surcroît de précaution, j'ai envoyé un messager secret au monastère de Saint-Jeurre dans la montagne, où ils sont spécialement versés dans ces recherches. Ils m'ont répondu : « Oui, nos derniers calculs confirment la prophétie. Et nous pensons en effet qu'il est temps de la rendre publique.

CARCAILLE. — Moi aussi, j'ai très mal dormi depuis deux jours. Et à cause de la même question.

JOUST. — Vous êtes tombé, n'est-ce pas, sur tous ces passages, d'une clarté éblouissante, Saint Papias entre autres, vous m'avouerez !

CARCAILLE. — Non... j'examinais cela d'un point de vue différent.

JOUST. — Je suis monté au château. Guillaume de Valamas m'a donné des détails passionnants. Je voulais aussi parler au comte.

CARCAILLE, *inquiet.* — Vous n'avez encore annoncé la nouvelle à personne, dans le bourg.

JOUST. — Les gens de la première messe ont simplement été prévenus que, quand la cloche sonnerait le tocsin, tous les fidèles avaient à se rassembler ici. Je leur lancerai la nouvelle de là-haut, tout à l'heure, comme un coup de tonnerre. Mais je voulais demander au comte qu'il se mît là-bas debout, tout seul, en dessous de la chaire, la pointe de son épée contre le sol, le visage tourné vers le peuple ; et qu'à la fin de mon adjuration, il se laissât tomber à genoux. Ce n'est pas conforme à l'usage. Mais la circonstance est si extraordinaire... Malheureusement le comte est encore confiné dans sa chambre. Sa blessure de l'autre jour continue à le faire souffrir. La comtesse ne veut même pas que pour le moment on annonce à son mari la fin du monde. Elle craint que cela ne fasse monter la fièvre... J'ai eu l'impression aussi que les serviteurs ne savaient encore rien. (*Jubilant.*) Par bonheur, il ne sera plus longtemps au pouvoir de personne de garder cette merveilleuse nouvelle sous le boisseau.

CARCAILLE, *prenant son parti.* — Alors vous allez leur faire tout à l'heure un de vos sermons à tout casser ?

JOUST, *posé.* — Quelque chose de très court, mais de foudroyant.

CARCAILLE. — Oh ! ma foi. Maintenant que nous sommes dans le pétrin, et que cela ne peut plus se rattraper, j'aime autant que vous tapiez dur.

JOUST. — Je vais voir s'il n'y a pas moyen de faire entendre l'orgue et les chœurs pendant que je parlerai.

Paraît au fond le notaire Troussebarre qui hésite à les aborder.

CARCAILLE. — Bonne idée. Frappez-leur l'imagination par tous les moyens. Secouez-les jusqu'au fond des tripes. Ils ont une telle tendance à douter de ce qu'on leur dit, et à en rire entre eux derrière votre dos.

Joust se retire, très affairé. Troussebarre se rapproche.

SCENE II

CARCAILLE, TROUSSEBARRE.

CARCAILLE. — Ah ! vous étiez là, maître Troussebarre !

TROUSSEBARRE. — Oui. Je vous voyais en conversation. J'attendais.

CARCAILLE. — Nous allons avoir un rude coup d'épaule à donner pour remettre le char sur ses roues.

TROUSSEBARRE, *circonspect.* — Dites, entre nous, vous y croyez, à cette fin du monde ?

CARCAILLE. — Chut ! N'oubliez pas que c'est encore confidentiel.

TROUSSEBARRE. — Soit, mais...

CARCAILLE — Vous n'en avez pas parlé autour de vous ?

TROUSSEBARRE. — Nullement. Bref, vous y croyez ?

CARCAILLE. — Ce n'est pas cela qui compte. Il y a ceci : que dans moins d'une heure, Joust va leur verser sur la tête la nouvelle, bouillante. Eux non plus n'y croiront peut-être pas tous *mordicus*. Ils y croiront toujours assez pour ne plus vouloir me donner un sou. « Une église, une abbaye, des pèlerinages, pour l'an 1020 ou 1050, alors qu'il paraît que d'ici là rien n'existera plus ». Vous comprenez, le système des testaments, c'est fini. Il faut que je me retourne.

TROUSSEBARRE. — Si nous devons tous périr dans dix-huit mois, cela ne me semble plus avoir beaucoup d'importance.

CARCAILLE. — Pardon ! Je n'ai pas le droit de jeter le manche après la cognée.

TROUSSEBARRE. — Vous avez trouvé quelque chose ?

CARCAILLE, *concentré.* — Oui. Mais il faudra que vous m'aidiez.

TROUSSEBARRE, *peu chaleureux.* — J'écoute.

CARCAILLE. — Quand ils vont être bien plongés dans le désespoir, bien persuadés qu'ils seront tous morts dans dix-huit mois, je leur annonce que je suis acheteur de toutes les propriétés qui se présentent : maisons, champs et le reste ; afin de les offrir à Dieu... moralement... ou mystiquement. Je paye séance tenante. Mais je leur en laisse la jouissance jusqu'à l'An Mil. Donc jusqu'à la fin du Monde. De quoi peuvent-ils se plaindre ? Naturellement, je ne paye pas cher. Un dixième environ du prix normal. Hein ? Ça me semble très raisonnable.

TROUSSEBARRE. — Oui. Mais admettez qu'il y ait réellement la fin du monde.

CARCAILLE, *large.* — Alors, tout est réglé pour moi comme pour les camarades... Si au contraire il n'y a pas la fin du monde, messire Carcaille se réveille avec des maisons, des prés, des labours, plein les bras ! Plus besoin d'aller à la pêche des testaments et des donations. Messire Carcaille

revend, au fur et à mesure de ses besoins, et au prix fort, bien entendu ; ou encore il emprunte. Prêter sur des biens au soleil, les gens comprennent cela. Bref, une fois sorti de l'An Mil, je me réattelle à mes travaux du mont de Vars sans me faire le moindre souci. Je puis même voir plus grand : à côté de mon monastère d'hommes — gardez cela pour vous — commencer par exemple un couvent de femmes. Notez que j'y avais toujours pensé. Mais auparavant, c'était un peu chimérique.

TROUSSEBARRE, *méditatif*. — Oui.

CARCAILLE. — Et devinez par qui je fais faire mon annonce ?

TROUSSEBARRE. — Par le crieur ?

CARCAILLE. — Par le fossoyeur Zacharie !

TROUSSEBARRE. — Quelle idée !

CARCAILLE. — Le crieur est une buse, qui gâcherait tout mon effet. Zacharie est un garçon de ressources, ravi d'exercer un métier incongru, et pour qui tout supplément d'incongruité est une aubaine. (*Très gaîment.*) Sa voix surette sonnera comme un avis autorisé d'outre-tombe. Je vais le munir d'une petite trompette, par-dessus le marché.

Il la tire de sa poche et l'essaye.

TROUSSEBARRE, *esquissant un sourire*. — Mais l'argent, maintenant, pour payer vos achats ?

CARCAILLE. — Ah voilà ! (*Insinuant*) Je me disais bien que j'avais des amis. Vous en particulier, maître Troussebarre, vous ne me conterez pas que vous n'avez pas chez vous un joli coffre plein d'espèces, dont vous ne faites rien ?

TROUSSEBARRE, *froid*. — Vous vous trompez, mon ami. J'ai juste de quoi me suffire, et parer à quelques imprévus.

CARCAILLE, *débonnaire*. — Bon, bon. Je m'y attendais. Je voulais vous le proposer, parce que, étant données nos relations, le geste était naturel. Et pour qu'ensuite vous n'eussiez pas de regrets. (*Un temps.*) Mais je m'y attendais si bien que je me suis prémuni d'un autre côté. J'ai fait demander un Juif de Bédarrides, que j'ai connu autrefois à l'évêché. Il a rendu des services à l'évêque. Il m'arrive ce matin par le bateau du Rhône. Je compte le voir dans peu d'instants.

TROUSSEBARRE. — Un Juif de Bédarrides ? Vous ne craignez pas d'avoir le dessous ?

CARCAILLE. — C'est un fort brave homme. Mon intention est de lui offrir un bon intérêt, comme il se doit. (*Un temps.*) J'ai même un scrupule à ce propos.

TROUSSEBARRE, *avec une pointe d'ironie*. — Lequel ?

CARCAILLE. — Eh bien, dans le contrat que nous allons faire ensemble — préparez-le tout de suite, pour que nous allions le signer chez vous ce matin même — je m'engagerai à le rembourser, peu à peu, à partir de... trois ou quatre ans d'ici... donc après l'An Mil. Lui, comme il est Juif, n'assistera pas au sermon du Père Joust. Bon. Mais, tôt ou tard, après que

nous aurons signé, il entendra dire, par les gens autour de lui, que l'An Mil, ce sera la fin du monde. Hein ? Il m'accusera de l'avoir dupé.

TROUSSEBARRE, *railleur.* — Messire Carcaille, c'est une affaire entre votre conscience et vous.

CARCAILLE. — Oui... oui... Pourvu seulement qu'il arrive avant le sermon. (*Il regarde dans le lointain de la rue à droite.*) Cet homme, là-bas, avec sa barbe et sa robe, ce ne peut être que lui... J'espère qu'en chemin personne ne lui aura mis la puce à l'oreille. Joust m'a bien juré qu'il avait tout gardé pour le moment du sermon. Mais avec Joust, sait-on jamais !

TROUSSEBARRE. — Bonne chance... Je ne m'éloigne pas

Il s'écarte lentement ; le Juif de Bédarrides paraît au fond et s'approche.

SCENE III

CARCAILLE, LE JUIF DE BÉDARRIDES.

CARCAILLE. — Vous n'êtes pas trop fatigué ? Vous me pardonnez de vous avoir mandé si vite ?

LE JUIF, *calme.* — J'avais un coin commode sur le bateau. Puis j'ai trouvé une bonne carriole qui m'a mené jusqu'ici.

Tous deux s'assoient.

CARCAILLE, *d'un ton ferme et cordial.* — J'étais pressé, voyez-vous, parce que l'occasion est excellente. Plusieurs propriétés dans le pays vont être à vendre. Et il se trouve que cela coïncide avec une baisse des prix considérable. Si j'achète aujourd'hui, je puis revendre plus tard beaucoup plus cher. Or mes bâtisses du mont de Vars vont m'engouffrer de telles sommes pendant des années et des années que mon devoir est de m'assurer des profits quand je le peux. Vous le pensez bien ? Vous avez peut-être aperçu le mont, de la route, avec mes travaux ?

LE JUIF. — Je l'ai aperçu. L'on m'en avait déjà parlé.

CARCAILLE, *tâtant le terrain.* — Cette baisse des propriétés ne durera pas. Il faut la saisir.

LE JUIF, *très calme.* — Oui, évidemment.

CARCAILLE. — Vous êtes bien de mon avis ?

LE JUIF. — Je suis de votre avis.

CARCAILLE, *avec embarras.* — Cette baisse, on peut en chercher l'explication ici ou là.

LE JUIF. — Non.

CARCAILLE. — Comment ?

LE JUIF. — Pas ici ou là. Il n'y a qu'une seule explication.

CARCAILLE. — Oui... heu ?

LE JUIF, *simple.* — La fin du monde

CARCAILLE, *désarçonné* — Ah oui !

LE JUIF, *souriant.* — Si ma maison, mon champ et le reste ne doivent plus exister dans dix-huit mois, et si vous m'offrez de l'argent que je puis dépenser tout de suite — même si vous ne m'en offrez pas beaucoup — je suis tenté de prendre l'argent. Je serai encore plus tenté si par exemple, pour achever de m'amadouer, vous me laissez la jouissance de ma maison ou de mon champ jusqu'à la fin du monde.

CARCAILLE. — Oui, oui... Mais comment avez-vous déjà pu penser à tout ça ?

LE JUIF — Oh ! Il suffit de réfléchir une minute. Maintenant, l'homme à qui vous, messire Carcaille, voudrez emprunter de l'argent, pour payer vos achats de propriétés, peut se dire autre chose.

CARCAILLE. — Oui ?

LE JUIF. — Qu'en vous prêtant il va se priver d'un argent dont il pourrait se servir pour se procurer tous les derniers plaisirs possibles...

CARCAILLE. — Oui... oui...

LE JUIF. — ... et qu'il lui sera bien égal que vous le remboursiez avec de gros intérêts, quand ni vous, ni lui, ni personne n'y seront plus ! (*Il s'esclaffe*) Ha ! Ha !

CARCAILLE, *assez piteux.* — Je suis bien le raisonnement.

LE JUIF. — Mais vous avez l'air de trouver ce que je vous dis tout nouveau ? Vous n'y aviez pas pensé ?

CARCAILLE. — Si. Plus ou moins. Ce qui m'étonne, c'est de vous voir déjà tellement au fait... et d'abord de cette rumeur même de la fin du monde...

LE JUIF. — Il y a peu d'on dit que nous ne recueillions au passage, dans notre pays d'Avignon.

CARCAILLE. — Et l'on en parle beaucoup là-bas ?

LE JUIF. — De la fin du monde ? Pas trop. Pas trop. Ces messieurs d'église, par chez nous, n'y encouragent point

CARCAILLE, *déçu.* — Ha ! Ha !... Pour en revenir à mon affaire, j'ai le sentiment que vous n'êtes pas des mieux disposé à son égard.

LE JUIF. — Bien au contraire

CARCAILLE. — Comment cela ?

LE JUIF. — Personnellement la fin du monde ne me gêne en aucune façon.

CARCAILLE, *réconforté.* — Parce que vous n'y croyez pas ?

LE JUIF, *circonspect.* — Permettez ! Si j'étais chrétien, j'y croirais ; et sans hésitation aucune. Mais je ne suis pas chrétien.

CARCAILLE. — Oui, oui... (*Il réfléchit.*) Tout de même, si le monde finit pour nous, il finira bien aussi pour vous ?

LE JUIF, *courtois.* — Cette discussion nous mènerait trop loin !... Parlez-moi plutôt de vos projets. Vous avez besoin d'argent très vite ?

CARCAILLE. — Oui, au moins d'une certaine somme le plus tôt possible.

LE JUIF. — Combien ?

CARCAILLE — Disons, pour commencer, un millier de livres.

LE JUIF. — J'ai apporté avec moi la moitié de cette somme, en sequins d'or. Dans un coffre que mon valet garde à l'auberge... Et ensuite ?

CARCAILLE. — Autant que vous pourrez. Et aussi souvent que vous pourrez.

LE JUIF. — A quel niveau de prix pensez-vous acheter les propriétés, l'une dans l'autre ?

CARCAILLE. — Je m'étais dit : au dixième de leur valeur ?

LE JUIF, *pondéré*. — C'est beaucoup.

CARCAILLE. — Vous trouvez ?

LE JUIF. — Oui, surtout si vous abandonnez aux vendeurs, comme je vous le conseille, la jouissance pour les dix-huit mois qui viennent... Leur payer en ce cas le dixième de la valeur réelle, c'est de votre part un marché trop visiblement absurde. Vous auriez l'air plus bête que nature... ce qui ne correspond pas à l'idée qu'ils ont de vous... D'abord, que leur direz-vous pour leur expliquer votre envie d'acheter ?

CARCAILLE, *à tâtons*. — Je n'ai peut-être pas encore assez réfléchi... Je pensais leur dire que mon intention était d'offrir à Dieu toutes ces propriétés, tous mes titres de propriété, le Grand Jour, comme une espèce de présent mystique... au nom de la population. Avec l'espoir que Dieu en serait touché, n'est-ce pas ?

LE JUIF, *posément*. — Ils se représentent Dieu aussi complètement stupide que cela ?

CARCAILLE. — Je compte plutôt qu'ils n'examineront pas la question de trop près

LE JUIF. — Oui. Quel intérêt pensez-vous me donner ?

CARCAILLE. — Le denier dix, n'est-ce pas ? C'est bien le taux habituel ?

LE JUIF, *perplexe*. — Du dix livres pour cent livres... Oui... oui... Je pourrais vous dire que la fin du monde change un peu les habitudes. Mais soit. (*Riant.*) Je ne veux pas que plus tard on reproche à un Juif d'avoir exploité la fin du monde. (*Il se lève.*) Je ne quitte pas le bourg avant demain soir. Les cinq cents livres que j'ai avec moi seront à votre disposition. Il me sera facile de vous en procurer quelques milliers d'autres dans le mois qui vient. Et de même ensuite. (*Il fait mine de s'éloigner, puis se ravise.*) Dites : peut-être pas dans votre annonce publique, mais dans les conversations particulières, contez aux gens — en plus de l'offrande mystique — que vous avez découvert un moyen de duper un Juif de Bédarrides, un riche Juif qui, vivant dans les ténèbres de l'ancienne religion, ne se doute naturellement de rien. Oui ; vous les égayerez un peu ; ce qui est charitable, étant données les transes que vous leur communiquerez par ailleurs. Et votre opération aura moins d'invraisemblance. Faire cadeau à Dieu de biens immeubles qu'il est en train de pulvériser, il se peut qu'un chrétien admette cela, évidemment. Mais soutirer de l'argent à un Juif, en lui promettant de le rembourser après la fin du monde, c'est tout de même plus drôle.

Il s'éloigne. Troussebarre reparaît.

SCENE IV

CARCAILLE, TROUSSEBARRE.

TROUSSEBARRE. — La discussion a été longue. Cela n'a pas marché ?

CARCAILLE. — Si, si. Merveilleusement. (*Il hésite.*) En effet, il ne se doute de rien. Et de toute façon, il refuserait d'y croire. J'ai compris, tout en causant, que les prophéties chrétiennes n'ont pas de valeur pour lui. Donc j'avais tort de m'en faire un cas de conscience.

TROUSSEBABRRE. — Il vous a promis de l'argent ?

CARCAILLE. — Tout l'argent que je voudrai.

TROUSSEBARRE, *presque aimable.* — Moi-même, pendant que je me promenais autour de l'église, j'ai repris mes petits calculs. A la rigueur, en me gênant un peu, je puis vous avancer une certaine somme.

CARCAILLE, *froidement.* — Ah ! ah ! Très bien. Je tâcherai d'en trouver l'emploi.

TROUSSEBARRE. — Quel intérêt me donneriez-vous ?

CARCAILLE. — Vous savez qu'à nous autres chrétiens l'Eglise défend le prêt à intérêt.

TROUSSEBARRE. — Oh ! Il y a toujours manière de s'arranger.

CARCAILLE. — Mon Juif m'a consenti le denier douze. Je vous ferai les mêmes conditions.

TROUSSEBARRE. — A peine du huit livres pour cent livres ! C'est presque dérisoire ! Surtout dans la circonstance. Votre bénéfice à vous sera si énorme !

CARCAILLE. — J'ai toute la peine et tout le risque.

TROUSSEBARRE. — Je ne vois pas lequel.

CARCAILLE. — Je m'expose à me trouver, le jour de la fin du monde, accablé de dettes, avec des maisons et des champs sur les bras, qui ne vaudront plus un sol.

TROUSSEBARRE, *ricanant.* — Vous vous moquez ! (*Un temps.*) C'est votre dernier mot ? (*Un temps.*) N'oubliez pas que beaucoup de gens, avant de traiter, me demandent conseil...

CARCAILLE. — Si vous me jurez de n'en pas parler à mon Juif, j'irai jusqu'à l'intérêt du dixième.

TROUSSEBARRE, *ferme.* — Et il est bien entendu que tous les actes de vente passeront par moi ?

CARCAILLE. — Ce qui vous fera encore un joli profit ! Enfin, tant mieux pour vous !

TROUSSEBARRE. — Je pense disposer d'un millier de livres à la fin de la semaine... Notez que je pourrais faire comme vous : acheter directement. Mais je reconnais que dans ma situation ce serait délicat. (*Il change de ton.*) J'ai rencontré, devant l'entrée de l'église, la comtesse, et ce Guillaume de Valamas. Ils étaient à la recherche du Père Joust.

CARCAILLE, *inquiet.* — Je suppose bien qu'ils ne viennent pas lui demander de renoncer à son terrifique sermon, ou de l'affadir ?

TROUSSEBARRE. — Croyez-vous utile de leur en dire un mot ? Je les entends.

CARCAILLE. — Ce que je voudrais, moi, c'est être fixé.

TROUSSEBARRE. — Donc, je vous laisse avec eux.

Il s'éloigne. Carcaille le rattrape.

CARCAILLE, *à la hâte.* — Tout de suite après le sermon — s'il est bien du ton que j'espère — je fais faire l'annonce par Zacharie. Il ne sait pas encore de quoi il retourne ; mais il se tient prêt. Bon. Mais les gens s'étonneront peut-être. Le motif de piété que je vais donner publiquement est un peu faible...

TROUSSEBARRE. — Très faible ! Eh bien ?

CARCAILLE. — Dans les conversations, chacun de notre côté, ne pourrions-nous pas insinuer ceci : que c'est un moyen que j'ai trouvé d'extorquer à un juif très riche de ma connaissance quantité d'argent pour en faire distribution à notre bon peuple, et lui permettre d'embellir ainsi ses derniers jours de résidence terrestre ? Hein ? Ce n'est pas bête. L'idée me vient à l'instant.

TROUSSEBARRE, *sans entrain.* — Oh ! je le dirai si vous voulez.

Troussebarre s'en va. Carcaille le suit, sans sortir de scène.

SCENE V

CLOTILDE, GUILLAUME, le Père JOUST, CARCAILLE.

Clotilde, Guillaume et le Père Joust arrivent de la gauche, contournant l'église. Carcaille les observe, à l'écart.

JOUST, *très animé, à Clotilde et à Guillaume, leur montrant la chaire extérieure.* — C'est de là-haut que je parlerai. Les gens se tiendront ici en cercle. Vous voyez cette fenêtre. J'ai réussi à mettre le chœur tout près. Il chantera aux bons moments quelques-unes des litanies les plus déchirantes. Les sons de l'orgue viendront aussi. Vous verrez : beaucoup fondront en larmes. Certains — les femmes surtout — se tordront les bras de désespoir. D'autres seront figés comme des statues ; incapables de reprendre le souffle. Il n'est pas impossible que deux ou trois meurent de saisissement.

Carcaille rôde, en essayant d'entendre sans être remarqué.

CLOTILDE. — Mais c'est affreux ! Ne feriez-vous pas mieux d'avoir pitié et de les réconforter ?

JOUST, *tranquille et raisonnable.* — S'il en est qui meurent sur le coup, ceux-là ne m'inquiètent aucunement. Ou il s'agira de pécheurs endurcis, que Dieu aura voulu frapper sans retard et que l'enfer attend déjà. Ou ce seront, au contraire, des âmes élues, encombrées de mérites, à qui Dieu, par une faveur spéciale, voudra épargner les mois pénibles que, tout de même, nous allons vivre, et les heures de la fin, que nous avons lieu de prévoir épouvantables. (*D'un ton de confidence amicale.*) Moi-même, il y aura des moments, j'en suis convaincu, où mon courage fléchira.

CLOTILDE. — Ne croyez-vous pas que la nouvelle leur suffirait ?

JOUST. — Non. (*Apercevant Carcaille.*) Ah ! vous êtes là, Carcaille. Vous qui connaissez mes paroissiens, vous êtes bien d'avis que plus je les épouvanterai, mieux cela vaudra ?

CARCAILLE, *feignant de le rencontrer par hasard sur son chemin. Avec chaleur.*—Entièrement d'avis ! Vous me pardonnez, j'étais sur mon chemin... (*Il s'éloigne en se frottant les mains.*) Parfait ! parfait ! Je puis aller mettre Zacharie en mouvement.

Il sort.

SCENE VI

LES MÊMES, *moins* CARCAILLE.

GUILLAUME, *à Joust.* — La comtesse avait à vous parler d'autre chose.

CLOTILDE. — Oui, mon père. Vous avez de l'affection, je présume, pour ma nièce Monique ; et de l'estime pour le seigneur Engisel...

JOUST, *point trop sévère.* — Bien que la pureté de sa foi me paraisse en quelques points suspecte. Il a subi, dans son pays du Midi, de fâcheuses influences. Des traces de l'hérésie manichéenne se sont infiltrées par là.

CLOTILDE, *pressante.* — Vous n'allez pas soulever ces mauvaises querelles... Vous savez qu'ils s'aiment tous les deux, mais que mon mari ne consent pas à leur mariage... pour des raisons aussi absurdes que le reste de sa conduite. Je vous demande ceci : venez les bénir à la chapelle du château. Le comte n'en saura rien. Il est retenu dans sa chambre, et nous ferons bonne garde. Ensuite, je prendrai tout sur moi. Jusqu'ici, je leur conseillais de patienter et je patientais moi-même. S'ils n'ont plus que quelques mois à vivre, qu'ils aient au moins la joie d'être unis, et qu'ils l'aient tout de suite.

JOUST. — Vous ne pensez pas que le comte, à la lumière de la Grande Nouvelle, trouvera que ses raisons n'ont plus guère de sens et reviendra sur son refus ?

CLOTILDE. — Elle le mettra surtout en colère : « La fin du monde, se dira-t-il, ne devrait pas concerner des gens comme moi. » Je doute qu'elle le rende plus large d'esprit ou plus bienveillant.

JOUST. — De toute manière, attendons. Vos jeunes protégés n'en sont pas à deux jours près.

CLOTILDE. — Mais si. Je suis persuadée qu'Engisel a déjà dit à ma nièce plus d'une fois : « Puisqu'on nous oppose une volonté inhumaine, fuyons d'ici. Ou donnez-vous à moi sans autres cérémonies. » Elle a refusé... du moins, j'aime à le croire. A la lumière de la Grande Nouvelle, comme vous dites, elle ne refusera plus.

JOUST. — Elle irait se charger d'un surcroît de péché énorme, à l'heure où il ne sera plus question pour tous que de pénitence, que d'attente terrifiée ?

CLOTILDE. — Vous avez entendu maintes confessions, mon Père, et sûrement bien des actes de l'amour, même ceux d'où le péché déborde, vous sont connus... par ouï-dire. (*Elle regarde Guillaume.*) Mais peut-être pas le ravissement où il met deux créatures, ni l'indifférence qu'il leur communique pour les autres intérêts du monde.

JOUST. — Mais ceux de l'autre monde ?

CLOTILDE. — Pour des amants, l'autre monde commence à l'instant où ils se possèdent. Celui dont vous leur parlez ne sera au mieux, pensent-ils, qu'une redite. Vous savez mal peindre les douceurs célestes. Un seul baiser terrestre nous secoue davantage.

JOUST, *sans dureté.* — Mais s'il faut le payer d'un châtiment éternel ?

GUILLAUME. — Justement, mon Père, vous n'allez pas y exposer nos deux jeunes amis. Ce serait sur votre conscience un poids insupportable. Et d'autre part, je vous connais. Une fois que votre conscience a parlé, le risque de déplaire au comte ne vous arrête pas un instant. Vous n'êtes pas un homme qu'on intimide.

JOUST. — Eh bien ! faisons cela demain.

CLOTILDE, *très persuasive.* — Non, je vous en prie, aujourd'hui même. Puisque nous leur procurons cette joie, je voudrais qu'ils pussent la goûter toute pure. Ils ne connaissent encore rien de la Grande Nouvelle. Je réussirai à ce qu'elle leur reste cachée au moins jusqu'à demain. N'est-ce pas ? Que le jour de leurs noces — privé déjà de toute fête — le monde auquel ils feront un sourire ne soit pas encore condamné !

JOUST. — Qu'il en soit comme vous voulez, madame !

CLOTILDE. — A quelle heure devons-nous vous attendre ?

JOUST. — Un peu avant le coucher du soleil. (*Commence le tocsin. Le Père sursaute et se transfigure.*) Mais la cloche sonne. Le peuple fidèle va se rassembler. Je n'ai que le temps de m'assurer que tout est prêt et de me recueillir une dernière fois.

Il s'éloigne à la hâte vers l'entrée de l'église.

SCENE VII

CARCAILLE *et* ZACHARIE *qui viennent du fond en causant.*
LA FOULE, *qui commence à se rassembler tandis que sonne le tocsin.*
CLOTILDE et GUILLAUME, *mêlés à la foule.*

CARCAILLE à Zacharie. — Tu as bien compris ?

ZACHARIE. — Oui, oui.

CARCAILLE. — Arrive-moi tranquillement, en soufflant dans ta trompette, comme si ta nouvelle était juste celle que les gens espèrent, après l'autre, et qui va leur remettre du baume dans le cœur. De la gaîté, hein ? Qu'ils en viennent à se dire que la chose a son bon côté et que la fin du monde fait marcher les affaires.

ZACHARIE. — Je tâcherai. Mais dites, c'est bien un peu préoccupant tout de même.

CARCAILLE. — La fin du monde ?

ZACHARIE. — Oui. Ne serait-ce que la question des enterrements et des cercueils. Jamais nous ne pourrons nous en tirer.

CARCAILLE. — Tout s'arrange, au contraire, de la façon la plus simple. Pas de cercueils ! Pas d'enterrements ! Aucune espèce de cérémonies. Réfléchis un peu !

ZACHARIE. — Moi, je veux bien. Si ça ne me fait pas d'ennuis avec les familles !

CARCAILLE. — Viens, que je t'explique la chose encore un coup.

Ils se mêlent à la foule et sortent peu après. Tandis que sonnait le tocsin, les fidèles, venant de diverses directions, se sont rassemblés sur la place, la plupart tournant le visage vers la chaire extérieure.

SCENE VIII

LE PÈRE JOUST, LA FOULE *à laquelle* CLOTILDE *et* GUILLAUME *se sont mêlés, ainsi que* TROUSSEBARRE.

Joust paraît à la chaire extérieure. Le tocsin s'est arrêté. S'entendent, tantôt en sourdine, tantôt par bouffées vigoureuses, les litanies du chœur et les sons de l'orgue.

JOUST. — Mes frères. J'ai à vous faire connaître la plus grande nouvelle

qu'il ait été donné à des oreilles humaines d'entendre depuis la mort et la résurrection du Christ.

Bouffée du chœur et de l'orgue.

Le monde va finir. Il va finir à l'arrivée de l'An Mil ; donc dans un an et quelques mois. Le temps est venu d'en informer le peuple fidèle.

Premiers sanglots de la foule. Des fidèles tombent à genoux. Bouffée du chœur et de l'orgue.

La forme que va prendre l'événement donne place à diverses conjectures. Il est raisonnable de prévoir des fissures et tremblements du sol, des explosions du feu souterrain, de larges vomissements du feu céleste. Il n'est pas défendu de penser que s'y ajouteront le soulèvement des océans, la crue de tous les fleuves, l'engorgement des rivières, ainsi que la chute de nombreux météores incandescents et la dislocation finale de la terre par une comète enflammée.

Sanglots de la foule. Bouffée du chœur et de l'orgue.

Combien dureront ces prodiges destructeurs ? Il faut espérer de la miséricorde du Tout-Puissant qu'elle ne prolongera pas trop notre supplice. Est-ce que le jugement aura lieu aussitôt après ? Ou bien se placera-t-il une période intermédiaire, dont les conditions ne peuvent être décrites ? L'essentiel est de nous préparer pour le jugement.

Sanglots. Bouffée du chœur et de l'orgue.

La préparation doit commencer dès cette minute. Il est clair que les intérêts temporels cessent de compter. Plus rien de terrestre n'a de valeur. Le bon sens, la prudence élémentaire vont être de nous dédier entièrement à la prière, au repentir et aux bonnes œuvres.

Sanglots. Presque tous sont à genoux.

Pardonnez les offenses. Cherchez toute occasion de servir le prochain. Prodiguez les charités. Recueillons-nous dans la contemplation de notre indignité et de notre néant. Ne manquons pas non plus d'apercevoir combien Dieu nous a favorisés en nous permettant de vivre à cette époque. En d'autres temps les pécheurs étaient frappés à l'improviste. Nous autres, nous sommes dûment avertis. Nous avons tout loisir de laver au moins le plus gros de nos fautes, d'amasser un bon paquet de mérites et d'indulgences. C'est un privilège incomparable. Nous aurons même la consolation de périr tous ensemble, d'une mort commune et fraternelle. Maintenant, mes frères, jetons-nous tous à genoux et inaugurons ces mois d'épreuves en priant de toutes nos forces.

Il s'agenouille lui-même, puis se retire. Tous sont maintenant agenouillés ou prosternés à travers la place. On entend des sanglots, des lambeaux de prières.

SCENE IX

LES MÊMES, *moins le Père* JOUST, *plus* ZACHARIE, *puis* CARCAILLE.

Soudain, au milieu des lamentations, retentit la petite trompette aiguë du crieur. Le crieur paraît. Il se met à circuler entre les gens agenouillés ou prosternés, en faisant son annonce.

Beaucoup cessent de sangloter pour entendre mieux. Parfois l'un se redresse, ou se relève à demi.

ZACHARIE. — Avis à toutes les personnes que cela concerne... Avis... Avis... Aux grands et aux petits, aux vieux et aux jeunes, aux veufs et aux mariés, aux paillards et aux cocus... Messire Carcaille, pour en constituer offrande à Dieu et attirer sa clémence particulière sur les bonnes gens de ce pays, qui vont en avoir rudement besoin, achète tous les biens qu'on lui présente. Avis aux malins... Messire Carcaille achète les maisons et les champs, Messire Carcaille achète les prés, les bois, les jachères... Les vendeurs en garderont la jouissance entière jusqu'à la date de l'offrande, qui sera justement l'An Mil, dont le Père Joust vient de fort bien vous parler...

Carcaille vient discrètement s'installer sur un banc, devant un tréteau, au coin avant de la halle.

Messire Carcaille s'est procuré beaucoup de bon argent, ayant poids et cours, pour payer les maisons, les champs, les prés, les bois, les jachères. Mais quand il n'en aura plus, il n'en aura plus. Les premiers seront servis ; les autres ne le seront peut-être pas. Du bon argent n'est jamais de trop et trouve toujours son emploi tant qu'on est en vie. Je répète : tant qu'on est en vie. Croyez-en quelqu'un qui est bien placé pour le savoir. On n'a jamais vu un mort boire un coup de vin frais, ni se donner ce qui s'appelle du bon temps. Un peu de bon argent bien acquis, dans une intention pieuse, apporte du repos à l'esprit, des facilités pour faire l'aumône, et aussi pour payer le marchand de vins ; donc adoucit de toutes façons le chemin pierreux du salut... Jamais l'occasion n'aura été meilleure pour boire et banqueter sans se faire nul souci : plus d'héritiers à nantir, plus de filles à doter. Même plus de frais de cercueil et de sépulture. Le Seigneur de là-haut prend tout à sa charge. C'est le fossoyeur qui vous le dit. Tout ce qu'il vous faut en attendant, c'est des sous dans la poche. Messire Carcaille est là pour vous en fournir... Messire Carcaille se tient ici même, au coin de la halle, à la disposition de toutes personnes que cet avis intéresse... (*Il s'éloigne.*) Avis à toutes les personnes que cela concerne... Avis de Messire Carcaille...

On entend s'éloigner la trompette du crieur. Clotilde et Guillaume, qui ont reculé peu à peu vers le fond de la scène, achèvent de disparaître.

SCENE X

LES MÊMES, *moins* ZACHARIE *et moins* CLOTILDE et GUILLAUME.

TROUSSEBARRE, *se promène dans la foule. A quelqu'un qui l'interroge.* — Ce que j'en pense ? Eh bien ! parbeu ! que c'est une bonne affaire, une offre inespérée. (*A un autre.*) Oui, bien sûr, l'on passera des actes. Tout sera fait en règle. Vous vous mettez d'accord avec lui, et ensuite vous venez tous les deux chez moi. (*A un autre.*) Le plus curieux, c'est le fin mot de l'histoire. Je vous le conterai, si vous ne le répétez pas. Ecoutez un peu.

Tandis que les lamentations décroissent, ou se raréfient, on voit des gens encore agenouillés qui se penchent l'un vers l'autre pour se communiquer la bonne histoire. On entend, par intervalles.

GENS DANS LA FOULE. — Un Juif de Bédarrides... Un Juif de Bédarrides...

Il y a, çà et là, un rire qui sonne encore mal.

Un serf se lève et s'approche de Carcaille, très timidement.

Troussebarre continue à circuler en surveillant ce qui se passe et en répondant à l'occasion aux questions des gens.

CARCAILLE. — Ils ne se pressent guère... Joust leur a donné un tel coup de massue. Ils ne vont peut-être jamais plus s'en remettre... (*Au serf, qui se tient debout, hésitant*). Eh bien ! approche-toi... N'aie pas peur. Viens t'asseoir ici.

Pendant les scènes qui suivent, l'on voit peu à peu les gens agenouillés prêter attention à ce qui se passe du côté de Carcaille. De temps en temps, l'un d'eux se met debout sur un pied, puis se soulève, se consulte, se dirige avec des arrêts vers le coin de halle où opère Carcaille. A la fin de la scène XI, deux personnes attendent. La queue croît assez vite pendant la scène XII, et encore davantage jusqu'à la fin de l'acte.

SCENE XI

CARCAILLE, LE SERF.

LE SERF. — Oh ! moi, je ne suis qu'un pauvre homme, messire Carcaille. Ce que je possède et rien, ça se ressemble. Je n'oserais point vous faire perdre votre temps avec ça. C'est plutôt que je serais content de voir un peu plus clair dans c't'affaire.

CARCAILLE, *très bonhomme.* — L'achat des propriétés ?

LE SERF. — Non... c'te fin du monde, censément.

CARCAILLE. — Tu n'as pas compris ce que disait le Père Joust ?

LE SERF. — Si, je crois. Mais il y a d'abord une chose que je ne m'explique pas bien. Qu'est-ce qu'il cherche ? Qu'est-ce qu'il lui faut encore ?

CARCAILLE, *bienveillant.* — Qui cela ?

LE SERF. — Le diable.

CARCAILLE. — Comment ? Le diable ?

LE SERF, *se grattant la tête.* — Ce n'est pas le diable qui va faire c'te fin du monde ?

CARCAILLE, *indulgent.* — Mais non, c'est Dieu.

LE SERF. — Ah ! c'est drôle. (*Il réfléchit.*) Et pour en arriver à quoi ?

CARCAILLE. — Au Jugement Dernier... du moins je suppose... A la séparation des bons et des méchants.

LE SERF. — Ceux qui seront condamnés, qu'est-ce qu'il en fera ?

CARCAILLE. — Tu sais bien. Il les enverra en enfer.

LE SERF. — Vous croyez cela, messire Carcaille ?

CARCAILLE, *plus sévère.* — Je le crois, parce que la foi nous l'ordonne.

LE SERF. — Moi, voyez-vous, messire Carcaille, je me dis que dans l'autre monde ou dans celui-ci, ce sera toujours pareil. (*Il secoue la tête.*) Non. Pourquoi voulez-vous que ça change ?

CARCAILLE, *faisant de son mieux.* — Parce que ce monde-ci est seulement une épreuve.

LE SERF. — J'essaye de me figurer cet autre monde comme vous dites. Vous voyez de pauvres diables comme moi ayant du plaisir, ayant un peu de tranquillité ? Et monseigneur le comte, par exemple, obligé de piocher la terre, sous la pluie de novembre, avec seulement ce que j'ai là sur le dos ? Non. Il y a des gens qui sont faits pour souffrir toujours. Moi, je sens ça. C'est bien dommage que la fin du monde ne soit pas réellement la fin.

CARCAILLE, *sévère.* — Tu me fais de la peine, Jacques.

LE SERF, *souriant.* — C'est bien dommage aussi que je n'aie rien à vous vendre. Parce qu'un peu d'argent m'aurait été bien bon, en attendant ce fameux jour de l'An Mil. Vous comprenez, moi, je n'ai pour ainsi dire jamais vu d'argent. Je ne sais pas ce que c'est. Je ne sais pas ce que c'est que de m'acheter une chose qui me fait envie. Je n'ai jamais même pu boire une fois jusqu'à me sentir la tête un peu perdue.

CARCAILLE, *touché.* — Ecoute, Jacques. Je suis disposé à faire pour toi ce que je ne ferais pour personne. Tu as bien quelque chose que tu possèdes ?

LE SERF. — Oh ! les habits que j'ai sur moi. Une chaumière à peine grande comme ce coin-ci. Et censément elle n'est pas à moi. Elle est à monseigneur. Si je me mêlais de la vendre, il me ferait fouetter ; il me mettrait au cachot. J'ai aussi quelques outils ; mais j'en dois compte.

CARCAILLE. — Bon. Combien crois-tu que ta chaumière et tes outils vaudraient, si on te les payait un bon prix ?

LE SERF. — Je n'ai aucune idée. Je me rappelle que je m'étais acheté une nouvelle bêche, il y a trois ans. Elle m'avait coûté deux sous et six deniers. Elle est à moi si l'on veut. Mais elle me fait bien besoin pour mon travail.

CARCAILLE. — Tu la garderas de toute façon. Dis-moi... si je te donnais... dix livres d'argent, serais-tu content ?

LE SERF. — Dix livres ? Cela fait combien de sous... ou de deniers ?

CARCAILLE. — Deux cents sols d'argent. Pas bien loin, ma foi, de deux mille cinq cents deniers.

LE SERF, *abasourdi.* — Deux mille cinq cents deniers ! Mais probablement que ma chaumière ne vaut pas ça ! Et elle ne m'appartient pas

CARCAILLE. — Ne te tourmente pas, Jacques. Reviens me trouver demain avec un petit sac. Je te donnerai tes deux cents sols d'argent. Tu sais : ce sera un peu lourd. Il convient que ton sac soit solide.

LE SERF. — Mais... je vous répète, messire Carcaille, je ne puis pas vous vendre ce qui n'est pas à moi.

CARCAILLE. — Nous ne passerons aucune écriture. L'affaire ne sortira pas d'entre nous.

LE SERF. — Vous me réclamerez bien ma chaumière un jour ou l'autre ?

CARCAILLE, *plaisamment.* — Pas avant la fin du monde.

LE SERF. — Et... s'il n'y avait pas la fin du monde ?

CARCAILLE. — Eh bien ! je ferais une exception pour toi. Mais pour toi seul, tu entends. Ne va pas surtout t'en vanter à droite et à gauche. Donc, j'oublierai cet argent que je t'aurai donné. Je le compterai dans mes menues dépenses.

LE SERF, *bouleversé.* — Alors, dites, messire Carcaille, puisque vous êtes si bon, faites-moi encore cette grâce. Ne me donnez qu'un peu d'argent à la fois. Sinon la vue m'en tournera la tête. Je ne suis pas habitué.

On entend la trompette de Zacharie.

SCENE XII

CARCAILLE, puis LES ÉPOUX ALAVOIRE, puis TROUSSEBARRE.

CARCAILLE, *à part.* — Il ne me faudrait pas faire beaucoup d'affaires semblables ! Enfin, cela me portera bonheur. (*A un couple qui attend.*) Venez vous asseoir, je vous prie... N'est-ce pas aux époux Alavoire que j'ai le plaisir de parler ?

LA DAME ALAVOIRE, — Si.

CARCAILLE. — Soyez les bienvenus.

LA DAME. — Ce que disait le crieur, ce que nous a dit aussi maître Troussebarre, est bien exact, n'est-ce pas ?

CARCAILLE. *engageant.* — Mais oui... je pense.

LA DAME. — Si nous vendons, nous gardons l'usufruit jusqu'à la fin du monde.

CARCAILLE. — Oui... Ou pour mieux dire, jusqu'au Premier Janvier de l'An Mil.

LA DAME, *à son mari.* — Tu vois, Arthème... ce n'est pas clair.

CARCAILLE. — Qu'est-ce qui n'est pas clair, Madame ?

LA DAME, *soupçonneuse.* — Pourquoi ne mettrions-nous pas sur l'acte de vente : « Jusqu'à la fin du monde » ?

CARCAILLE, *d'un ton limpide.* — Parce que... parce que c'est contraire à tous les usages, madame. Mais ce serait un motif de nullité. Une date, stipulée dans un contrat, doit être précise. En style légal, « jusqu'à la fin du monde », cela n'a pas de sens. C'est comme si nous écrivions : « Jusqu'à ce que les poules aient des dents ». Quelles poules ? Quelles dents au juste ? et de quelle longueur ?

LA DAME. — Le cas n'est pas tout à fait le même.

CARCAILLE. — Je veux bien. Mais je vous répète que la loi ne connaît pas la fin du monde. Tenez, nous allons consulter maître Troussebarre. Cher ami...

TROUSSEBARRE. — Qu'y-a-il ?

CARCAILLE, *après lui avoir fait un clin d'œil.* — Est-ce qu'ayant à fixer une date, dans la rédaction d'un acte quelconque, vous accepteriez la formule : « jusqu'à la fin du monde » ? N'exigeriez-vous pas qu'on la remplaçât par la mention d'une date plus précise ?

TROUSSEBARRE, *d'un ton objectif.* — Oui, à coup sûr. Je ne pense pas que la stipulation « jusqu'à la fin du monde » ait jamais figuré dans un acte notarié, ni que la validité en ait jamais été reconnue par un tribunal.

CARCAILLE. — Vous voyez !

TROUSSEBARRE. — A mon avis, pour les deux parties, ce serait une imprudence, un véritable nid à chicanes.

LE MARI. — Pourtant, une fois que la fin du monde aurait eu réellement lieu, je me demande quelles chicanes pourraient subsister ?

TROUSSEBARRE. — Juridiquement, la fin du monde ne crée aucune prescription. Je ne vois pas comment la fin du monde suspendrait les droits de la partie qui s'estimerait lésée. Et si ladite partie, dans l'exercice de son droit, recourait à un tribunal, je ne vois pas sur quelle base solide les avocats pourraient asseoir leur plaidoirie, en l'absence d'une date précise et incontestable dans le contrat. (*Sévère.*) Il ne faut pas plaisanter avec ces questions.

LE MARI. — Mais quel tribunal pourrait-il y avoir encore ?

TROUSSEBARRE, *avec autorité.* — C'est là un tout autre problème que je n'ai pas à considérer dans la rédaction d'un acte. Je ne connais que les lois et coutumes en vigueur au moment où je le rédige.

LA DAME. — Moi, ce que j'aperçois de plus clair là-dedans, c'est que messire Carcaille n'est pas sûr de la fin du monde.

CARCAILLE, *navré.* — Moi, pas sûr de la fin du monde ! (*Changeant de ton.*) Mais d'abord, qu'auriez-vous à me vendre ?

LA DAME, *un peu affectée.* — Vous savez : la grande maison, derrière l'église, à l'angle de la rue aux Bœufs ? Puis une métairie au hameau de Burzès, avec une centaine d'arpents de bonne terre...

LE MARI. — Mais...

LA DAME. — Tais-toi... Plus deux autres maisons de paysan, avec dix arpents chacune. Et quelques petits lopins ça et là.

CARCAILLE. — A quelle valeur estimiez-vous le tout, il y a... un an ?

LE MARI. — Je puis vous dire l'estimation, lors des partages, pour les biens de famille... et pour le reste, le prix que j'ai payé.

LA DAME. — Tu n'y songes pas ! Les estimations ont été faites très bas. Depuis nos achats, les prix ont beaucoup monté.

TROUSSEBARRE. — Jusqu'à ce matin, chère dame. Depuis ce matin !...

LE MARI. — Soyons raisonnables, Hildegarde. Si hier encore on m'avait offert du tout un millier de livres, j'aurais trouvé qu'on ne se moquait pas de moi.

CARCAILLE, *à Troussebarre.* — Vous connaissez les biens en question ?

TROUSSEBARRE. — Oui, plus ou moins... Le chiffre, à première vue, ne me semble pas trop exagéré.

CARCAILLE, *net.* — Eh bien ! Je vous offre du tout, comptant, cent livres, aux conditions que j'ai dites. Mais décidez-vous aussitôt. Les gens attendent.

LA DAME. — Cent livres ! Mais c'est ridicule ! La maison seule vaut trois fois plus ! Et la métairie de cent arpents. Et les fermes !

TROUSSEBARRE. — J'aime autant vous dire que je ne vois personne en ce moment susceptible d'être acheteur à un prix quelconque.

CARCAILLE. — Gardez tout cela, chère dame. Nous en reparlerons dans dix-huit mois.

LA DAME. — Ajoutez au moins quelque chose.

CARCAILLE. — Pas sans avoir visité les lieux.

LA DAME. — Alors venez : nous vous les montrons.

CARCAILLE. — Oh ! je suis trop occupé. Demain, peut-être.

TROUSSEBARRE, *à Carcaille.* — Si vos fonds ne sont pas épuisés d'ici là.

LA DAME. — Cela s'appelle : vous mettre le couteau sur la gorge.

CARCAILLE. — Mais non, ma chère dame. Vous êtes parfaitement libre. Je n'insiste pas.

LA DAME, *brusquement.* — Eh bien ! allons chez vous, maître Troussebarre. Nous préparerons les papiers. Messire Carcaille viendra signer un peu plus tard, n'est-ce pas ?

CARCAILLE. — A deux heures de l'après-midi.

LA DAME. — Et c'est bien entendu ? Vous ne nous direz pas à ce moment-là que vous avez déjà conclu trop d'affaires avec les autres ?

CARCAILLE. — Je n'ai qu'une parole, ma chère dame.

Troussebarre se retire, entraînant les époux Alavoire.

SCENE XIII

CARCAILLE, CROUSTILLE *et ses* DEUX COMPAGNONS

CROUSTILLE. — Voilà. Nous sommes trois bons compagnons.

CARCAILLE. — Je vous connais de vue, il me semble ?

CROUSTILLE. — C'est probable. Oh ! nous autres, nous vous connaissons bien, messire Carcaille. Lui, là, est forgeron. Il a même travaillé à des fers que son patron vous a fournis, pour vos murs de soutien au mont de Vars... Moi, je taille le cuir et je l'apprête. Je m'appelle Croustille. (*Montrant le troisième.*) Celui-ci coud mon cuir quand je l'ai taillé. Vous savez, ç'a été pour nous un rude gnon sur la tête que cette histoire de fin du monde.

CARCAILLE. — Oh ! pour nous tous !

CROUSTILLE. — C'est triste.

CARCAILLE, *gentil.* — Oui, c'est triste.

CROUSTILLE. — Oh ! nous n'étions pas de ce qu'on appelle les heureux de ce monde. Nos métiers sont durs ; et les gains, petits. Mais nous tâchions de nous amuser ensemble, quand nous avions un peu de loisir, et quelques sous en poche.

CARCAILLE, *amical.* — Je comprends.

CROUSTILLE. — Bien sûr, il y a de mauvais moments. Et il y en a beaucoup plus que de bons. Mais il suffit qu'il y en ait un de bon, de temps en temps. On y pense d'avance, n'est-ce pas ? Cela vous aide à supporter les autres.

CARCAILLE. — Vous parlez sagement, Croustille.

CROUSTILLE. — Oui. Mais se dire maintenant qu'on n'en a plus que pour quelques mois !... (*Il hésite.*) La nouvelle est sûre ?

CARCAILLE, *embarrassé.* — Je l'ai entendue comme vous. (*Il hésite.*) A votre place, je me dirais... (*Il s'interrompt et cherche.*)

CROUSTILLE — Vous vous diriez ?

CARCAILLE, *sur un ton de réconfort amical.* — ...que personne n'est dans le secret de Dieu. Les prophéties ne sont pas toujours claires. Tant qu'un malheur n'est pas arrivé, on peut faire, après tout, comme s'il ne devait jamais arriver.

CROUSTILLE. — Oui, oui... Mais des hommes comme le Père Joust ne s'avancent pas au petit bonheur. Ils ont étudié.

CARCAILLE. — Aucun homme n'est infaillible. Et puis Dieu peut changer d'avis. Bref, à votre place, je ne me tourmenterais pas trop... Au revoir, mes amis.

CROUSTILLE. — C'est que les mauvaises choses à venir, c'est comme les mauvaises herbes. Il faut croire qu'elles ont des racines solides ; d'habitude elles sont bien accrochées.

CARCAILLE, *bienveillant.* — Enfin, que puis-je faire pour vous ?

CROUSTILLE. — Voilà. Nous ne possédons presque rien, vous vous en doutez. Mais mon camarade ici, à ses moments perdus, s'est amusé à fabri-

quer trois ou quatre beaux ouvrages de ferronnerie ; de très beaux ouvrages : deux coffres, un casque de parade, un bassinet. Il pensait les garder pour le temps où il passerait maître. Nous deux, nous avons fait, pour notre plaisir aussi, des selles du meilleur cuir, avec toutes sortes d'ornements. Rien de tout cela n'était pour vendre... Mais maintenant nous le vendrions bien.

CARCAILLE. — A quoi emploieriez-vous l'argent ?

CROUSTILLE. — Jusqu'ici, n'est-ce pas, nous faisions la fête une fois par semaine au plus. Et souvent nous sautions une semaine. Nous nous disions : « Bah ! On se rattrapera ! »

CARCAILLE, *avec sympathie.* — Comment faisiez-vous la fête ?

CROUSTILLE. — Nous passions toute une grande soirée au cabaret, à boire, à chanter, à rire. Quelquefois, quand nous avions assez d'argent, nous invitions des filles du pays. Oh ! nous ne faisions pas grand mal.

CARCAILLE. — Alors, maintenant ?

CROUSTILLE. — Maintenant, nous voudrions pouvoir faire la fête un peu tous les jours jusqu'à la fin du monde. Il reste si peu de temps !

CARCAILLE. — Vous ne vous en fatiguerez pas ?

CROUSTILLE. — Oh non ! Quand le soir viendra, et que nous sentirons la tristesse, à cause de cette nouvelle, nous irons boire et chanter. (Il rit.) Nous renfoncerons la nouvelle, comme à coups de bâton.

CARCAILLE. — C'est que ce genre d'achats ne rentre nullement dans mes projets... et je le regrette.

CROUSTILLE. — Oh ! Messire Carcaille... Si vous vouliez bien...

CARCAILLE. — Mon offre d'achat ne vise pas des garçons comme vous... Ceux qui m'intéressent, vous comprenez, ce sont les propriétaires... ceux qui possèdent des biens au soleil.

CROUSTILLE. — Pourtant, Jacques le serf... lui n'est pas propriétaire non plus... Nous l'avons vu repartir. Il avait l'air tout content...

CARCAILLE. — Oui... mais si je recommençais souvent, je pourrais bientôt fermer boutique. (*Il soupire.*) Combien voulez-vous de ces beaux ouvrages?

CROUSTILLE. — Oh ! ils auraient valu cher en un autre temps. Plus de cent livres d'argent, tous ensemble. Mais nous nous rendons bien compte...

CARCAILLE. — Est-ce qu'avec vingt-cinq livres vous pourriez faire la fête jusqu'à l'entrée de l'An Mil ?

CROUSTILLE. — Oh ! oui, certainement. Le grand pot de vin ne nous coûte que six deniers

UN COMPAGNON. — Dites, messire Carcaille, c'est vrai, cette histoire du Juif de Bédarrides ?

CARCAILLE. — Heu... oui... Pourquoi ?

LE COMPAGNON. — Ce n'est pas un médecin ?

CARCAILLE — Non.

LE COMPAGNON. — Et il n'a pas de médecin dans sa famille ? Parce que, figurez-vous, il y a quatre ans, ma mère a manqué mourir de maladie. Et c'est un médecin juif, qui avait bien voulu venir de Bédarrides, qui l'a sauvée. Alors je n'aimerais pas me dire, en faisant la fête, que c'est avec de l'argent qui a été tiré de ce juif par tromperie, ou quelqu'un des siens.

CARCAILLE. — Ecoute... Ceci en confidence. L'histoire qu'on t'a contée n'est vraie qu'en partie. Mon juif de Bédarrides, je ne l'ai pas trompé. Non.

Mais tu sais, ils observent l'Ancienne Loi. Et, dans l'Ancienne Loi, les prophéties ne se calculent pas tout à fait de la même façon. Mon Juif est persuadé que nous faisons erreur de douze ans au moins ; oui, que c'est pour l'an 1012. Alors il trouve que cela vaut encore la peine de placer son argent... (*Il rit.*) Mais vous autres, vous allez peut-être vous dire maintenant que c'est mon Juif qui est dans le vrai, et regretter notre marché ?

CROUSTILLE. — Non, non. Vos vingt-cinq livres vont nous donner dix-huit mois où nous vivrons avec de la lumière plein la tête, comme des anges. Si ensuite il nous tombe douze ans que nous n'espérions pas, douze ans ! nous ne penserons guère à nous plaindre. Ce sera tout bénéfice !

Croustille et ses deux compagnons se retirent.

SCENE XIV

CARCAILLE, *le meunier* MAHUCHAIS.

MAHUCHAIS. — Vous me reconnaissez, messire Carcaille ?

CARCAILLE. — Vous êtes Mahuchais, le meunier ?

MAHUCHAIS. — Oui. Et je suis venu vous dire que moi, je n'ai rien à vous vendre.

CARCAILLE. — Bon, bon. Laissez la place à d'autres.

MAHUCHAIS. — Je n'ai rien à vous vendre... parce que je ne veux rien vous vendre.

CARCAILLE. — Parfait. Au revoir, mon ami.

MAHUCHAIS. — Et je ne veux rien vous vendre, parce que je n'y crois pas, moi, à votre histoire de fin du monde.

CARCAILLE. — Personne ne vous force à y croire.

MAHUCHAIS. — Moi, je dis que vous vous êtes entendu avec le Père Joust et avec Troussebarre pour duper les pauvres gens.

CARCAILLE. — Eh bien ! Ne soyez pas dupe ! Nous aurons au moins un malin dans la commune.

MAHUCHAIS. — D'abord, moi, je ne crois à rien, ni à ça, ni au reste... Vous m'entendez ?

CARCAILLE. — Bon, bon. (*Au suivant.*) A vous !

On entend la trompette de Zacharie.

SCENE XV

CARCAILLE, ZACHARIE

ZACHARIE, *apparaissant.* — Avis aux retardataires : occasion exceptionnelle. Ne pas perdre de vue que la fin du monde n'aura lieu qu'une fois. Ceux qui n'en profiteront pas pour faire une bonne affaire le regretteront éternellement. Durant toute la nuit des temps ils s'en mordront les os des poings avec les os des mâchoires. C'est moi, Zacharie, le fossoyeur, qui vous le dis...

Il s'éloigne.

RIDEAU.

(*La fin dans le prochain numéro.*)

JULES ROMAINS,
de l'Académie française.

JOHANN MENDEL

Un homme vivait au milieu du siècle dernier, qui a fait tout tranquillement, dans un jardin, l'une des plus merveilleuses découvertes qu'ait enregistrées l'histoire de la pensée humaine. Cet homme n'appartenait pas à la science officielle. Il n'était professeur dans aucune faculté, ni membre d'aucun institut. Ce n'était même pas un vrai savant, mais un prêtre, amateur d'histoire naturelle. Comme il est mort inconnu de ses contemporains et méconnu de ses familiers, nous ne savons pas grand'chose sur sa vie, sur sa personne. A ceux qui l'approchaient journellement, l'idée ne fût jamais venue qu'il dût intéresser la postérité ; aussi n'ont-ils point recueilli ses paroles, consigné ses gestes ; ils ont laissé échapper tous ces petits traits quotidiens qui peuvent aider, plus tard, à faire revivre un grand homme. C'est l'inconvénient, pour le génie, de faire si peu de bruit tandis qu'il est là ; le jour où survient la gloire, elle risque de ne se poser que sur un nom.

***

Johann Mendel naquit à Heinzendorf-sur-Odrau, petit village de l'ancienne Moravie, alors province autrichienne.

Il y a de grandes années pour les hommes comme pour les vins : l'année 1822 en fut une, puisqu'elle vit naître à la fois Pasteur et Mendel.

Le père de Mendel était, d'ailleurs, comme celui de Pasteur, un ancien soldat des guerres napoléoniennes ; sa mère, comme celle de Pasteur, était fille d'un jardinier.

Les parents de Mendel exploitaient une petite ferme, qui leur appartenait. Leur vie était assez rude, car, en ce temps-là, le paysan, soumis à la corvée, devait au seigneur de l'endroit trois journées de travail par semaine. Mais, chez les Mendel, on ne craignait pas la besogne ; dès que le père de Johann avait un moment de loisir, il le consacrait à son verger, qu'il avait planté entièrement lui-même, et il y pratiquait amoureusement

des greffes d'arbres fruitiers. Souvent, dans ces opérations, il se faisait assister par le petit Johann, qui fut ainsi, dès le jeune âge, initié aux techniques horticoles.

Johann reçut son instruction première à la petite école de Heinzendorf. Comme toutes celles de la région, cette école bénéficiait d'un régime spécial : conformément aux désirs de la châtelaine, la comtesse Waldburg, on y enseignait, outre les matières habituelles du programme, un peu de sciences naturelles. De surcroît, dans un jardin attenant à l'école, on inculquait aux élèves les principes de l'apiculture et de l'arboriculture. Apparemment que ces particularités d'éducation contribuèrent à éveiller, chez le jeune Mendel, une vocation de naturaliste.

Quoi qu'il en soit, Johann manifeste bientôt, à tous égards, de si remarquables dispositions que l'instituteur du village, Thomas Makitta, exhorte ses parents à lui faire poursuivre ses études. Pour cela, il faut d'abord l'envoyer à l'école de Leipnik, qu'une vingtaine de kilomètres séparent de la maison familiale. On s'y résout, malgré quelque résistance du père, qui caressait l'espoir de confier plus tard à son fils la ferme et le précieux verger ; et Johann, âgé de onze ans, entre, en troisième classe, à l'école de Leipnik. Après une année de travail sérieux, il est admis à l'école supérieure de Troppau, que dirige un Père Augustinien du monastère de Brünn. Mais, dans ce nouvel établissement, les frais de pension sont lourds, et les parents de Johann ne peuvent payer, pour leur fils, qu'une demi-pension, quitte à améliorer son ordinaire en lui envoyant de temps à autre un peu de pain et de beurre. Cette demi-pension elle-même, ils se verront bientôt dans l'impossibilité de la lui assurer, ce qui obligera Mendel à suivre des cours spéciaux.

Ayant terminé brillamment son stage à l'école de Troppau, Mendel, âgé de dix-huit ans, s'inscrit à l'Université philosophique d'Olmütz. Ce seront encore, pour lui, deux années difficiles. Sa santé est affaiblie par les privations et l'excès de travail ; ses parents ne peuvent plus lui venir en aide et, même en donnant des leçons particulières, il n'arriverait pas à se tirer d'affaire sans la générosité de sa sœur cadette, Theresia, qui abandonne en sa faveur la petite dot qui lui avait été constituée.

Mendel, à vingt et un ans, se décide pour la vie ecclésiastique. Elle lui paraît convenir à ses goûts paisibles et studieux. D'ailleurs, tandis qu'il était écolier à Troppau, n'a-t-il pas maintes fois entendu parler de la maison des Augustiniens à Brünn ? C'est là qu'il entre comme novice. Quatre ans plus tard, il y est ordonné prêtre (1847).

En 1849, on le charge, bien qu'il n'y soit qualifié par aucun titre, d'un cours de mathématiques élémentaires et de grec à l'école de Znaïm ; et, l'année suivante, il se présente à un examen de physique et d'histoire naturelle qui devait lui ouvrir les portes d'un enseignement plus élevé. Mais il y est refusé. Sa dissertation de physique, qui portait sur les propriétés de l'air et l'origine des vents, a été jugée satisfaisante, mais non

point celle de géologie, où il avait à traiter la question des roches neptuniennes et plutoniennes. En zoologie, il a paru encore plus insuffisant. Sa composition sur la classification et l'utilité des mammifères a fait froncer le sourcil du professeur Knar : « La partie de la question, dit celui-ci, qui touche à l'utilité des animaux du point de vue industriel ou médical, est traitée de la façon la plus enfantine. Le candidat semble ne rien savoir de la terminologie technique, il nomme tous les animaux en allemand familier et évite la nomenclature systématique. En outre, le style n'est aucunement celui qui conviendrait à un professeur. »

Quant aux épreuves orales, elles n'ont fait, à en croire le rapport du jury viennois, que confirmer l'impression produite par les réponses écrites : « Bien qu'ayant étudié diligemment, le candidat manque de connaissances, et même le peu qu'il sait, il ne le sait pas assez clairement. »

Mendel fut-il injustement « recalé »? C'est l'opinion de son biographe Hugo Iltis, qui suspecte, chez le professeur Knar, une certaine prévention anti-cléricale. Toujours est-il que Mendel ressentit amèrement son échec.. Revenu à Brünn, il y est chargé d'une suppléance à l'École technique, puis, après avoir fait un stage de deux ans à l'Université de Vienne, il est nommé professeur suppléant à l'École moderne de Brünn (1853). Il essaiera, une fois de plus, en 1856, d'accéder, par voie d'examen, au degré supérieur d'enseignement; mais, ayant subi un nouvel échec, il se le tient désormais pour dit. D'ailleurs, il a trente-quatre ans. Sans plus jamais affronter le redoutable jury de Vienne, il se contentera pendant quatorze ans d'enseigner à de jeunes garçons les éléments de la physique et de l'histoire naturelle. C'est à Brünn qu'il passera la majeure partie de son existence; c'est là qu'il fera les admirables recherches qui immortaliseront son nom.

***

Quand, en 1856, il les entreprend, Mendel n'est donc pas ce qu'on peut appeler un homme de science. Il n'en mérite le qualificatif ni par l'ampleur de son érudition, ni par la précision de son savoir technique. En biologie, notamment, il sait bien peu de chose. Jamais il n'a travaillé dans un laboratoire et, bien qu'il ait lu pas mal de livres d'histoire naturelle, il n'en a retiré que des connaissances fragmentaires. Mais il a reçu quelques conseils du Père Bratranek et du Père Winkelmayer; il a étudié avec soin le bel herbier constitué par le Père Thaler; et surtout il est naturaliste dans l'âme par l'intérêt passionné qu'il porte à toutes les productions de la nature.

De son enfance paysanne, il a gardé le goût de ce qui vit, de ce qui pousse, de ce qui remue. Il aime les animaux et les plantes. Dans l'une des deux chambres dont il dispose au monastère, on peut voir des cages pleines d'oiseaux, et même une petite ménagerie de souris grises. Il a un renard apprivoisé qu'il lâche la nuit, un hérisson, des ruches... Quant aux plantes, il en cultive, pour son plaisir, dans le jardin du monastère,

où un petit coin lui est réservé. Ce sont surtout les petits pois qui ont sa faveur. Il en a de toutes sortes, qui diffèrent par les dimensions de la plante, par la couleur ou la position des fleurs, par la forme ou la couleur des graines, par la coloration des gousses, etc. : pois de taille normale et pois nains, de taille cinq fois moindre ; pois à fleurs blanches et pois à fleurs colorées ; pois à graines rondes et pois à graines ridées ; pois à graines vertes et pois à graines jaunes...

Cette diversité l'amuse et le séduit. Elle l'attire, l'intrigue, l'appelle. Avant même qu'il n'en fasse un objet de recherches, il sent confusément qu'elle pose une foule de problèmes. Bien souvent, Mendel médite devant sa collection, devant son assortiment de pois. Comme ils sont donc pareils et différents tout ensemble! Ce pois à graines vertes est, pour tout le reste de la plante, absolument semblable à son voisin, qui, lui, a des graines jaunes. Minime différence, mais combien tenace! Les conditions de la culture n'y sont pour rien. On a beau cultiver les deux races tout près l'une de l'autre, on ne fait pas évanouir, on n'atténue à aucun degré la petite différence de couleur entre leurs graines : jamais une plante à graines vertes ne produira une graine jaune, et jamais une plante à graines jaunes ne produira une graine verte...

C'est par l'hérédité, dit-on, que se conserve et se maintient la fixité des races. Mais qu'est-ce donc que cette mystérieuse hérédité qui assure la fidèle transmission de ces particularités infimes, et pour ainsi dire locales, des organismes ? Que se passerait-il si l'on combinait deux hérédités, si l'on croisait entre elles deux de ces races qui diffèrent par un caractère unique ? Si l'on mariait ces hautes tiges avec ces tiges naines? ces graines vertes avec ces graines jaunes ? ces rondes avec ces ridées? Comment se présenteraient les descendants ? Et, de tels croisements, n'obtiendrait-on pas la naissance de formes nouvelles ? C'est peut-être, après tout, le très modeste espoir de créer de nouvelles races de pois qui incitera Mendel à ses premières tentatives d'hybridation. Imagine-t-il complaisamment une belle variété de pois qui porterait son nom, et que l'on cultiverait à foison dans les plates-bandes du monastère ? En tout cas, pour l'instant, il s'agit à peine d'expériences, à peine de recherches, à peine de science... Mendel soigne ses pois, il les surveille, il les arrose, les classe, les étiquette ; il s'exerce à les croiser. Il n'est encore qu'un amateur de pois plus attentif et plus curieux.

***

C'est un passe-temps inoffensif et charmant que de croiser des petits pois.

La fleur du pois, livrée à elle-même, se féconde toute seule ; dès le stade de bouton ou de bourgeon floral, le pollen, quittant les étamines mûres, tombe sur le pistil, pour y féconder les ovules. Et c'est pourquoi deux variétés de pois peuvent subsister côte à côte sans risque de se

mêler : la fleur, au moment qu'elle s'ouvre, n'a déjà plus à craindre, pour sa pureté, le caprice du vent ou l'indiscrétion d'une abeille.

Quand on désire opérer un croisement entre deux races de pois, il faut évidemment pratiquer une pollinisation artificielle et, pour cela, ouvrir avec une pince le bourgeon floral, enlever les étamines pas encore mûres, puis toucher le pistil avec un pinceau qu'on a préalablement imprégné du pollen de la race étrangère. Toutes ces opérations réclament du soin et de l'habileté. Mendel, bientôt, y témoigne une véritable maîtrise. Dans son métier de marieur de pois, il est bien servi par le souvenir des leçons paternelles ; n'a-t-il pas appris, dès l'enfance, à en user délicatement avec les fleurs ? En lui, l'homme des champs a préparé le savant de jardin.

On a sujet de croire que, parallèlement à ses croisements de pois, Mendel effectua des croisements de souris blanches et de souris grises, mais qu'il ne tarda pas d'y renoncer à cause des critiques soulevées par ce genre d'expériences. La sexualité des plantes, à la différence de celle des bêtes, est un sujet décent, licite. Ne parle-t-on pas aux jeunes gens, et même aux jeunes filles, de graines et de pollen, alors qu'on se garderait de nommer devant eux les ovules et les spermatozoïdes ! Qu'un prêtre s'amuse à unir des plantes, passe encore, mais qu'il accouple des bêtes !

Aussi bien les recherches de Mendel sur les pois ne laissaient pas déjà d'effaroucher certains rigoristes, qui s'étonnaient ou déploraient qu'un ecclésiastique se fût aventuré au domaine de la sexualité, même végétale. Tant d'étroitesse d'esprit impatientait Mendel. « Voyons, disait-il, tout cela est stupide, est-ce que ces choses ne sont pas naturelles ? »

En quoi le prêtre Mendel se montrait beaucoup plus libéré que certains laïques pudibonds, qui s'entêtent à trouver la nature indécente, et protestent quand un biologiste, d'un mot trop précis, a l'audace de leur rappeler qu'ils ne sont pas nés sous un crucifère.

***

Mendel n'était assurément pas le premier à faire des croisements de plantes. Bien d'autres expérimentateurs avant lui s'y étaient essayés, mais, de leurs expériences, il ne ressortait aucune donnée positive, aucun fait constant, aucune règle d'application générale. Or, Mendel, au bout de quelques essais, obtient des résultats tellement nets et lumineux qu'il croit pouvoir en induire de véritables lois. Si, peut-être, ces recherches n'avaient été pour lui, à l'origine, qu'un divertissement d'amateur, bientôt il en conçoit toute l'importance, et il les poursuit avec une application et un zèle sans cesse grandissants. Il s'abstient d'ailleurs de rien publier. Ayant conscience d'avoir trouvé un fil conducteur qui doit le mener loin, il veut le suivre jusqu'au bout : pendant huit ans, il expérimente sur ses pois ; diversifiant et multipliant les essais, il confirme ses premières inductions et en tire toutes les conséquences possibles, pour

vérifier à leur tour celles-ci. Et quand, en 1865, il se décide enfin à publier le mémoire, aujourd'hui fameux, sur l'hybridation [1], c'est qu'il estime n'avoir plus rien à ajouter à sa démonstration expérimentale. En cet admirable travail, d'une précision et d'une cohésion parfaites, aucun point ne reste dans le vague, aucune preuve ne manque : le sujet est vraiment épuisé par la « longue patience » du génie.

Véritable chef-d'œuvre d'expérimentation et de logique, le mémoire de Mendel marquait une date décisive dans l'étude de l'hérédité. Pour la première fois, dans ce domaine où il n'y avait que mystère et confusion, on apportait de la clarté, de l'exactitude, et même une rigueur qui dépassait tout ce qu'on eût pu attendre, puisqu'elle rejoignait celle de la mathématique.

Lois fondamentales de l'hybridation, étude statistique des résultats des croisements, application du calcul des probabilités à l'analyse des phénomènes héréditaires, tout cela, c'est-à-dire tout l'essentiel de la génétique moderne, était contenu dans le mémoire de Mendel. Et non pas implicitement, mais explicitement. Non pas à l'état de germe ou de vague intuition, comme il en va d'ordinaire dans les ouvrages des initiateurs, mais sous une forme mûrie, élaborée et définitive. Sauf quelques petites différences de terminologie, le mémoire de Mendel pourrait encore être écrit de nos jours. Ses expériences sont irréprochables, ses interprétations correctes ; d'ailleurs, quand on veut citer des exemples des lois de l'hybridation, on va puiser volontiers des faits et des chiffres dans le travail du prêtre de Brünn.

Mendel n'est pas un précurseur de la science de l'hérédité, il en est le créateur. On ne connaît pas d'autre exemple d'une science qui soit ainsi sortie toute formée du cerveau d'un homme, si ce n'est peut-être la microbiologie, qui, elle aussi, se trouvait tout entière préfigurée dans le premier mémoire de Pasteur sur les ferments.

***

A quelles circonstances doit-on attribuer l'étonnant succès de Mendel? Pourquoi a-t-il réussi là où tous ses devanciers, plus savants que lui, avaient échoué? Pourquoi lui seul s'est-il retrouvé dans ce « dédale de l'hérédité » [2], où tous, avant lui, s'étaient perdus?

D'abord, et avant tout, il faut rendre hommage à la merveilleuse sûreté de son intuition. La grande idée de Mendel, ce fut de ne plus considérer, comme on l'avait fait jusque-là, l'hérédité comme un tout indivisible. Jusque-là, on parlait d'hérédité individuelle, ou raciale, ou spécifique, d'hérédité paternelle, ou maternelle, ou atavique ; mais toujours il s'agissait d'un ensemble qui, lors de l'hybridation, affrontait

1. *Versuche uber Pflanzen-Hybriden*, 1866.
2. L'expression est de Balzac.

un autre ensemble, et qui, suivant le cas, prévalait ou non. Mendel, lui, considère l'hérédité isolée d'un caractère, ou de deux, ou de trois. Il morcelle, démonte, décompose le phénomène qu'on a pris jusque-là en bloc. Il introduit dans l'hérédité le point de vue particulaire, ou atomique. Au lieu de penser individu, ou race, ou espèce, Mendel pense « caractère », et par là il rejoint du premier coup la réalité des choses, puisque, en effet, nous le savons aujourd'hui, le patrimoine héréditaire est essentiellement divisible et discontinu.

Abstraction faite de l'inspiration maîtresse de son travail, Mendel fut servi par maintes circonstances.

Il concentre tous ses efforts sur une seule plante, au lieu de passer d'une plante à l'autre ; il s'opiniâtre sur le pois, comme, plus tard, fera Morgan sur la mouche du vinaigre ou Blakeslee sur le datura : là encore, on dirait que, pressentant l'uniformité des phénomènes héréditaires, il comprend que ce qui est vrai pour un organisme le sera également pour tous les autres.

Mendel s'attache à sélectionner soigneusement son matériel expérimental ; pendant deux ans, il a cultivé les races de pois dont il use pour ses croisements ; ainsi a-t-il pu en contrôler la constance et la pureté.

Mendel, en prenant le pois comme objet d'expériences, fait un choix particulièrement heureux, car cette plante se reproduit par auto-fécondation, et les caractères de ses différentes races sont nettement tranchés. En outre, il choisit d'emblée des caractères qui permettent de faire apparaître, dans toute leur simplicité, les lois fondamentales de l'hybridation.

Il a, en somme, la chance de rencontrer, du premier coup, de ces caractères que nous appelons aujourd'hui « mendéliens »!

Mendel, dans ses recherches, tire parti, tout à la fois, de son éducation de jardinier et de son goût pour les mathématiques. En revanche, ses lacunes de savoir et de technique ne lui sont ici d'aucun préjudice. Que, dans la graine de pois, il confonde l'albumen avec les cotylédons, cela n'a vraiment pas la moindre importance! Pour conduire ses croisements, aucune préparation spéciale ne lui est nécessaire ; il n'a pas besoin de connaître par le menu la systématique végétale ou l'anatomie des plantes, ni d'être rompu aux techniques de l'histologie ou de la biochimie. Il lui suffit d'être bon jardinier, et d'avoir du génie.

L'ignorance — qui n'est pas toujours féconde — ne peut qu'être avantageuse en un domaine où l'on ne saurait guère recevoir d'autrui que des erreurs. Assez peu au courant de ce qu'on a tenté avant lui, dépourvu de tout préjugé théorique, Mendel apporte dans ses recherches une entière liberté d'esprit, et la confiance d'un homme neuf, qui ose s'attaquer de front à un redoutable problème.

Il fallait encore, pour mener à bien une œuvre de si longue haleine, la merveilleuse, l'inlassable patience de Mendel qui, tout seul, sans aide, sans collaboration aucune, effectue plusieurs centaines de pollinisations

artificielles et n'examine pas moins de *douze mille plantes*... Il fallait enfin l'indépendance, le don de soi, la solitude... Mendel, dans le silence claustral, a devant lui toute la durée. Il ne craint pas de s'engager dans des recherches qui doivent lui prendre des années. C'est pour son plaisir qu'il cultive ses pois, et même s'ils ne lui fournissent pas des vérités, il se satisfait à les voir pousser et fleurir. Son temps n'est pas précieux, avarement compté. Il n'a pas de livre à écrire, de maîtres à flatter, de réputation à soutenir, d'intrigues à mener, de candidature à préparer... Pour ce prêtre, il n'y a que ses pois, après Dieu.

***

C'est le 8 février 1865 que Johann Mendel — ou plutôt Gregor Mendel, car il avait changé de prénom dès son entrée au monastère — présente la première partie de son mémoire sur les pois à la Société d'Histoire naturelle de Brünn. La deuxième partie en fut présentée le 8 mars. La Société d'Histoire naturelle de Brünn était une petite société locale, comme il s'en trouve dans tant de villes, et qui se réunissait chaque mois. Elle comptait parmi ses membres quelques savants de qualité, et notamment le professeur Czermak, qui assistait à la séance du 8 février.

On écouta très poliment Mendel, mais lorsqu'il se tut, ayant terminé sa lecture, aucune question ne lui fut posée. Personne ne demanda la parole. Aucune discussion ne s'établit. Sans doute l'assistance était-elle un peu accablée par cette singulière algèbre dont elle n'avait pas l'habitude, et qui avait dû lui paraître assez pesante. A vrai dire, on n'avait pas compris grand'chose à la démonstration de Mendel. On voyait bien la peine que l'auteur s'était donnée, la patience dont il avait fait preuve, mais à quoi rimait toute cette mathématique horticole? N'était-ce pas là une de ces élucubrations bizarres comme en produisent les autodidactes et dont la véritable science ne peut faire son profit? Comme tout ce qui est trop neuf, cela ne répondait à rien, cela ne se rattachait à aucune préoccupation du moment. On eût trouvé bien plus d'intérêt à une bonne monographie de plante, ou encore à quelque étude sur la variabilité végétale. L'*Origine des Espèces*, de Charles Darwin, avait paru depuis six ans, et les esprits se passionnaient alors ou pour ou contre la thèse transformiste.

Bref, la lecture de Mendel n'avait suscité aucune curiosité. Non seulement, on n'avait pas compris, mais on n'estimait pas qu'il fallût se donner la peine de comprendre. Aucun remous ne s'était fait dans les esprits, aucune semence n'était tombée.

***

Évidemment il n'y avait guère à attendre pour Mendel de cette présentation orale. Mais son mémoire devait paraître l'année suivante dans le volume annuel des comptes rendus des travaux de la Société,

volume qui était adressé à de nombreux spécialistes et aussi à plusieurs grandes sociétés savantes, avec lesquelles la petite Société de Brünn échangeait ses publications.

Mendel était en droit de penser que ses résultats arriveraient tôt ou tard à la connaissance des quelques-uns qui lui paraissaient susceptibles d'en apprécier l'intérêt. Mais tous ses espoirs, à cet égard, devaient être déçus. Son travail n'éveille aucun écho dans le monde scientifique. Il n'est ni approuvé, ni discuté ; il passe complètement inaperçu. C'est, autour de Mendel, le même silence qu'aux séances de la Société de Brünn. Personne ne lui écrit pour lui demander une précision, pour lui poser une question, pour lui faire une objection, pour lui soumettre un argument ; personne ne mentionne son mémoire dans une publication ; personne ne manifeste l'intention de reproduire ses expériences...

Des quarante « tirés à part » que Mendel avait eus de son mémoire, il en a adressé un, en hommage personnel, à Carl Wilhelm von Nägeli, illustre savant de Vienne, alors professeur de physiologie végétale à l'Université de Munich. Nägeli — en 1866 — a quarante-neuf ans : il est dans le plein de sa renommée. Ce n'est pas seulement un botaniste éminent, et qui s'intéresse particulièrement aux problèmes de l'hybridation, mais un audacieux philosophe de la biologie, qui a développé des vues personnelles sur l'évolution des espèces. Mendel met en lui beaucoup d'espoir. Si Nägeli pouvait trouver ses résultats dignes d'intérêt, s'il acceptait de les appuyer de sa haute autorité... Ce n'est pas que Mendel soit dévoré d'ambition, nul n'est plus modeste, mais, comme tout chercheur qui croit avoir mis la main sur de grandes vérités, il les voudrait reconnues de ceux qu'elles concernent ; et puis, comme tout chercheur aussi, ne doute-t-il pas un peu de ce qu'il a trouvé ? Dans l'approbation d'autrui, il recherche d'abord de quoi fortifier sa propre certitude.

Mendel a accompagné l'envoi de son mémoire d'une respectueuse lettre, où, tout en sollicitant les conseils de Nägeli, il lui fait part de l'intention qu'il a d'étendre ses expériences à l'épervière, plante qui fait actuellement l'objet des recherches du savant viennois.

Deux longs mois s'écoulent avant que le professeur Nägeli daigne répondre à Mendel.

Il a lu le mémoire, assez attentivement, et même il demande à Mendel de lui envoyer quelques graines de ses pois d'expériences afin qu'il puisse répéter certains essais. Mais, par l'ensemble de sa réponse, il est clair que Nägeli n'a pas aperçu l'immense portée du travail de Mendel. « Vos résultats, lui demande-t-il, ne sont-ils pas empiriques plutôt que rationnels » ? Et de ces magistrales expériences qui ont duré huit ans, il dit négligemment qu'elles « ne font que commencer »...

Nägeli, dans le fond, suspecte l'exactitude des résultats annoncés par Mendel. Et surtout, l'idée ne l'effleure même pas que Mendel ait pu trouver quelque chose d'important. Il ne le prend pas très au sérieux. Comment supposer qu'un amateur, ou un semi-amateur, ayant travaillé

loin de tout centre officiel, à l'écart de toute Université, ait pu apporter la lumière sur un problème qui reste encore obscur à tous les professeurs!

Ce Mendel, au demeurant, paraît être un bon travailleur, méthodique et patient, qu'on pourrait utiliser à l'occasion, et qui, s'il était guidé par un maître, pourrait recueillir des matériaux utiles.

Tout cela se sent un peu dans la courtoise et condescendante réponse du professeur Nägeli...

N'importe, elle remplit d'aise Mendel. Pour la première fois, il reçoit, et de haute place, une marque d'intérêt : il ne va pas chicaner sur des nuances. L'important est que Nägeli parle de refaire les expériences; quand il aura vu par lui-même, il ne pourra manquer d'être frappé.

Mendel s'empresse donc de faire parvenir à Nägeli des graines de pois. Il en envoie cent quarante paquets, bien étiquetés, et accompagnés de minutieuses instructions ; pour chaque lot, il indique quels seront les caractères des plantes qui doivent en naître, et ceux de la descendance que doivent produire celles-ci.

Nägeli n'accuse même pas réception de l'envoi, qu'annonçait cependant une lettre de douze pages ; mais Mendel ne se formalise pas pour si peu, et, quand vient le printemps, il ne cesse de rêver à « ses enfants », qui doivent pousser là-bas, sous les yeux du professeur Nägeli, et lui donner la vivante et péremptoire démonstration des lois de l'hybridation...

Six mois s'écoulent, sans plus aucune nouvelle de Nägeli. De nouveau, Mendel lui écrit ; mais, encore qu'il ne songe qu'à ses pois, il garde d'en reparler au maître ; dans l'espoir de retenir davantage son attention, il l'entretient d'autres plantes, des épervières, des cirses, des linaires, des verbascum... Puis, n'ayant toujours pas de réponse, il récrit à Nägeli quelques semaines plus tard, pour lui demander des graines et des plants d'épervière. Au bout de deux mois enfin, il reçoit une lettre de Nägeli. Mais Nägeli n'y parle pas des pois... A-t-il semé les précieuses graines? A-t-il fait ou non les expériences projetées? Mendel n'en saura jamais rien... Dans la correspondance assez irrégulière qu'entretiendront désormais le professeur Nägeli et le prêtre Mendel, il ne sera plus jamais question des expériences sur les pois.

La déception est rude pour Mendel. Une fois de plus, il est « recalé » par un maître. Il ne tentera plus aucune démarche auprès d'un savant officiel. Il n'essaiera plus d'intéresser quiconque à ses croisements de pois. Dédaignés par Nägeli, ne le seraient-ils pas aussi bien par tout autre?

Entre temps, du reste, Mendel a expérimenté sur diverses plantes, notamment sur l'épervière, et les résultats qu'il a obtenus sont loin de confirmer ce qu'il a découvert sur les pois, car cette plante présente, dans son mode de reproduction, certaines particularités qui l'empêchent d'obéir aux lois générales de l'hérédité.

Cet échec déconcerte Mendel, le décourage. Il en vient à douter de

la valeur des résultats antérieurs. Ne s'est-il pas fait illusion quand il croyait avoir dégagé des lois fondamentales? Après avoir été méconnu par les autres, Mendel connaît l'amertume de se méconnaître lui-même. De loin en loin, cependant, la confiance lui revient par éclairs. A l'un de ses familiers, il dit parfois : « Patience, mon jour viendra... » Mais le croit-il vraiment? Mendel, en 1868, est nommé prélat, ce qui contribuera à le détourner de la science en lui imposant de nouvelles tâches et de nouveaux devoirs. Il est contraint, maintenant, de beaucoup voyager. A partir de 1871, il abandonne à peu près la recherche biologique, mais il ne se désintéresse pas pour cela des plantes et des bêtes. Il s'occupe toujours d'horticulture; il a encore des ruches, et fait quelques croisements d'abeilles, sans doute avec l'arrière-pensée de retrouver, sur cet insecte, les lois de l'hybridation; mais il ne publie presque rien là-dessus, et l'on ne saura jamais le résultat de ces essais, car, après sa mort, tous ses papiers seront détruits, vraisemblablement à sa demande.

Les dernières années de Mendel seront assombries par une pénible lutte qu'il croira devoir mener contre le Gouvernement pour des questions d'ordre financier. Jusqu'au bout, il protestera contre une certaine loi de 1874, qui frappait d'un impôt spécial les communautés religieuses, et il montrera, dans cette vaine résistance, la même ténacité, le même entêtement qu'il avait montrés dans ses recherches.

Le 6 janvier 1884, Mendel mourut d'une crise d'urémie. Il avait soixante-deux ans.

***

... Les années passent et, en 1900, trois botanistes, Hugo de Vries, Correns et Tschermak, découvrant à leur tour et indépendamment l'un de l'autre les lois de l'hérédité, s'avisent avec stupeur que ces lois avaient déjà été énoncées par Mendel de la manière la plus exacte. Sans vouloir diminuer en rien le mérite éminent de De Vries, de Correns et de Tschermak, on peut dire qu'ils ont trouvé ce qu'il était normal qu'ils trouvassent. Ils sont de leur temps, et leurs découvertes sont appelées par l'état de la science en 1900. Mais les trente-cinq ans d'avance qu'a sur eux le moine de Brünn mesurent toute la puissance du génie. En 1865, rien ne préparait la découverte de Mendel. Elle n'était pas dans l'air, à l'état de germe préexistant. Elle ne devait sa naissance qu'aux ressources intérieures d'un esprit. Par l'originalité insigne, par l'audace tranquille de la pensée, un homme tout seul avait précédé la Science. Un homme tout seul, et qui n'était même pas un savant, avait trouvé ce que de grands savants ne retrouveraient que trente-cinq ans plus tard.

La redécouverte, en 1900, des lois de l'hybridation fut plus bruyante que ne l'avait été leur découverte. Cette rencontre de trois botanistes, ce chef-d'œuvre inconnu, ce prêtre marieur de pois; il y avait là de quoi frapper l'imagination.

On ne tarde pas à étendre les lois de l'hybridation, que, d'un commun accord, on désigne sous le nom de lois de Mendel, à toutes sortes de caractères et d'organismes. Bateson en Angleterre, Lucien Cuénot en France, introduisent le mendélisme en zoologie. On s'explique pourquoi les lois s'appliquent en certains cas et ne s'appliquent pas en d'autres. De la notion de « caractères mendéliens » on passe à celle de facteurs, puis à celle de *gènes*, localisés dans les chromosomes du noyau. On pénètre dans le jeu complexe de ces gènes. On comprend que les lois de Mendel sont l'expression visible du mécanisme général de l'hérédité, mécanisme aussi important en biologie qu'en astronomie le mouvement des astres, puisqu'il se retrouve chez tous les êtres à reproduction sexuée, depuis les pois jusqu'aux moisissures, depuis la mouche jusqu'à l'homme.

C'est Thomas Hunt Morgan qui, par ses admirables recherches sur la mouche du vinaigre, démontre que les gènes sont logés dans les chromosomes ; c'est Bridges, Muller et Sturtevant qui, par des méthodes ingénieuses, parviennent à préciser la place des gènes dans les chromosomes ; c'est Muller qui découvre le moyen de modifier expérimentalement les gènes par les rayons X ; c'est Painter qui découvre, dans les glandes salivaires de la larve de la mouche du vinaigre, des chromosomes assez volumineux pour que les gènes y soient accessibles à la vue microscopique...

Dans l'espace de trente-cinq ans — c'est-à-dire dans le même temps qu'il avait fallu pour que l'œuvre de Mendel arrivât au jour — tout le vaste édifice de la science de l'hérédité s'est construit sur la base inébranlable du mendélisme.

***

La gloire de Mendel, aujourd'hui, est immense. Elle a éclipsé celle des plus fameux professeurs de son époque. Son nom, comme on l'a dit maintes fois, est le plus souvent répété de toute la biologie. On a écrit sur le mendélisme, dans tous les pays, des milliers de livres et de brochures. Il ne paraît pas une revue, un périodique de biologie où il ne soit, à chaque page, question de l'hérédité mendélienne.

La gloire de Mendel éclate dans les bibliothèques, dans les musées, dans les laboratoires, dans les monuments qu'on lui a consacrés. Mais, surtout, elle est inscrite partout dans la nature elle-même. Elle rayonne dans les jardins, dans les potagers, dans les troupeaux, dans les familles, partout où l'on se met à deux pour former un être, partout où la reproduction sexuée brasse et combine les éléments héréditaires...

Tout couple humain fait du mendélisme sans le savoir, et reçoit, avant toute autre, la bénédiction génétique du prêtre Johann Mendel.

JEAN ROSTAND

MORT A MONTE CARLO

Il y avait déjà longtemps que le silence, un silence de mort, planait sur les vastes places et sur les canaux. Les bateaux qui, à cette époque de l'année, faisaient le service entre Venise et le Lido, chargés de duchesses, de milliardaires, de danseurs de ballets et de gigolos, allaient et revenaient quasi vides avec, pour seuls passagers, quelques portiers, domestiques d'hôtel et garçons de bains d'âge mûr. Étrange silence que ce silence de Venise au mois de juillet, semblable à celui qui précède un tremblement de terre ou l'éruption d'un volcan. L'exode des étrangers avait commencé un mois plus tôt ; comme les hirondelles à l'époque de leur migration, les riches Anglais et Américains s'étaient enfuis vers Gênes et Naples pour y attendre les paquebots qui les emmèneraient vers le Nouveau Monde où le luxe n'était pas encore menacé. Ils étaient tous riches ou vivaient des riches. Ils formaient un monde de gens qui ne cherchaient que leur plaisir, ne croyaient à rien et n'avaient à la vérité guère de patrie, sinon celle que le hasard de la naissance ou du mariage avait inscrit sur leurs passeports, ces passeports qui les assuraient de la protection d'hommes et de femmes restés dans leur pays et dont le patient travail avait construit de grandes nations.

Mrs Pulsifer, qui les connaissait presque tous, sans rien avoir perdu, à leur contact, de son dédain et de sa réserve, appelait ces « hirondelles » la « Lie internationale des Blancs ». Pourtant, elle avait vécu parmi eux la plus grande partie de sa vie. Jeune fille, elle s'était éprise d'un banquier londonien et l'avait épousé. Renonçant ainsi à la vie respectable de Beacon Hill et de North Shore (Massachusetts), elle s'était trouvée brusquement transplantée dans un milieu tout différent qui d'abord l'avait effrayée par sa légèreté et son insensibilité aux malheurs d'autrui.

Vingt ans plus tard, elle y était faite, sans plus, et au bout de trente ans, elle avait même fini par y goûter quelque amusement, mais toujours avec le détachement du spectateur et sans en faire, à proprement parler, partie. Et elle s'était toujours attachée à conserver au plus profond d'elle-même, comme des bijoux de prix dans une cassette, sa propre intégrité

et la conviction que le travail, l'honnêteté et le sens des responsabilités n'étaient pas des vertus qui prêtassent à rire. A certains moments, dans le milieu où elle vivait, ses convictions secrètes avaient fait d'elle une femme très seule, isolée d'un mari qu'elle avait aimé, bien qu'elle ne lui eût pas pardonné des agissements dont elle n'avait rien ignoré.

A la mort de Mr Pulsifer, elle retourna à Boston pour essayer d'y vivre. Mais en vain. Elle s'aperçut qu'il était trop tard pour revenir à des habitudes oubliées.

La liberté de mœurs, les intrigues, voire les scandales de ce milieu où elle avait passé presque toute son existence lui manquèrent. Loin de la « Lie internationale des Blancs », la vie lui parut fade. Elle vendit ses propriétés de Boston, ferma sa grande maison de Londres, réalisa tout ce qu'elle possédait sauf quelques bijoux et décida de vivre les années qui lui restaient en nomade — non pas en nomade impécunieuse, couchant sous la tente et cuisant ses repas sur des feux de plein air, mais en nomade riche qui ne campe que dans les palaces de luxe du monde entier : elle voyageait dans une Rolls-Royce à la haute carrosserie démodée qui avait appartenu à son mari et que conduisait un chauffeur assez remarquable appelé 'Ennery, lui-même attaché pendant vingt ans au service de Mr Pulsifer. 'Ennery, comme nombre des membres de la « Lie internationale des Blancs », baragouinait une demi-douzaine de langues. Il connaissait les grands hôtels de Paris et de Moscou, de Venise et de Londres, de Bucarest et de Deauville. Expert dans la connaissance des hommes, il était fixé sur le compte de beaucoup de gens connus, banquiers et milliardaires, politiciens et hommes d'Etat. Avec de pareils atouts, il eût réussi dans la carrière de maître-chanteur, mais n'en avait pas le goût. De même que Mary Pulsifer, il considérait la vie comme un spectacle qu'il regardait tel qu'il était, sans y rien trouver de très surprenant.

'Ennery et Mrs Pulsifer faisaient très bon ménage et, en un peu plus de dix ans, ils avaient parcouru ensemble des milliers de kilomètres en Europe, en Asie et dans les deux Amériques. Sur le toit de la Rolls-Royce, on installait les bagages et, à l'intérieur, on avait aménagé un petit bar pour étancher la soif des membres de la « Lie internationale des Blancs » qui surgissaient de partout, aussi bien en Égypte, à Singapour, à Hong-Kong que dans des endroits aussi imprévus et excentriques que Kansas City et Houston, dans le Texas.

Pendant ces voyages, le protocole établi entre les deux voyageurs était toujours scrupuleusement respecté. Mrs Pulcifer n'était pas de ces femmes qui changent la couleur de leurs cheveux, marchent sur la tête et se font tirer la peau du visage pour préserver une dérisoire apparence de jeunesse. La Providence lui avait donné une tournure mince, un peu sèche et une dignité naturelle qui défiaient les années.

Elle portait des vêtements de prix, passés de mode, coupés pour elle à Paris, par Worth, et un étroit ruban noir enserrait son cou mince. Assez haut sur ses cheveux tirés vers le sommet de la tête, un peu dans le goût de la coiffure dite « à la Pompadour », était perché un chapeau qui rappelait ceux de la reine Alexandra, orné en été d'un bouquet de violettes de Parme, en hiver d'un oiseau. Elle avait son style personnel — un grand style — que rien, ni le temps, ni les désastres, ni les couturiers ne pouvaient changer, un style reconnu par ceux-là mêmes — grands couturiers, premiers maîtres d'hôtel, portiers-chefs — qui savent discerner la marque d'une femme riche, d'une situation inexpugnable, d'une réputation inattaquable.

Parmi toutes les relations qu'elle possédait dans le monde entier — gens importants ou célèbres — 'Ennery, chauffeur londonien, fut, après la mort de son mari, son ami le plus proche. C'était un homme replet aux cheveux grisonnants dont la figure large était trouée de petits yeux bleus et rusés. La plus grande partie de l'Europe et la moitié du monde connaissaient la vieille Rolls-Royce — avec 'Ennery au volant et à l'arrière Mrs Pulsifer, assise assez haut, dans l'attitude d'une souveraine ou d'un oiseau sur son perchoir.

Quand l'armée allemande franchit la frontière et se répandit sur la France, Mrs Pulsifer et 'Ennery étaient au Ritz, à Paris. Ils y restèrent jusqu'au dernier moment, d'abord parce qu'à Paris on ne comprenait pas la gravité de la situation et aussi parce que Mrs Pulsifer et 'Ennery en goûtaient tous deux le caractère excitant. Ils ne quittèrent la ville que la veille du jour où les Allemands y entrèrent. La haute Rolls-Royce démarra vers le Sud, se frayant un passage à travers l'innombrable troupeau de réfugiés. Après Orléans, ils disparurent et il fut impossible de plus rien savoir d'eux, ni par les dirigeants de la banque de feu Mrs Pulsifer, ni par les ambassades ni par aucune des innombrables relations anglaises et américaines de Mary Pulsifer dont la plupart faisaient partie de la « Lie internationale des Blancs » et — dans l'espoir d'hériter un jour d'elle — suivaient ses déplacements avec un intérêt un peu trop marqué. Les dernières nouvelles connues des deux voyageurs vinrent d'un directeur de banque qui avait fui Paris vers le Midi dans une voiture bourrée d'archives et de documents. Il avait aperçu la vieille Roels-Royce sur la Grande Place d'Orléans. A l'intérieur, il y avait, outre Mrs Pulsifer et 'Ennery, trois paysannes et sept enfants — et sur le toit, mêlés aux opulentes valises et aux malles Vuitton de Mrs Pulsifer, on remarquait une voiture d'enfants, trois matelas, une chèvre et un énorme fromage. Au milieu de la place, bondée de femmes, d'enfants, de religieuses et de vieillards des deux sexes qui venaient quelques minutes plus tôt d'essuyer la mitraillade d'un avion allemand, Mrs Pulsifer avait ouvert son bar de voyage et, aidée d'Ennery, distribuait de l'eau-de-vie aux blessés.

***

Lorsque la princesse d'Orobelli s'éveilla à Venise, elle venait de rêver à Mrs Pulsifer qu'elle n'avait pas vue depuis des années et se demanda pourquoi. Errant sans cesse suivant les saisons, de capitale en capitale, de ville d'eaux en ville d'eaux, la princesse était elle-même une nomade et dans le passé sa route avait souvent croisé celle de Mary Pulsifer. Leurs rapports étaient amicaux sans avoir jamais été très intimes, en raison de l'écart d'âge de près de vingt ans qui les séparait et aussi parce qu'il y avait dans l'attitude de Mary Pulsifer quelque chose de ferme et de rigide comme sa tournure edwardienne, propre à décourager cette sorte de basse familiarité qui passait pour la marque de l'intimité dans le milieu relâché où toutes deux vivaient. En d'autres termes, la princesse faisait partie de la « Lie internationale » et Mary Pulsifer, bien qu'elle la fréquentât, n'en était pas.

Tandis qu'elle s'éveillait et tirait le cordon de sonnette qui pendait au-dessus de son lit à baldaquin doré, la princesse éprouva un sentiment étrange. On eût dit qu'autour de son palais la ville était morte. On ne percevait aucune rumeur vivante, pas même les cris et les rires familiers qu'on entendait habituellement monter de Venise en temps de paix, pendant la morte-saison. Elle bâilla, étira ses bras au-dessus de sa tête, puis se souvint tout à coup que Venise avait été abandonnée par les « hirondelles » en pleine saison et que la déclaration de guerre pouvait n'être éloignée que de quelques heures. Peut-être était-ce déjà fait. Peut-être les Français et les Italiens se battaient-ils déjà sur la frontière. Tout cela était fantastique, invraisemblable et bien gênant mais, sur le moment, elle en fut moins frappée que de s'apercevoir que ses bras, légèrement soulevés au-dessus de sa tête avaient perdu de leur fermeté, de leur rondeur et de leur souplesse. Elle les leva tout à fait et constata que les muscles se séparaient des os. Quelqu'un — au fait, n'était-ce pas Mary Pulsifer elle-même ? — avait eu un jour un mot cruel pour les bras de cette sorte, des bras « kimono », avait-elle dit.

A quarante-huit ans, la princesse restait encore remarquablement belle, mais elle avait déjà pris cet aspect qui fait dire d'une femme qu'elle est « étonnament conservée ». Ce n'était plus la vraie jeunesse, fruit d'une vie calme, d'un naturel heureux, d'un bonheur simple et authentique. Celle de May d'Orobelli devait beaucoup à des lotions, à des crèmes, à des serviettes chaudes, à des gymnastiques violentes pratiquées consciencieusement chaque matin et sans joie. A la vérité, elle n'avait plus jamais connu cette euphorie spontanée que dispense précisément la jeunesse, depuis qu'après avoir épousé à dix-huit ans le comte Pavloff, elle n'avait cessé de mener une vie orageuse et corrompue.

Elle abaissa ses bras, avec dégoût, se gratta le bout du nez où elle ressentait une légère démangeaison et s'assit dans son lit en remontant derrière elle ses oreillers de dentelles. Du bout d'un ongle laqué, elle

toucha son nez — avec précaution, car son visage était enduit d'une crème grasse dont elle détestait le contact. Elle en détestait le contact et l'odeur qui lui rappelaient chaque nuit qu'elle vieillissait un peu plus. Elle avait un goût passionné pour la propreté du corps, se baignant deux fois par jour comme si, telle lady Macbeth, elle sentait confusément qu'en quelque sombre recoin d'elle-même se fût réfugiée une sorte de crasse dont elle ne parviendrait pas à se débarrasser qu'à force de bains.

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit et Serafina entra. C'était une robuste Italienne, sensiblement de l'âge de la princesse, aux cheveux encore bruns, aux yeux noirs et perçants. Mais — différente en cela de sa maîtresse — elle n'avait jamais fait la moindre tentative vers l'élégance. Bien qu'elle se présentât partout comme la femme de chambre de la princesse et connût les domestiques des gens les plus riches et les plus en vue, elle restait une provinciale de Padoue dont les amples formes étaient toujours vêtues d'une étoffe noire un peu passée. Mais elle avait du caractère et ne tarda pas à devenir célèbre dans toute l'Europe comme la « Serafina de May d'Orobelli ». Si elle aimait l'existence colorée qu'on lui faisait mener, le luxe, les potins, les scandales, au fond d'elle-même elle demeurait une paysanne, une terrienne — avisée et indestructible. Elle était attachée à sa maîtresse par la longue habitude qui avait associé leurs vies, mais sans nourrir d'illusions. Elle savait que si elle gardait sa place et l'avait gardée pendant trente ans c'était parce qu'elle en savait long sur le compte de sa maîtresse et que la princesse, lorsqu'elle se mettait dans un mauvais pas (ce qui lui arrivait constamment), ne pouvait se passer de son courage, de son intelligence, de son ingéniosité et de ses conseils.

Elle entra donc portant le plateau du thé et dit gaîment :

— Buon giorno, Principessa.

— Buon giorno, Serafina.

La vue des formes épaisses, vigoureuses de sa femme de chambre réconforta la princesse. Tant qu'elle aurait Serafina, tout irait bien. Les hommes pouvaient venir et passer, la guerre faire rage, les désastres s'accumuler, tant qu'elles seraient ensemble, toutes les deux, elles étaient imbattables.

— Quelles nouvelles ? demanda-t-elle à Serafina, qui posait le plateau sur son lit.

— Pas de nouvelles, répondit Serafina. Pas encore de guerre, mais les choses vont très mal pour les Français.

La princesse rit d'un rire dur, amer, presque brisé.

— Pas assez mal pour que les chacals attaquent le lion blessé.

L'expression de Serafina devint grave :

— Vous ne devriez pas parler ainsi, Excellence. A moi, cela m'est indifférent. Je pense comme vous et comme tous les honnêtes gens, en Italie. Mais quelqu'un peut vous entendre.

Elle versa le thé comme elle faisait chaque matin depuis trente ans passés, mit dans la tasse ce qu'il fallait de sucre et de lait.

— Jusqu'à présent, vous pouviez invoquer votre nationalité américaine pour obtenir de l'Ambassade qu'elle vous tire d'affaire quand vous aviez un ennui. Mais, aujourd'hui, c'est différent. Nous voici pratiquement en guerre. En Italie, vous êtes encore la femme d'une Excellence, Son Excellence est italienne et, aux yeux de la loi, vous êtes italienne, vous aussi.

Elle poussa un profond soupir.

— Et cette guerre-ci n'est pas la même que les autres guerres. C'est une guerre sans merci. Les Italiens se sont laissés égarer, mais ils sont si engagés sur la mauvaise pente qu'il ne leur reste plus qu'à combattre et à vaincre s'ils veulent survivre.

Serafina s'aperçut que la princesse ne l'écoutait que d'une oreille, mais elle poursuivit, sans s'émouvoir, tout en traversant l'immense chambre à coucher pour ouvrir les rideaux et laisser entrer le soleil. La matinée était brillante et Venise aurait dû regorger d'étrangers. Oui, il aurait dû y avoir des rires, de la musique sur les places et sur les canaux, lorsque Serafina tira les rideaux. Mais il n'y avait que le silence...

— L'argent ne vous servira plus à rien non plus. Ils vous le prendront, tout simplement. Et inutile de discuter. Tous les riches d'Allemagne et d'Italie qui pensaient que Hitler et Mussolini allaient les sauver, eux et leur argent, voyez ce qu'ils sont devenus. On leur a pris leur argent, leurs biens, leurs usines et on les a mis à la rue ou chassés de leur pays.

Vers le milieu de ce discours, la princesse cessa complètement d'écouter. Elle en avait assez d'entendre parler de Hitler et de Mussolini et du communisme et du fascisme et de tout ce qui faisait de la terre une planète inhabitable. Oui, elle en avait assez de tout cela — et depuis des années. Serafina annonçait régulièrement des calamités qui ne se produisaient jamais. Quant à elle, depuis trente ans, elle avait vécu à sa guise, sans se soucier de la loi commune, parce qu'elle était riche — et elle s'était toujours tirée d'affaire. Alors, pourquoi s'inquiéter aujourd'hui?

Impatiemment, elle demanda :

— Y a-t-il des messages?

— Non, dit Serafina, qui savait parfaitement ce que sa maîtresse entendait par « messages ».

Avant d'entrer dans la salle de bains pour ouvrir les robinets de la baignoire, Serafina s'arrêta, encadrant sa vigoureuse stature dans la porte qui séparait les deux pièces et dit sentencieusement :

— Venise est silencieuse, parce que tous les étrangers sont partis. Sans étrangers, Venise est une ville morte. Sans étrangers, la moitié de Venise mourra de faim. Et Venise est silencieuse, parce que ses fils ont été appelés pour faire une guerre dont ils ne veulent pas et qu'ils

ne comprennent pas. Les mères, les sœurs et les amoureuses pleurent sur sa gloire perdue. Venise sera une ville morte comme elle l'était avant l'arrivée des étrangers. Nous n'en verrons peut-être plus d'ici cinquante ans. Si abominables qu'ils soient, ils faisaient la prospérité de Venise.

La princesse se versa une autre tasse de thé.

— Si je ne vous connaissais pas si bien, Serafina, je dirais que vous devenez insolente.

Serafina ne se tint pas pour battue.

— Peut-être que je le suis, dit-elle — et elle disparut dans la salle de bains.

Par « messages », la princesse entendait « un » message : celui d'un homme pour qui elle restait à Venise, alors que toutes les autres « hirondelles » s'étaient envolées. Il était mobilisé. Elle ne savait pas où au juste, mais elle supposait que ce devait être au nord de Milan. Il lui était cher, non pas qu'elle fût à proprement parler amoureuse de lui mais, l'âge venant, les hommes séduisants commençaient à se faire rares autour d'elle. Il se pourrait qu'il fût son dernier amant. Elle se demandait si c'était faute d'autorisation ou par indifférence qu'il n'avait pas envoyé de message. Le motif, à la vérité, lui importait peu ; elle avait largement passé l'âge où l'on souffre dans son amour-propre ou dans son cœur et ne nourrissait pas d'illusions. Certes, ils avaient de l'affection l'un pour l'autre, mais rien de plus. Si elle le jugeait séduisant parce qu'il était jeune, elle avait cessé de se montrer exigeante, connaissant par expérience les désastres auxquels s'exposent les femmes trop exigeantes. Mariée au prince d'Orobelli pendant dix ans, elle ne l'avait pas vu — sauf de loin en loin — pendant les cinq dernières années et elle ne se leurrait pas plus sur le compte de son amant que sur celui de son mari. Il était comme elle, sensuel et vigoureux ; elle lui avait fait de riches cadeaux, offert des uniformes et un bateau de courses. Au yeux de certaines gens, cela s'appelait « l'entretenir », mais, indépendante et réaliste comme elle l'était, l'opinion d'autrui la laissait parfaitement indifférente.

Cependant, assise dans son lit de style baroque, elle éprouvait, tout en buvant sa tasse de thé, une sorte de douleur confuse et un vague sentiment de panique. S'il allait être tué dans cette guerre absurde ? A trente-deux ans, il était trop jeune pour mourir, trop jeune et trop beau, même s'il ne devait plus lui être rien. Elle aimait les beaux jeunes gens ; il lui était arrivé, en regardant passer les bersagliers ou les alpins dans la rue, de distinguer parmi eux un homme dont la beauté lui produisait une impression presque douloureuse accompagnée d'une sorte de contraction de la gorge. Elle ne pouvait imaginer Tino blessé ou mort. Après tout, il était le seul être qu'elle aimât au monde. Elle l'aimait presque autant que ses bijoux.

A mesure qu'elle vieillissait, ses bijoux lui devenaient plus chers. C'était comme si le seul recours contre chaque nouvelle ride ou chaque

nouveau cheveu blanc eût été d'orner d'un nouveau clip ou d'un nouveau bracelet une beauté qui se défaisait lentement. Ses bijoux étaient célèbres ; il n'y avait pas dix femmes au monde, pas une souveraine, qui possédât des émeraudes, des diamants, des rubis plus magnifiques. Elle ne les aimait plus seulement pour leur éclat et leur beauté. Avec l'âge, sa sensibilité s'émoussait et elle devenait plus avare. Sans doute, de tels bijoux valaient-ils une fortune, mais surtout ils symbolisaient parfaitement à ses yeux la richesse et le pouvoir de l'argent qui lui avaient toujours permis de vivre à sa guise, avec superbe et au-dessus du commun. Lorsqu'elle portait ses bijoux, elle éprouvait une curieuse sensation de sécurité ; avec de l'argent, on pouvait tout acheter, se laver de tout, échapper à tout.

Penchée au-dessus de la baignoire, Serafina savait à quoi s'en tenir sur les pensées de sa maîtresse et que deux soucis l'obsédaient : Tino et ses bijoux, et avant tout, ses bijoux. « Bien sûr, se disait Serafina, grognant tout en se penchant plus bas, elle peut s'acheter un autre homme quand elle voudra, mais elle a deux ou trois diamants, émeraudes et rubis qu'elle ne pourrait jamais remplacer. »

Dans leur bref colloque au sujet du « message », ni l'une ni l'autre n'avait donné la moindre précision ni prononcé de noms.

C'était inutile ; Serafina, avec le tact parfait d'une servante bien stylée, était habituée à toujours paraître aveugle, sourde et à demi idiote, lors même qu'il lui arrivait de surprendre sa maîtresse dans les situations les plus équivoques. Tout cela regardait son Excellence, et pas elle.

Elle jeta une pincée de sels de bains dans l'eau tiède qu'elle agita un peu de ses grandes mains de paysanne et dit, en se tournant vers la porte :

— Le bain est prêt, Excellence.

A midi, toujours pas de « message ». May d'Orobelli, nerveuse, irritable et un peu fatiguée, s'installa seule dans sa chambre à une table d'où la vue plongeait sur le canal silencieux et se prépara à manger une orange et quelques feuilles de laitue. Elle était de mauvaise humeur et, au lieu de descendre dans la grande salle à manger, avait préféré se faire monter dans sa chambre ce léger déjeuner et une tasse de café noir.

Elle ne dit rien à Serafina qui, au bout de quelques instants et comme se parlant à elle-même, marmonna :

— On n'a pas besoin d'être de mauvaise humeur parce que vos projets sont dérangés. Aujourd'hui, tout le monde est aussi mal à l'aise qu'un pois tombé de sa cosse au milieu de la rue. Il y a des gens pour qui tout s'est toujours arrangé comme ils le voulaient depuis des années et des années. Maintenant, cela va changer et ils seront comme tout le monde.

Indignée, elle posa bruyamment les assiettes et ajouta :

— Personne ne sait ce qui sortira de cette guerre ; mais, ce qui est sûr, c'est que le monde sera différent de ce qu'il était.

La princesse répliqua aigrement :

— Vous tournez au communisme et au fascisme, exactement comme tous les autres.

— Je ne tourne à rien du tout, Excellence, seulement je vois une mouche au bout de mon nez. Les dés sont jetés et, de la Chine à Hollywood, rien ne pourra arrêter la marche des événements. Je ne suis qu'une femme ignorante, mais Dieu m'a donné un solide bon sens. Les Romains n'ont-ils pas cru un jour que Rome ne tomberait jamais ?

Et, sur cette remarque, elle desservit la table et navigua vers la porte.

Les pronostics de Serafina n'étaient pas faits pour réconforter la princesse. Quand sa femme de chambre fut sortie, elle s'étendit sur sa chaise longue et ferma les yeux. Elle ne s'endormit pas, attendant inconsciemment un rire, un cri, bref un bruit familier qui eût rompu le mortel, l'oppressant silence de la ville déserte et mélancolique.

Étendue, encore sous le coup des sombres propos de Serafina, elle réfléchissait, remontait par la pensée le cours de sa vie avec un détachement assez peu ordinaire chez une femme égoïste et tout occupée d'elle-même. Elle connaissait le sens des insinuations de Serafina. Il fallait entendre qu'elle, May d'Orobelli, était de ces femmes qui trouvent tous les biens de ce monde dans leur berceau, qui n'ont jamais eu besoin de peiner si peu que ce soit autrement que pour obéir aux caprices d'un corps voluptueux et toujours dispos. Certes, elle était née dans l'opulence, avait été nourrie au sein des richesses amassées dans les chemins de fer, l'acier et la banque par un père dur et sans scrupules qui aurait pu — en toute justice, elle le reconnaissait volontiers — passer une bonne partie de sa vie en prison. Elle avait eu successivement deux maris qui l'avaient épousée par intérêt, de même qu'elle les avait choisis pour sa commodité personnelle, pour donner une façade à la vie libre et indépendante qu'elle entendait mener.

Elle n'avait jamais été dupe de rien, même lorsqu'elle n'était qu'une jeune fille de dix-huit ans. Elle avait acheté ce qu'elle voulait comme, avant elle, son père avait acheté des sénateurs, des gouverneurs et des membres du Congrès. Plus tard, elle avait même payé ses maris pour s'en débarrasser. Et voilà qu'aujourd'hui Serafina se livrait à de sombres pronostics et à de perfides insinuations ; Tino n'avait pas envoyé de message, ses bijoux étaient à Rome dans le coffre d'une banque étrangère et elle était fatiguée. Fatiguée, mais, pensa-t-elle, « encore forte et entêtée ». « Ils » ne l'abattraient pas. « Ils » ne pourraient pas la briser, dussent-ils s'y mettre tous ensemble. Elle ne serait pas « un pois tombé de sa cosse au milieu de la rue ».

L'argent, les bijoux, le palais de Venise, la villa de Rome, les capitaux placés en solides obligations américaines, exemptes d'impôts, tout cela

était à elle. Son père avait travaillé pour le gagner et le lui avait laissé. Comment la plèbe des nations osait-elle menacer ce qui était à elle, ce qui faisait son pouvoir et la plaçait au-dessus de la loi commune?

Un coup frappé à la porte la tira de sa rêverie. D'une voix somnolente, elle répondit : « Entrez », en pensant : « Quel ennui, ne pourrais-je donc jamais être tranquille? » Puis son cœur battit un peu plus fort et elle se dit : « Peut-être, est-ce un message de Tino, ou Tino lui-même. »

Ce n'était pas Tino. Dans l'entrebaillement de la porte, apparut la large face de Serafina plus renfrognée que jamais.

— C'est son Excellence, le général Rizzo.

— Mon Dieu, que vient-il faire de si bonne heure après le déjeuner?

— Il dit que c'est important, Excellence, et qu'autrement il ne vous aurait pas dérangée à cette heure-ci.

La princesse se rembrunit.

— Dites-lui de revenir plus tard.

Mais Serafina n'obéit pas et, au lieu de sortir et de la laisser en paix, elle entra en fermant la porte derrière elle.

— Je crois que vous auriez tort de le renvoyer, Excellence. Il m'a paru nerveux. A mon avis, vous devriez le recevoir. Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient. Son Excellence le général, lui-même, n'est plus comme avant.

La princesse savait ce que voulait dire Serafina, à savoir que le général n'était plus, aujourd'hui, le vieil amoureux docile qui venait et revenait suivant le gré de sa fantaisie. Il lui était arrivé quelque chose comme à Tino, comme à toutes les « hirondelles », comme à Serafina et à Venise elle-même. Elle éprouva une impression subite de désarroi mêlée de crainte. Il lui sembla soudain que son univers croulait autour d'elle.

— Très bien, dit-elle. Dites-lui de monter.

Elle prit son miroir, aviva ses lèvres d'une touche de rouge, ajouta une ombre à ses paupières, puis rejeta sa tête en arrière, plus irritée qu'auparavant. Enfin, la porte s'ouvrit et le général entra.

Originaire du nord de Milan, grand, mince, ses cheveux blonds parsemés d'assez nombreux fils d'argent, il était étrangement peu italien d'aspect. Elle savait qu'il devait être âgé de près de cinquante ans. En le voyant, son cœur se mit à battre un peu plus vite : elle songea à ce qu'il avait été pour elle, à ce qu'elle avait été pour lui, à ce qu'ils avaient été ensemble. Il y avait de cela bien longtemps, si longtemps que les cendres de cet amour étaient refroidies. Cela remontait à l'époque où il avait donné dans les absurdités du fascisme et était devenu un partisan fanatique. Tandis que le général s'avançait dans la pièce, son visage un peu froid s'éclaira d'un sourire. Peut-être évoquait-il, lui aussi, les mêmes souvenirs d'un temps où elle n'avait pas encore les bras « kimono ».

Il baisa la main de la princesse et lui dit :

— Vous avez très bonne mine, May.

Elle l'invita à s'asseoir et ajouta :

— Pourquoi êtes-vous venu à cette heure indue?

Il était très droit, très rigide, dans l'attitude d'un inquisiteur gouverné par les exigences de sa foi. Il portait les stigmates du même mal qui avait atteint Serafina.

— Je suis venu, dit-il, vous avertir. J'ai dû me hâter et profiter du moment où mes autres devoirs m'en ont laissé le temps. Je pars pour la frontière, ce soir, à six heures.

— M'avertir de quoi? demanda brusquement la princesse.

— Qu'il faut quitter l'Italie. Vous auriez dû partir avec tous les autres.

— Je ne veux pas partir!

Les sourcils du général se soulevèrent un peu, et elle comprit qu'il pensait à Tino. Elle n'avait jamais pris la moindre peine pour tenir secrètes ses affaires de cœur. Pourquoi l'eût-elle fait? Qu'aurait pu craindre une femme comme elle?

— Évidemment, dit-il, c'est à vous de décider. Mais mon avis est que vous devriez partir et le plus tôt possible, aujourd'hui...

— Je suis américaine, dit-elle, répétant une de ses phrases favorites. Je peux faire ce qu'il me plaît.

Il sourit de nouveau, d'un étrange sourire, où n'entrait plus rien d'amical, rien qui pût laisser croire qu'autrefois, il y avait longtemps, ils s'étaient aimés. Sourire qui affirmait combien il était aujourd'hui détaché d'elle, sourire presque triomphal, comme si, semblable à beaucoup d'autres, il avait attendu la minute où il pourrait dire enfin : « A mon tour maintenant ». Assise en face de lui, elle le regardait et se demandait s'il n'avait pas toujours été ainsi, si, même au temps lointain où elle l'avait tenu dans ses bras, il ne l'avait pas détestée au fond de son cœur, elle, son argent, son pouvoir, sa superbe, et si déjà il n'« attendait » pas simplement...

Il reprit d'une voix douce :

— Quoi que vous décidiez, May, encore une fois, c'est votre affaire. Je dois simplement vous rappeler qu'aux yeux de la loi italienne vous n'êtes pas américaine. Vous êtes mariée à un Italien et, par conséquent, italienne. C'est un fait, et les choses ne s'arrangeront pas plus facilement pour vous que pour une paysanne italienne quelconque. Demain ou après-demain, nous aurons la guerre..., une guerre différente de la précédente, comme de toutes celles qui ont suivi la chute de l'Empire romain. Si vous pensez que votre argent vous protégera, que vous pourrez continuer à tout acheter, choses et gens, laissez-moi vous rappeler que ceux qui nous dirigent, ceux qui sont au pouvoir ne sont ni des politiciens corrompus ni de modestes employés des douanes. Ces hommes-là, vous ne pourrez pas les acheter : ils se sont donné une mission et ils ont l'intention de la remplir. Ils seront impitoyables : ils tueront, s'il le faut.

Il s'arrêta un instant mais, comme elle se taisait, il poursuivit :

— Je ne songe pas au communisme ni au fascisme ni à telle autre doctrine politique. Il s'agit de quelque chose de plus grand qui intéresse les hommes du monde entier à quelque parti qu'ils appartiennent. Cette guerre est la guerre de ceux qui n'ont pas contre ceux qui ont, la guerre de millions de gens contre ceux qui ont toujours tout pris et n'ont rien donné .Voilà, ma chère, ce qu'est cette guerre, d'un bout du monde à l'autre. Il en est qui possèdent, d'autres qui ne possèdent pas, dans les deux camps ; mais, avant que la paix ne soit signée, ceux qui ne possèdent pas seront tous dans le même et il n'y aura plus personne dans le camp de ceux qui possèdent. Ce ne sera pas une guerre « agréable ».

Il soupira.

— Voilà pourquoi je vous conseille de partir.

— Et si je reste ?

Il haussa les épaules :

— J'aime mieux ne pas penser à quel point vous seriez malheureuse... Vous qui n'êtes pas capable de vous verser une tasse de thé.

Elle regardait par la fenêtre la ville silencieuse et ne répondit pas. Après un silence, elle l'entendit reprendre sur un ton ironique :

— Si c'est Tino qui vous retient, je doute que vous puissiez le voir souvent.

Mécontente, elle tourna vivement la tête, s'apprêta à relever l'insolence ; mais songeant sans doute que toute parole était vaine, elle se ravisa et resta muette. Le général était toujours assis très raide et très droit sur sa chaise.

Elle eut subitement l'impression qu'elle était en présence d'un étranger, qu'elle ne l'avait jamais connu. Dans son ton, dans toute son attitude, elle sentait percer la rancune satisfaite. Elle en fut effrayée : il lui sembla que le monde était plein de gens qui, comme lui, avaient longuement attendu cette minute.

— Je ne suis pas venu de ma seule initiative, disait-il. Son Altesse m'a téléphoné de Rome et m'a donné l'ordre de vous conseiller de quitter le pays.

Elle se souleva sur son fauteuil et le dévisagea. Si le Prince, lui-même, avait pris cette peine, la situation devait être sérieuse. Elle questionna :

— Vous dites vrai ?

— Sur la tête de ma mère, je vous dis la vérité .

Elle murmura rapidement :

Je ne peux pas partir, mes bijoux sont à Rome.

— Vous ne sauverez pas vos bijoux en restant. On vous les prendra, tôt ou tard, comme on a pris ceux des Allemandes ou des Russes qui n'ont pas eu le bon sens de s'enfuir quand elles pouvaient le faire. Vous ne sauverez pas vos bijoux en restant pour les sauver.

— C'est scandaleux, c'est abject! dit-elle. Comment osez-vous? Puis, tout d'un coup, redevenue très calme, elle reprit :

— Comment savez-vous tout cela?

Il sourit de nouveau.

— Je le sens dans toutes mes fibres. Il ne faut pas m'en vouloir de ce que je vous dis, May. Je ne suis qu'un homme, une mouche sur la surface de la terre. Que puis-je faire pour changer la marche de la civilisation et le destin de la race humaine? Rien. Si vous croyez pouvoir vous y opposer et vous sauver, rappelez-vous ces vies symboliques : celle du peintre en bâtiment autrichien qui a passé la moitié de son existence dans des asiles de pauvres, dormant sur de la paille infestée de vermine — le roi de « ceux qui n'ont pas » — ou de cet autre, le fils du forgeron qui, quand il était enfant, ne mangeait jamais à sa faim — ou de cet autre, encore qui, réduit à la misère en Sibérie, dévalisait des trains, fut incarcéré, battu et dut fuir pour sauver sa vie. Adressez-vous à eux. Je doute qu'ils vous entendent.

Il se leva et salua sans esquisser, cette fois, le moindre geste pour lui baiser la main.

— Maintenant il me faut partir. Vous connaissant comme je vous connais, c'est-à-dire très bien et depuis longtemps, ce qui vous arrive à vous et à vos pareils m'est assez indifférent. Mais, à titre de vieil ami, laissez-moi vous conseiller de partir tout de suite, cet après-midi même, et de rentrer aussi vite que vous le pourrez dans votre patrie que vous connaissez si peu.

Il se leva et sortit de la pièce. Au moment où il referma la porte, elle eut le pressentiment qu'elle ne le reverrait jamais et que le monde où, autrefois, ils avaient été heureux ensemble avait disparu pour toujours. L'étrange était que, malgré sa froideur, sa rancune, il paraissait heureux, habité par la joie exaltée des fanatiques.

***

La pensée que, selon toute vraisemblance, elle ne reverrait pas Tino et son inquiétude sur le sort de ses bijoux la tourmentaient. Elle sonna et demanda la gondole pour aller à la Piazza faire des courses. Peut-être y recueillerait-elle des nouvelles. Elle pourrait, au moins, y lire les communiqués de guerre et des informations sans doute moins pessimistes que celles du général et de Serafina. Peut-être, la France avait-elle déjà cessé de se battre et la guerre était-elle finie ; peut-être un miracle s'était-il produit, la France avait-elle repris l'avantage et reconduit les hordes du peintre en bâtiment jusqu'à leur morne et sanglant pays.

Devant la grille humide du palais dont l'eau grise du canal venait lécher les marches, la gondole attendait. Mais sans Beppo et Paolo. A leur place se tenait un affreux vieillard presque difforme qu'elle n'avait jamais vu auparavant. Elle avait choisi Beppo et Paolo pour leurs agré-

ments physiques ; c'étaient les plus beaux gondoliers de Venise et chaque fois qu'elle touchait leurs mains quand ils l'aidaient à monter en gondole, elle ressentait un subit et furtif plaisir. Mais, mobilisés dans le nord de la péninsule, ils étaient partis depuis longtemps déjà. Lorsqu'elle demanda au vieil homme qui il était, il répondit qu'il était l'oncle de Giuseppe, le concierge, et ne prit même pas la peine de lui tendre sa main noueuse quand, franchissant la marche humide, elle sauta dans l'embarcation vacillante.

Elle lui ordonna de la conduire au débarcadère de San Marco.

— Très bien, répondit-il, sans même lui donner son titre d' « Excellence ».

Le canal était désert et immobile comme toute la ville. Vide aussi la terrasse du Grand Hôtel ; aucune gondole n'oscillait autour des poteaux peints. Aucune des gaies embarcations aux vives couleurs toujours prêtes à conduire au Lido les riches oisifs, les femmes galantes, les princesses et les aventuriers. Les « hirondelles » avaient fui et l'hôtel était plein de silence.

Sur la Piazza, devant San Marco, seuls quelques pigeons gonflaient le cou et lissaient leurs plumes. Mais à l'autre bout de la place, on apercevait une assemblée nombreuse de gens vêtus de noir comme le sont toujours les Vénitiens et où ne brillait aucune de ces taches de couleur que font généralement les vêtements clairs des touristes.

Lorsqu'elle sortit de la gondole, le vieux gondolier n'ébaucha pas le moindre geste pour l'aider. Il resta debout, immobile à l'extrémité de l'embarcation et la regarda de ses yeux morts.

Lentement, elle traversa la vaste place, tandis qu'à son approche les pigeons s'envolaient ou s'écartaient en roucoulant et en poussant de petits cris d'alarme. Voici près de trente ans qu'elle connaissait cette place et elle se rappelait les jours de fête où bannières et lanternes décoraient les façades lourdement ornées — et les soirées de canicule où Vénitiens et étrangers se mêlaient aux terrasses des cafés et des restaurants. Ici palpitaient le cœur et l'âme de Venise, belle et gaie, au passé lourd d'histoire. A Venise elle était chez elle autant qu'elle pouvait l'être quelque part. Mais elle ne se souvenait pas, au cours de toutes les saisons qu'elle y avait vécu, d'avoir jamais vu la vaste place comme elle la voyait aujourd'hui ; étendue déserte, où, seul le groupe funèbre massé à l'une de ses extrémités rompait le vide et le silence.

Elle avait atteint le milieu de la place lorsqu'elle fut brutalement saisie par une angoisse inaccoutumée, l'angoisse de n'être qu'une petite silhouette mince et solitaire perdue au milieu de ce grand espace libre. Elle avait l'impression d'être absolument seule, d'être la dernière créature vivante au monde, cependant que des fantômes surgissaient autour d'elle et murmuraient en la montrant du doigt. Pourquoi murmuraient-ils, pourquoi la montraient-ils du doigt? Elle ne parvenait pas à le comprendre.

Elle chancela, ses jambes fléchirent et elle crut pendant quelques instants qu'elle allait défaillir. Mais elles se ressaisit rapidement et se dit à elle-même : « Je ne peux pas m'évanouir sur cette place déserte. Personne ne me retrouverait jamais. Je mourrais ici. »

Puis, tout à coup, comme si elle avait perdu le contrôle de ses réflexes, elle se mit à courir droit devant elle. Elle ne savait plus où elle allait. Elle savait seulement qu'il fallait courir, aller n'importe où, mais quitter cette grande place vide, se réfugier dans un abri où elle ne serait plus seule et désarmée. En même temps, elle avait conscience du comique de sa situation, du spectacle inusité qu'offrait l'élégante, presque célèbre princesse d'Orobelli, prise de panique comme un lapin à découvert, et courant vers le refuge des lourdes arcades.

Avant qu'elle ne butât et tombât sur les marches basses qui bordent la place, il lui sembla qu'il s'écoulait un temps infini où elle se remémora toute sa vie amère. Puis, elle crut avoir perdu connaissance et lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle aperçut, penchée sur elle, une horrible vieille femme vêtue de noir, au visage méchant. De longs poils garnissaient son menton et ses lèvres et une grosse loupe enflait une de ses joues. La vieille lui criait des injures en dialecte vénitien :

— Mauvaise femme! Étrangère! Prostituée! Retournez dans votre pays! Laissez-nous tranquilles! Cessez de corrompre le peuple avec votre ignoble argent, de jeter de l'or dans les rues pour tenter les honnêtes gens. Vous et les vôtres, vous êtes finis! Partez d'ici! Vous nous avez amené la guerre et la ruine.

Puis, subitement, elle cracha à la figure de la princesse qui, rassemblant ses forces, se releva et se remit à courir, cette fois vers le débarcadère où la gondole l'attendait. La vieille la poursuivit à travers toute l'étendue de la place, courant sur ses talons à une vitesse surprenante. Effrayés, les pigeons s'envolèrent et allèrent se nicher très haut parmi les gloires byzantines de l'église Saint-Marc. La princesse atteignit enfin le canal où la gondole se balançait paisiblement sur l'eau clapotante. Le vieux gondolier, la tête enfouie dans les épaules, sommeillait comme une vieille tortue. En sautant, la princesse accrocha ses talons au bord de l'embarcation et elle s'étala au fond, de tout son long. Le choc de son corps réveilla le gondolier. Il dévisagea la mégère qui continuait à hurler du haut des marches et, sans faire un mouvement pour aider la princesse à se relever, il prit de la distance et hurla à son tour des obscénités à l'adresse de la vieille femme.

Tout à coup, deux autres furies surgirent comme par enchantement, unirent leurs voix à celle de la première et se mirent à invectiver contre la princesse à travers l'espace qui s'agrandissait à mesure que s'éloignait la gondole. La princesse se redressa péniblement, entra dans la petite cabine noire et or, timbrée aux armes flamboyantes de la maison d'Orobelli et se cacha derrière les lourds rideaux noirs.

***

Serafina l'aida à retirer ses vêtements souillés par les crachats, la fiente des pigeons et la poussière de la Piazza. Le visage morne et inexpressif, elle écouta le récit de la princesse, qui, tandis qu'elle parlait, avait peine, elle-même, à croire à la réalité de cette aventure de cauchemar dans sa Venise tant aimée. Seules, les déchirures de ses bas, le sang coagulé sur ses genoux et les taches de sa robe de soie blanche témoignaient qu'il ne s'agissait pas d'un mauvais rêve.

Lorsqu'elle eut terminé, Serafina dit simplement :

— Cela ne sent pas bon, Excellence. Le général a raison. C'est fini pour toujours. Vous feriez mieux de partir.

Cette fois, la princesse eut peur, et elle se sentit prête à fuir. Pourtant, une pensée la retenait. Non pas celle de Tino, qui ne lui importait plus. Elle découvrait, dans cette extrémité, combien il comptait peu pour elle et n'était qu'une commodité de sa vie qu'elle pourrait remplacer par une autre. Mais il y avait ses bijoux, qu'elle ne pourrait racheter. Elle dut s'avouer avec un sentiment de profonde amertume qu'elle avait atteint l'âge où l'avarice est plus forte que l'amour. Les bijoux, elle ne pouvait les laisser derrière elle et ils étaient à Rome. Si elle allait elle-même les chercher ne risquait-elle pas ensuite de ne plus jamais pouvoir s'échapper, sans même être sûre de les sauver ?

Ses bijoux, elle les voyait par la pensée dans leurs écrins signés des noms des plus grands joailliers de Bond Street, de la place Vendôme et de la cinquième Avenue : les lourdes émeraudes, les diamants étincelants, les rubis, prismes où scintillaient des flammes pourpres. Les perdre, ce serait perdre une part d'elle-même. Sans eux, elle ne serait plus la fameuse princesse d'Orobelli, mais une femme vieillissante et amère, pareille à toutes celles qui hantent les palaces et les boîtes de nuit.

Personne ne se retournerait plus sur son passge pour dire, en la désignant : « Regardez, voilà les fameuses émeraudes d'Orobelli » ou «Voyez! c'est le plus beau collier de diamants au monde ». Jamais ils ne lui avaient paru plus désirables ; jamais, elle ne les laisserait appréhender, détruire ou disperser par des mains indignes.

Elle dit à Serafina :

— Je ne peux pas aller à Rome chercher mes bijoux.

Er Serafina, toujours impassible, répondit :

— Je pourrais y aller si votre Excellence s'en remet à moi.

La princesse reprit d'un ton sceptique :

— Vous voulez donc partir avec moi ? Vous ne voulez pas rester en Italie ?

La réponse de Serafina la surprit.

— Excellence, pourquoi désirerais-je rester dans un pays qui menace ruine? Pourquoi désirerais-je avoir faim et subir des événements pénibles? J'ai l'intention de vous suivre, Excellence. Vous allez là où il y a encore du luxe. Avec Votre Excellence, je suis sûre d'avoir chaud, de vivre confortablement, d'être bien soignée, de manger à ma faim. Je me fais vieille. J'ai été gâtée. Je ne me résignerais plus aisément à mener une existence misérable. Si Votre Excellence a confiance en moi, j'irai à Rome chercher les bijoux. Personne ne soupçonnera une femme pauvre et laide comme moi de cacher des bijoux dans ses vêtements. Personne ne songera à m'arrêter ni à me fouiller. C'est le meilleure solution.

— Mais comment passerez-vous la frontière?

— Excellence, dit Serafina, à nous deux, nous pouvons résussir ce que nous voulons. Nous savons nous tirer d'aventures difficiles. Si je rencontre des obstacles, je vous préviendrai d'une façon ou d'une autre. Nous pouvons travailler ensemble : vous, avec votre argent et vos relations ; moi, avec mon cerveau.

Alors, pour la première fois, une expression parut sur le visage lourd de Serafina. Tandis qu'elle se relevait après avoir changé les bas de la princesse, une lueur d'humour, presque de triomphe, brilla dans ses petits yeux noirs. Elle éclairait la vraie nature des relations de ces deux femmes pendant tant de longues années. C'était le regard d'un habile filou à son complice. Assurément, ce n'était pas l'affection qui avait retenu si longtemps Serafina au service de la princesse d'Orobelli. C'était l'appel d'une vie d'aventures, le goût du luxe, le sentiment d'être associée aux entreprises d'une femme intelligente, sans scrupules, impitoyable. Le regard de Serafina signifiait : « Ensemble, nous sommes capables de tout. »

***

Serafina prit seule le Rome-Express. Elle était vêtue de noir, avait l'air d'une femme de la campagne ou d'une boutiquière. La procuration de la princesse et la clef du coffre-fort étaient cachées dans sa généreuse poitrine et un bruissement de papier rythmait sa respiration. Les adieux de la maîtresse et de la servante avaient été silencieux. Elles avaient eu toutes deux l'impression de donner le dernier tour de clef dans la serrure d'une maison bien-aimée, qu'elles ne reverraient jamais ni l'une ni l'autre.

Le train de Vintimille partit un peu après le Rome-Express ; seul, le vieux Caron, oncle du concierge, était disponible pour conduire la princesse à la gare. Sur Venise régnait une obscurité presque complète, trouée seulement de quelques lampes voilées de bleu et accrochées à la grille humide d'un palais pour éclairer les détours du canal. Le silence suspendu sur la ville était plus profond encore que pendant le jour. Sur les ponts, dans les ruelles, aucun écho de voix humaine. Parfois, une silhouette noire glissait le long des colonnades et des portails et se hâtait

vèrs quelque mystérieux rendez-vous. Le seul bruit venait du clapotis de l'eau et des légers grognements de Caron, pilotant lentement et avec précaution la gondole. Par deux fois, elle entra en collision avec une autre embarcation et après un échange de jurons étouffés, les deux bateaux s'écartèrent l'un de l'autre dans la nuit épaisse. Par moments, on avait l'illusion que la gondole était complètement immobile ; à d'autres, il semblait qu'elle ne glissait plus sur l'eau du canal, mais flottait dans une étendue sans fin, perdue au sein d'une atmosphère opaque et mystérieuse, hors de l'espace et du temps.

Dans l'étroite cabine, la princesse se tenait assise, le corps tendu comme un ressort. Mécontente, inquiète, la rancune au cœur, elle pensait à tout ce qu'elle laissait derrière elle dans son palais : le grand tableau du *Mariage* du Titien ; le Michel-Ange ; les fontaines, les grandes fresques, du Tintoret, qui illuminaient les plafonds, les meubles — toutes ces choses qu'elle avait choisies une à une, axec discernement, mais qui ne lui en avaient pas moins coûté des fortunes. Il y avait longtemps que le Gouvernement lui avait interdit de les emporter hors du pays. Maintenant, on allait les lui prendre. Pourtant, elles étaient « à elle », songeait-elle avec amertune. Elle les avait achetées avec *son* argent, l'argent que lui avait laissé son père. On la volait.

Tout ce qu'elle pouvait emporter était dans ses bagages — un sac et une valise. Mais qu'était-ce auprès du reste ? Des bagatelles sans valeur.

Cependant, tandis que la gondole glissait dans l'obscurité un sentiment l'envahit qui effaça tous les autres. C'était un affreux sentiment d'isolement, d'isolement total — non pas seulement dans cette ville morte, mais dans l'univers entier. Tino était parti, le général l'avait toujours détestée, Serafina était sur le chemin de Rome d'où elle pouvait ne jamais revenir. Et elle-même partait dans la nuit vers un monde inconnu, où elle n'était nulle part chez elle et où elle n'avait pas d'amis. Elle constata, en effet et soudainement, qu'elle n'avait pas d'amis, mais seulement des relations dans ce milieu brillant où elle avait passé toute sa vie, ne cherchant qu'à éviter l'ennui, et où les « amis » éprouvent les uns vis-à-vis des autres des sentiments analogues à ceux que le général Rizzo avait montrés à son égard.

Mais une pensée dominait son esprit : « J'ai mon argent et j'ai mes bijoux, si Serafina réussit à les sauver. Je peux encore acheter tout ce dont j'ai besoin ou envie. »

La gondole accosta devant un escalier de pierre et de l'obscurité surgit la voix du vieil homme : « Nous sommes arrivés ». Une fois de plus, il omit de lui donner de l' « Excellence. » Il souleva la plus lourde des deux valises et la posa sur le quai ; puis, dès qu'elle eut mis le pied à terre, il relança le bateau dans la nuit sans même un « Addio » ou un souhait de bon voyage. Elle s'était retournée vers lui et avait tiré un billet de son sac, non pas pour remercier le vieillard de ses services — à son avis il s'était montré froid et insolent — mais pour se porter bonheur à elle-même pen-

dant les heures qui allaient suivre. Déjà, il n'était plus là. Il n'y avait que la nuit et le faible clapotis de l'eau sur le canal silencieux. Des ténèbres montait de nouveau vers elle, plus poignante encore qu'auparavant, une solitude glacée et il lui sembla qu'elle était la dernière créature abandonnée sur terre.

Dans la gare, derrière les portes fermées, quelques lampes voilées laissaient la plus grande partie de la grande salle d'attente dans une ombre d'où émergeaient des centaines de visages blafards, visages de fantômes dont la crainte agrandissait les yeux et déformait les bouches. Visages des derniers fuyards qui, bien après les « hirondelles » de la « Lie internationale des Blancs », prenaient le chemin de l'exil. Visages humbles de petites gens, domestiques et employés de banque, boutiquiers et agents de location, anxieux de passer la frontière avant que n'eût sonné l'instant fatal qui les condamnerait à la ruine et peut-être à la réclusion perpétuelle. Autour d'eux étaient groupés leurs femmes et leurs enfants apeurés. Devant chaque guichet, une foule de gens affolés ayant perdu tout contrôle d'eux-mêmes se battaient pour obtenir les petits rectangles de carton qui leur permettraient de quitter sains et saufs un pays qui pouvait, à tout moment, être en guerre avec le leur. Cette guerre pourtant n'était pas leur guerre : certains d'entre eux étaient mariés à des femmes italiennes et leurs enfants étaient à demi italiens. Pour la plupart, ils aimaient l'Italie et voici que, subitement, leur petit univers particulier s'écroulait. Il leur fallait fuir avec leurs femmes, leurs enfants, leurs bagages minables, fuir n'importe où, sortir d'Italie.

Passant d'un guichet à l'autre, la princesse constata que devant chacun d'eux se livrait la même bataille. De guerre lasse, elle se tourna vers un agent de police, un beau garçon brun (malgré son trouble, elle remarqua ce détail), ne doutant pas qu'il ne consentît à lui venir en aide :

— Je suis la princesse Ugo d'Orobelli, lui dit-elle.

— *Si, Eccelenza*, répondit l'agent de police, dont le visage resta impassible.

— Il me faut un billet. Je dois prendre l'express de Vintimille.

Elle accentua, pour le fléchir, son désarroi de femme abandonnée.

— Je n'arrive pas à me débrouiller au milieu de cette foule.

Elle pensa qu'il allait céder à son charme ou au prestige de son nom ou encore à la tentation de l'argent, mais l'expression du jeune homme ne changea pas :

— Je regrette, *Eccelenza*, il faut que vous fassiez la queue comme les autres gens.

Autrement dit : « Il n'y a plus de princesse, il n'y a plus de milliardaires, il n'y a plus que des « gens ».

Il lui sembla discerner dans le regard des yeux noirs la même lueur qu'elle avait vu briller dans les yeux du général. Une lueur de rancune satisfaite et de triomphe comme si l'agent de police avait, lui aussi, attendu depuis longtemps cette occasion de l'humilier. Mais ce qui

lui fut le plus amer, ce fut de recueillir la preuve qu'elle n'était plus ni jeune, ni belle. Pour cet homme, elle n'était qu'une femme d'âge mûr, pareille à toutes celles qui étaient là, tapies dans l'ombre et dévorées par la peur. Cette peur, tel un mal infectieux, la gagnait peu à peu. S'éloignant de l'agent, elle se dit : « Il faut que je me ressaisisse. Tout ceci est ridicule. » Et tandis qu'elle était agitée de sentiments contraires où la terreur se mêlait à la colère, elle retrouva au fond d'elle-même les ressources de caractère héritées de son père. « Eh bien, soit. Puisqu'il le faut, je vais leur montrer que je sais me tirer d'affaire aussi bien qu'une autre. Je vais me débrouiller. » Elle assujettit solidement son sac au creux de son bras et, se servant de sa valise comme d'une sorte de bélier, elle attaqua le groupe des émigrants au guichet le plus proche.

Ici, il n'y avait plus de doute : elle n'était plus qu'une de ces « gens ». Les hommes, eux-mêmes, ne semblaient pas s'apercevoir qu'elle était une femme. « Princesse Ugo d'Orobelli », de toute évidence, ne signifiait plus rien ici. Elle se résigna, poussa les gens, leur donna des coups de pied, les pinça, fut poussée, pincée et reçut des coups de pied de retour. Injuriée, elle répondit par des injures. Et, au bout de dix minutes, elle parvint devant le guichet en face d'un vilain petit homme chauve.

— Je désire réserver un compartiment dans l'express de Monte-Carlo, lui dit-elle rapidement.

L'homme lui jeta furtivement un regard de surprise. Puis, ses yeux se plissèrent, se réduisirent à deux fentes minces dans un visage qui ressemblait étrangement à une gueule de reptile.

— Signora, dit-il, avec une satisfaction évidente, le train ne dépasse pas la frontière. Il ne va pas à Monte-Carlo. Il ne va que jusqu'à Vintimille. Et on ne peut y réserver de place.

Comme elle restait un instant silencieuse, des cris perçants se firent entendre derrière elle : « Dépêchez-vous! Finissez-en! Chacun son tour! », suivis d'un concert d'imprécations et d'épithètes malveillantes.

Le guichetier avait poussé devant elle un rectangle de carton, un simple, un humiliant billet de troisième classe. Elle ouvrit son sac et tout en réglant le prix de son voyage, elle tint bien en évidence un billet de mille lires. Les yeux de l'employé s'ouvrirent un peu. Puis il dit :

— Signora, je peux prendre votre argent, mais quand bien même vous me donneriez un million de lires, je ne peux rien faire pour vous.

Avant même qu'elle eût eu le temps de répondre, elle fut violemment expulsée du guichet par l'homme qui était derrière elle et qui lui dit :

— Allez-vous-en! Laissez leur tour aux autres! Votre argent ne vous aidera pas, vous pas plus qu'aucun autre ploutocrate.

Son billet froissé à la main, elle se fraya un passage à travers la foule, encore obsédée par les yeux de l'employé, par l'expression satisfaite qu'elle y avait vu briller. Elle avait encore dans l'oreille l'inflexion amère de sa voix lorsqu'il avait refusé les mille lires. Qu'un Latin refusât un pourboire, cela était proprement terrifiant...

Elle découvrit un endroit où s'asseoir sur le bord du chariot, à côté de ses bagages. Elle n'aimait pas les enfants et, derrière elle, le quai en regorgeait — enfants de tous âges et de toutes tailles, dont la plupart geignaient ou pleuraient de peur. Ses voisins des deux sexes la dévisageaient d'un air soupçonneux, comme si quelque étiquette l'eût distinguée des autres. Assurément, ils *savaient* qui elle était : la plupart d'entre eux avaient servi des membres de la « Lie internationale des Blancs », touché des chèques pour leur compte ou leur avaient vendu quelque bibelot. Ils connaissaient la profondeur du dédain, de l'égoïsme des gens de sa sorte, aux vêtements chers et aux bagages luxueux. Elle en portait les marques dans son regard froid, dans la ligne dure de ses lèvres sensuelles que la rage, la rancune et l'humiliation serraient l'une contre l'autre. Une mère saisit son enfant et l'éloigna de la princesse. Puis une autre l'imita, puis une autre encore et elle se trouva bientôt assise, seule, sur le ballast, comme une lépreuse.

On ouvrit enfin les grilles qui donnaient accès au quai et, au moment où elle se leva, elle se trouva prise dans le flot des voyageurs : tantôt debout, tantôt à genoux, elle roula jusque vers le milieu du quai. Là, la foule se divisa pour se ruer à l'assaut des compartiments, chacun luttant pour s'assurer une place. On entendait des cris sauvages, des jurons, des hurlements d'enfants effrayés et des bruits de vitres se brisant sous la poussée des assaillants. Les agents de police bataillaient, criaient, juraient, mais ils étaient, eux aussi, débordés, poussés en avant, entraînés dans cette mêlée confuse et sauvage.

Finalement, elle se trouva assise dans un compartiment de troisième sur une dure banquette de bois. Sur les deux banquettes, où dix personnes au plus pouvaient normalement s'asseoir, il y avait trois vieilles femmes, dont l'une avait le visage dévoré par un lupus, six enfants, dont trois avaient perdu leur famille, geignaient de peur et réclamaient leurs parents, trois hommes d'âge mûr dont un fort gros et une jeune fille. Une effroyable odeur d'ail et de sueur régnait dans le compartiment. L'un des enfants fut pris de vomissements incoercibles. La princesse tenta désespérément de se dégager et de s'enfuir, mais les corridors du train étaient littéralement bondés de voyageurs. Il ne fallait pas même songer à bouger de sa place. Submergée de dégoût et d'horreur, elle s'aperçut que le train se mettait en marche.

***

Tout au long de la nuit, le train aux lumières voilées rampa comme un serpent à travers les plaines de l'Italie du Nord, chargé de sa cargaison d'être humains, suants et hagards. On croisait des convois bourrés de troupes, de canons et de munitions qui se dirigeaient vers la frontière et, chaque fois, la terreur resserrait plus fort son étreinte sur le cœur

des émigrants : elle finit par faire place à une sorte de poignant désespoir, comme s'ils eussent été à l'approche de la mort. Désorientés, les enfants pleuraient, puis s'endormaient dans la pestilence de ces compartiments surpeuplés. Un vieil homme mourut ; on poussa le cadavre de côté dans un coin, un journal sur la figure en l'asseyant pour qu'il prît moins de place. Dans le corridor, une femme mit au monde un enfant.

Dans le compartiment que la princesse partageait avec treize autres personnes, la puanteur et le manque d'air la suffoquaient littéralement. De temps à autre, elle s'assoupissait quelques instants, puis se réveillait en sursaut, prenait conscience de sa situation misérable et se demandait par quelle infortune du sort, elle qui avait toujours vécu parmi le luxe pouvait bien se trouver dans ce milieu sordide.

A deux reprises, lorsque le train stoppa brusquement et qu'elle s'éveilla sous le choc, elle résolut de s'enfuir bien que l'on fût en rase campagne, mais, chaque fois, avant qu'elle ait pu réussir à se dégager d'un inextricable enchevêtrement de bras et de jambes, le train s'était remis en route. Vers deux heures du matin, elle pleurait de rage et de souffrance.

Un peu avant l'aube, le train atteignit la frontière, à Vintimille. Une brume glacée enveloppait le quai et les bâtiments de la douane. En entendant le cri de « Frontière de Vintimille. Dernier arrêt », quelques-uns seulement des voyageurs s'agitèrent. Ils étaient comme des animaux plongés dans une torpeur morne, abrutis par une trop longue réclusion dans un espace confiné. Au bout de quelques instants, tels des moutons terrifiés, ils essayèrent, tous en même temps, de sortir du train, se piétinèrent les uns les autres, crièrent, se battirent, brisèrent des vitres et tombèrent littéralement des marches sur le quai. Au dehors, la fraîcheur de l'air giflait les joues. Mais l'épreuve n'était pas finie. Après une longue attente commença la vérification des passeports et des bagages, vérification minutieuse destinée à éviter l'exportation d'or ou d'objets précieux. Les voyageurs, rangés en file indienne, devaient passer entre deux fonctionnaires tâtillons, gonflés d'importance, arrogants et brutaux, qui mirent un temps infini à expédier leur besogne, examinant chaque homme chaque femme et chaque enfant. De temps àautre, ils expulsaient de la file un homme ou une femme dont les papiers n'étaient pas en règle, les poussaient dans une salle d'attente de la gare où quatre brutes en chemise noire les gardaient à vue ; un coup de bâton ou un coup de pied faisaient cesser, de temps à autre, les cris et les implorations.

Le long du quai, la femme accouchée était allongée sur un chariot de bagages et, près d'elle, on avait déposé le cadavre de l'homme qui avait succombé pendant le voyage : il était tourné sur le côté, dans la position assise où l'avait figé la mort. Par deux fois, la princesse essaya de dépasser ses voisins et de prendre la tête de la queue, et par deux fois elle fut brutalement repoussée en arrière à grand renfort de cris, d'injures et même

de coups. Son tour vint enfin de passer devant l'employé qui examinait les passeports. Il lut son nom et ricana insolemment :

— Avez-vous fait bon voyage ? dit-il.

Elle ne répondit pas.

Il reprit :

— L'expérience était sans doute nouvelle et intéressante pour votre Excellence ?

Elle eut volontiers injurié cet individu qui, quelques semaines plus tôt, eût rampé servilement devant elle, en débitant, sur différents tons, des litanies d' « Excellence ». Elle avait envie de le gifler, de lui cracher au visage. Cependant, le désir d'échapper à ce monde qui s'écroulait dans la folie l'emporta sur sa colère et elle retint sa langue ; mais la contrainte qu'elle dut s'imposer fut telle qu'elle se sentit sur le point de vomir.

Le douanier ne pouvait l'empêcher de passer, ses papiers étaient parfaitement en règle, mais il mit un temps interminable à les timbrer, tournant et retournant le passeport, examinant insolemment la signature comme s'il eût douté de son authenticité, comparant la photographie et le visage de la princesse — pour dire finalement, d'un ton désapprobateur :

— Vous étiez beaucoup plus jeune, Excellence, lorsque cette photographie a été prise.

Derrière elle, dans la longue file des émigrants, des gens hurlaient des grossièretés, criaient aux employés de se presser, affirmaient que la frontière pouvait être fermée d'un instant à l'autre.

Enfin, le supplice cessa et elle sortit de la gare à la recherche d'une voiture qui pût la transporter de l'autre côté de la frontière. Mais il n'y avait pas de voitures. Le petit secteur de route blanche qui séparait les deux postes frontières et longeait la Méditerranée était désert et enveloppé d'une brume grise ; seuls, deux hommes, une femme et un enfant, chargés de bagages, marchaient devant elle.

Elle avait passé et repassé la frontière un millier de fois dans sa vie et elle connaissait cette route aussi bien qu'une part d'elle-même. C'était l'une de ces grandes routes du monde que parcourent sans cesse les riches : été comme hiver, d'un bout de l'année à l'autre, elle était sillonnée par les luxueuses voitures de femmes entretenues, de princes hindous, de banquiers internationaux, de fabricants de munitions, de joueurs, d'oisifs — bref, de toute la « Lie internationale des Blancs » — habitués de ce que Mary Pulsifer appelait par dérision la « Côte d'Ordure ».

Aujourd'hui, dans ce matin glacé, sur la route quasi vide, cinq silhouettes seulement se découpaient sur la brume, trébuchant sous le poids de leurs bagages. Les deux premières étaient deux ouvriers, les deux suivantes une femme de chambre et son enfant, la dernière était la princesse d' Orobelli.

***

Du côté français, la contagion de la peur n'avait pas encore gagné les employés de la douane. Depuis bien des jours déjà, leur pays était envahi : ils ne savaient pas, d'une heure à l'autre, où s'était arrêtée l'avance de l'ennemi, ni à quel moment ils seraient en état de guerre contre les hommes qui vivaient de l'autre côté de la ligne blanche tracée au travers de la route. Quand on leur en parlait, ils haussaient les épaules et continuaient leur travail.

Ils étaient deux, l'un maigre, avec une figure lugubre, barrée de longues moustaches tombantes et l'autre à la courte face rougeaude de paysan, éclairée par des yeux bleus et vifs. Tous deux étaient plus courtois que leurs collègues italiens. Lorsque la princesse leur présenta ses papiers, ils les examinèrent soigneusement, mais avec indifférence et, leur vérification faite, ils lui rendirent son passeport et l'invitèrent à franchir le portillon. Habitués aux princesses et aux milliardaires, mais démocrates authentiques, ils considéraient les gens, quel que fût leur niveau social, comme des citoyens libres et égaux. Ils ne l'appelèrent ni « Excellence » ni « Princesse », mais simplement « Madame », comme à l'ordinaire, et ne lui témoignèrent aucune malveillance.

Au moment de franchir le portillon et de pénétrer en France, elle se sentit subitement réconfortée. Elle avait toujours préféré l'Italie à la France où les gens du peuple ne se privaient pas de lancer des quolibets sur le passage des automobiles de luxe, au lieu de s'écarter respectueusement comme le faisaient les Italiens. Et s'ils se laissaient parfois séduire, eux aussi, par l'appât du gain, ils ne cachaient pas du moins leur mépris pour les générosités intéressées. Aujourd'hui, elle devait convenir que, malgré le trouble général des esprits, ces Français ne devenaient ni arrogants, ni méchants. Ils n'insultaient personne. Ils l'appelaient « Madame », comme à l'ordinaire. Derrière ces deux figures, l'une longue et mince, l'autre courte et ronde, il lui sembla voir surgir un monde que la haine n'avait pas encore contaminé — cette haine dont elle avait rencontré le dur visage sur la place Saint-Marc. Il était singulier qu'elle se sentît soulagée d'avoir quitté sa chère Italie, mais il est de fait qu'elle était heureuse de fouler le sol d'un pays où la liberté n'était pas morte.

Sur la petite place de la gare stationnait un seul fiacre, dont le cocher était vieux et borgne. Les voyageurs qui, quelques instants plus tôt, marchaient devant la princesse, augmentés de quelques autres, formaient groupe autour de la voiture. Ils discutaient entre eux et marchandaient avec le cocher. C'étaient des gens modestes, de petits moyens, pour qui le marchandage était une des formes habituelles de la lutte pour la vie. Ils en vinrent à se disputer furieusement, chacun surenchérissant de quelques francs pour s'assurer la possession du véhicule, tandis que le cocher attendait philosophiquement, en homme avisé, que la surenchère fît monter le prix au plus haut.

La princesse devina en un instant ce qui se passait et son cœur frémit d'aise. Elle était fatiguée, ses vêtements étaient déchirés et tout imprégnés de l'odeur du train, ses pieds gonflés et douloureux. Mais elle avait encore de l'argent — et plus sans doute, à elle seule, que n'en pouvaient réunir tous les membres du petit groupe. Son être entier était tendu vers un désir unique : atteindre l'Hôtel de Paris, à Monte-Carlo, prendre un bain chaud, se coucher dans un lit propre. Elle se servit du procédé classique dont la réussite lui parut cette fois certaine : en France, même dans cette zone frontière, les mœurs demeuraient saines. Le marchandage était encore dans l'ordre des choses, l'argent conservait son pouvoir. Rapidement, elle s'approcha du groupe et, ouvrant son sac, elle en sortit le billet de mille lires. Le vieux cocher l'aperçut de son œil unique, pendant qu'elle traversait la petite place et s'avançait vers lui. Il la vit lever la main avec le billet et l'agiter au-dessus de sa tête. Sans perdre un instant, il fouetta son maigre cheval, écarta le groupe qui continuait de discuter autour de la voiture et se dirigea vers la voyageuse. Avant même que les autres n'eussent compris ce qui se passait, elle avait sauté dans le fiacre et lancé l'adresse au cocher :

— Hôtel de Paris, Monte-Carlo.

Le vieillard fouetta de nouveau son cheval et grimaça un sourire : il retrouvait le bon vieux temps et des mœurs qui lui étaient familières.

L'un des membres du petit groupe courut derrière le fiacre en vociférant. Puis, la femme et l'enfant qui l'accompagnaient se mirent à pleurer. Alors, il arrêta sa chasse.

***

Sur la route blanche qui surplombait la mer, le trajet fut long dans le fiacre délabré et il parut interminable à la princesse, habituée aux voyages rapides dans des voitures confortables. Les sabots du cheval claquaient sur la chaussée et les villas désertes renvoyaient l'écho sonore de chaque côté de la route. Le brouillard s'était dissipé et le soleil éclairait peu à peu un monde vide et mort ; les villas se succédaient roses, jaunes, blanches et bleu azur, mais toutes aveugles, semblait-il, avec leurs volets clos. A l'exception de quelques boutiques, les magasins qui bordaient la route étaient fermés et, sur le pas de leur porte, quelques vieilles gens venaient contempler le curieux spectacle qu'offrait cette femme élégante qui passait dans un fiacre hors d'usage.

Le cocher conduisait sans mot dire. Son silence convenait à la princesse, qui n'était aucunement en humeur de conversation. Le vieil homme avait compris le langage de l'argent. Elle ne lui en demandait pas davantage et en éprouvait un sentiment de sécurité passagère. Deux ou trois fois, il se retourna avec peine sur son siège et la fixa de son œil unique. Elle essaya d'éviter ce regard froid, mais ne parvint pas à s'en détacher et elle crut remarquer que, peu à peu, le cocher prenait les traits du vieux

gondolier, puis ceux de la vieille femme de la place Saint-Marc. Décidément, les vieilles gens l'effrayaient...

Ils traversèrent Menton, désert ; au moment où ils parvenaient à la hauteur d'un rocher qui faisait une avancée sur la route, ils découvrirent Monte-Carlo. Le cocher se retourna de nouveau vers elle et dit, d'une voix faible assourdie par l'âge :

— Vous êtes passée juste à temps, votre train était le dernier. Depuis, ils ont fermé la frontière.

Le vieux cheval ralentissait de plus en plus l'allure et il était presque midi lorsque le fiacre pénétra dans la principauté et que la princesse distingua, encore voilés de brume, les contours de Monte-Carlo, terne et laid, accroché au flanc du roc, de Monte-Carlo si décevant pendant le jour et, la nuit, d'une si surprenante beauté. Déserte, avec ses maisons aux volets clos, la ville semblait plus lugubre que jamais. Le nouveau casino, trop blanc, trop neuf, surprenait l'œil ; l'ancien — d'une architecture extravagante — était ridicule. La princesse fut soudain prise de panique à la pensée que, comme toutes les villas, l'hôtel de Paris serait peut-être fermé et qu'elle ne pourrait trouver à se loger. Elle avait averti Serafina qu'elle attendrait de ses nouvelles à l'hôtel. L'annonce de la fermeture de la frontière raviva son anxiété au sujet du sort de ses bijoux. Si Serafina ne parvenait pas à s'échapper, elle ne les reverrait jamais.

L'hôtel était partiellement ouvert, mais n'avait que peu de clients. Quelques domestiques et le sous-directeur étaient restés pous assurer leur service.

Le regard du sous-directeur, un Monégasque ventru, très brun, à l'œil vif, s'éclaira à la vue de la princesse.

— Quelle surprise et quel plaisir, Excellence, dit-il en se frottant les mains.

Il confirma que l'hôtel n'était pas vraiment ouvert, mais qu'elle pourrait y loger et y prendre ses repas. Certes, la nourriture ne serait pas remarquable à cause de l'absence du chef et des cuisiniers, qui étaient mobilisés ou avaient quitté Monte-Carlo. Pas d'eau courante non plus pour les bains, mais les domestiques lui monteraient de l'eau chaude. Tous les étrangers étaient partis et nombre de gens du pays. Monte-Carlo n'était plus qu'une ville fantôme : elle était trop près de la frontière et, en cas de guerre, pouvait être bombardée par avion ou par tir d'artillerie. Ceux des domestiques qui continuaient leur service étaient des volontaires, qui gardaient l'hôtel et touchaient doubles gages.

— Mais je suppose, dit-il, que Votre Excellence ne restera que quelques heures.

— J'attends ma femme de chambre. Cela peut demander deux ou trois jours — ou même plus longtemps. Elle est encore en Italie.

Le petit homme brun parut inquiet.

— Mais la frontière est fermée, Excellence. Personne ne peut passer.

— Il est déjà arrivé qu'elle ait été fermée, puis rouverte. Je désirerais aussi vite que possible un bain, du thé et du jus d'orange.

— A votre service, Excellence.

Le vaste hall était vide, la salle à manger fermée. Le bruit de ses pas résonna le long du corridor, tandis que le directeur la conduisait à sa chambre.

Elle n'avait jamais vu l'hôtel de Paris aussi morne, même en pleine morte-saison. De sa fenêtre, la vue plongeait sur le petit port déserté par les yachts et les bateaux de plaisance et où se balançaient, seuls, quelques bateaux de pêche. Mais l'eau de la Méditerranée était toujours la même, bleue avec des reflets d'opale.

Après avoir pris du thé, du jus d'orange et s'être baignée, elle s'endormit. Elle se réveilla tard dans la nuit, vers trois heures du matin, se leva, encore à demi endormie, alla à la fenêtre et parcourut du regard la ville morte. Pas une lumière n'y brillait et l'on était pourtant à une époque de l'année où d'ordinaire Monte-Carlo ne connaissait pas de nuit. Immobile dans les ténèbres, et si maîtresse d'elle-même qu'elle fût d'ordinaire, elle se sentit de nouveau envahie par la peur. Pendant quelques instants, elle tenta de se persuader qu'elle entendait des rires et des bruits de musique. Mais le silence qui régnait était absolu.

***

Le soir du troisième jour, un petit garçon mal tenu vint apporter un message à l'hôtel. Le contenu de ce message laconique était le suivant : « Une personne du nom de Serafina était arrivée à Vintimille. La frontière était encore fermée. Si son Excellence pouvait se rendre 17, rue du Port, chez madame Lestrade, elle y recueillerait des renseignements plus détaillés ». L'enfant ne pouvait en dire davantage, ne sachant rien de plus. On lui avait donné cinq francs pour s'acquitter de la commission.

Lorsque la princesse demanda au chef de la réception s'il connaissait une dame Lestrade, qui habitait 17, rue du Port, il leva les sourcils avec étonnement.

— Madame Lestrade, expliqua-t-il, était propriétaire d'un établissement mal famé, fréquenté par les marins et les domestiques des riches estivants qui habitaient les hôtels et les villas de la colline. La rue du Port longeait la baie la plus éloignée.

Tout en parlant, il regardait la princesse avec un soupçon de curiosité, en homme qui, vivant depuis l'âge de quatorze ans dans les grands hôtels, n'était pas sans connaître les habitudes bizarres de certains personnages en vue. Devinant sa surprise, la princesse précisa.

— Je dois voir madame Lestrade au sujet de ma femme de chambre.

— Peut-être ferais-je bien de faire accompagner Votre Excellence par quelqu'un, suggéra-t-il. L'endroit est loin d'être sûr.

— Ce n'est pas la peine, répondit la princesse avec sécheresse. Je ne mettrai pas de bijoux. Je suis parfaitement capable de m'occuper de moi-même.

Elle ne voulait à aucun prix s'expliquer sur le but de sa visite. Jusqu'à son arrivée, saine et sauve, à New-York, personne, en dehors de Serafina et d'elle-même, ne devait rien savoir de l'affaire des bijoux.

Elle monta dans sa chambre, revêtit sa robe la plus simple et descendit la pente de la colline en direction du port. Son cœur battait rapidement et dans ses yeux brillait la flamme étrange qu'on y voyait souvent paraître depuis quelque temps.

Elle pensa : « Mes affaires vont mieux. Si Serafina m'a envoyé ce message, c'est qu'elle a les bijoux et si elle est à Vintimille il doit bien y avoir un moyen de lui faire passer la frontière. Ce ne sera qu'une question d'argent. »

Tandis qu'elle descendait la pente abrupte, coupée par endroits de marches taillées dans le roc, elle avait sans cesse l'image de ses bijoux présente à l'esprit, hantée par la vision des belles émeraudes vertes, de l'éclat glacé des diamants, de la pourpre sanglante des rubis. Elle les désirait désespérément, brûlait de les toucher, de les faire chatoyer dans la lumière. Sans eux, elle se sentait nue. Enfin, ils étaient presque à sa portée, à quelques kilomètres seulement, de l'autre côté de la frontière, au delà du front des troupes qui attendaient l'ordre de s'entretuer. Il fallait en reprendre possession avant qu'il ne fût trop tard.

Arrivée au niveau du port, elle découvrit sans difficulté la rue indiquée. C'était une petite rue bordée de vingt maisons tout au plus, une rue de bars, de petits établissements mal famés et de modestes boutiques. Le n° 17 était celui de la maison la plus cossue d'apparence, haute de trois étages, avec d'étroits balcons qui dominaient le port. L'aspect du quai et de ses alentours déserts était sinistre.

Elle poussa la porte d'entrée et se trouva dans une pièce vide dont un bar occupait l'un des côtés ; le long des murs tapissés de multiples glaces étaient rangés des sièges en peluche rouge. Elle frappa sur le bar et attendit, mais sans obtenir de réponse. Les glaces réfléchissaient de multiples images d'elle-même et elle y découvrait, avec irritation, une femme d'âge mûr, élégamment vêtue, au visage dur, qui avait encore de « beaux restes », mais dont le corps trahissait la lassitude. Cette affreuse nuit dans le train l'avait marquée et, dans les miroirs de cette maison close, elle prenait conscience, pour la première fois, que la jeunesse l'avait quittée à jamais. Ni la paix, ni le repos, ni les massages, ni les régimes ne la lui rendraient plus. Jamais plus le désir ni la curiosité d'un homme ne se poseraient sur elle. Cette frontière-là, comme l'autre, était franchie et désormais fermée pour elle. Il lui monta aux lèvres un goût amer, comme si un acide lui rongeait le cœur. Puis, redressant son corps las, elle se dirigea vers la porte qui ouvrait sur la pièce voisine.

Elle frappa de nouveau et entendit bientôt un bruit étouffé de pantoufles traînant dans l'escalier. La porte s'ouvrit enfin et une femme entra.

Elle pouvait avoir à peu près l'âge de la princesse et ses cheveux teints, aux reflets cuivrés, étaient roulés en bouclettes serrées. Elle portait un peignoir douteux et sur les épaules un châle de tricot noir. De taille plus lourde que la princesse, dont elle ne suivait certainement pas le strict régime, elle avait des yeux bleus et durs, des mains aux ongles malpropres enduits de laque carminée. Elle dévisagea effrontément la visiteuse et lui dit :

— Vous êtes la princesse d'Orobelli?

— Oui.

— Je suis madame Lestrade, « la Goulue », qu'on m'appelle par ici. Asseyez-vous, madame. Vous prendrez bien un verre de fine avec moi? et, sans attendre la réponse, elle alla prendre une bouteille au bar.

La pièce sentait le parfum et la poudre à bon marché, la bière rance et les W.C. Pendant qu'elle débouchait la bouteille, madame Lestrade dévisageait effrontément la princesse, dont la présence chez elle ne pouvait surprendre une femme habituée à entretenir d'étranges relations avec certains des riches estivants qui habitaient les hôtels ou les villas de la ville haute et avaient le goût des aventures crapuleuses. Il était évident qu'elle la considérait comme quelqu'un de son espèce, ayant de l'expérience et peu de scrupules. Tout en remplissant les verres, elle pérorait.

— J'ai renvoyé ces dames. Avec les risques de bombardement, on ne pouvait pas les garder ici. D'ailleurs, elles n'avaient plus de travail. Je les ai placées dans une bonne maison de Marseille, où les affaires marchent bien. Le port est rempli de bateaux de guerre.

Elle parlait comme l'eût fait de son commerce une marchande de légumes. Elle leva son verre :

— A votre santé, madame.

La princesse leva le sien. L'âpre saveur de l'eau-de-vie lui brûla la gorge.

Madame Lestrade reprit la parole.

— Je suppose que vous êtes venue au sujet de la nommée Serafina. Vous lui êtes très attachée?

— Oui, répondit la princesse, je voudrais lui faire passer la frontière.

Malgré elle, la vision fugitive de ses bijoux fit trembler sa voix et ses mains.

— Il est indispensable que je la fasse passer, et c'est pour cela que je suis venue vous voir.

— Je peux peut-être vous aider, dit madame Lestrade.

Et, se versant un deuxième verre d'alcool, elle ajouta :

— J'ai un petit bateau et deux marins. En toute franchise, nous les

utilisions pour la contrebande. Ils savent se diriger dans la nuit. Ils pourraient sans doute vous ramener cette personne.

Elle toussa.

— Naturellement, cela vous coûterait de l'argent.

— Naturellement, opina la princesse, mais combien?

Ses mains tremblaient encore. Madame Lestrade le remarqua et, du coup, doubla le prix.

— Dix mille francs, dit-elle, payés d'avance. C'est une affaire où les risques sont grands. Je peux perdre mon bateau, Vincenzo et Pierre peuvent être pris ou tués. Je vous préviens que je garde l'argent, même si l'entreprise échoue.

— C'est entendu, dit la princesse.

Elle eût donné bien davantage s'il l'avait fallu. Qu'était-ce que trois cents dollars à côté de bijoux qui en valaient plus d'un million.

— Il me faudra aussi deux cartouches de cigarettes américaines et deux bouteilles d'eau-de-vie.

— Très bien. Quand pourrez-vous faire prendre cette personne?

— Ce soir, après le coucher de la lune.

— Bien. Je vous ferai porter l'argent et le reste d'ici une heure.

— Au revoir, madame.

— Au revoir, madame.

Les deux femmes se saluèrent en égales. La longue escalade du retour épuisa la princesse; il faisait tout à fait nuit lorsqu'elle atteignit l'hôtel de Paris.

A la porte, elle aperçut, sans en croire d'abord ses yeux, une vieille et énorme Rolls-Royce. Deux domestiques de l'hôtel et un chauffeur trapu, au visage rude, déchargeaient du toit de la voiture des bagages hétéroclites parmi lesquels la princesse crut discerner, à la faible lueur qui venait de l'intérieur de l'hôtel, deux malles de fer, un matelas, une machine à coudre et... une chèvre.

Pesamment, elle monta les marches du perron et pénétra dans le vaste hall. Là, elle aperçut, descendant l'escalier monumental, très droite, un chapeau à la mode du temps d'Édouard VII posé très haut sur ses cheveux relevés, la dernière personne au monde qu'elle s'attendît à rencontrer à Monte-Carlo en temps de guerre. La superstition profonde qui gouvernait sa vie lui dicta aussitôt cette remarque : « Voilà donc pourquoi j'ai rêvé de Mary Pulsifer. Elle allait entrer dans ma vie. »

***

Le voyage avait été non seulement long, mais pénible pour une femme âgée et aussi habituée au luxe que Mary Pulsifer. Sans 'Ennery, elle n'y aurait pas résisté. Si elle avait conservé son penchant naturel pour l'imprévu et l'aventure, elle n'avait plus la force de traverser tant d'épreuves. Mais 'Ennery avait été admirable. Il avait conduit jour et nuit, traversant en trombe Orléans, Blois, Tours, Bordeaux, Lyon et à peine les avait-il

dépassées, on apprenait par la rumeur publique que chacune de ces villes venait d'être occupée par les Allemands.

Il avait été difficile de se procurer de l'essence. Mais le moteur de la vieille Rolls avait été complètement refait à l'époque des longs voyages d'autrefois quand il fallait traverser des déserts, franchir des montagnes, et le réservoir une fois rempli, la voiture pouvait parcourir huit cents kilomètres d'une traite. Peu après Orléans, 'Ennery avait, au prix d'une petite fortune, vidé le poste d'essence d'un village et fait le plein. C'était Mrs Pulsifer qui avait décidé de mettre le cap sur Monte-Carlo. Lorsqu'elle avait demandé aux réfugiées qu'elle avait ramassées sur la route où elles voulaient aller, les femmes lui avaient dit n'en avoir aucune idée. On les avait évacuées de leurs villages en les invitant à fuir, mais sans leur indiquer de lieu de repli ni leur assurer aucun moyen de transport.

Mary Pulsifer avait opté pour Monte-Carlo, après s'être avisée que les troupes allemandes ne prendraient pas la peine, au cours de leur foudroyante avance, de bombarder des routes désertes et que celles de la région provençale seraient probablement libres. Elle avait également pressenti qu'à cause de la proximité de la frontière italienne les gens du pays quitteraient Monte-Carlo plutôt qu'ils n'iraient s'y réfugier. On y trouverait donc de la nourriture et un abri.

C'est ainsi que les voyageurs avaient roulé jour et nuit, s'arrêtant seulement pour acheter, lorsqu'ils en trouvaient, du pain, du fromage et du vin. Tandis que la fatigue la gagnait, Mrs Pulsifer se prit à songer à la mort, pour la première fois sans doute d'une vie que son goût pour ses semblables et pour le spectacle du monde avaient — bien plus que l'usage de la richesse — rendue heureuse. Au terme d'une existence bien remplie, elle n'éprouvait aucune crainte de la mort. Mais elle se sentait vieille. L'épreuve de cette nouvelle guerre pesait lourdement sur elle ; une autre guerre, après celle qu'elle avait déjà connue, c'était trop lui demander.

La Rolls-Royce, surchargée, déboucha au soleil couchant au-dessus de la Méditerranée, qui étendait son immense surface au delà de la frange des stations de plaisir. A ce spectacle, les paysannes et leurs enfants qui n'avaient jamais vu la mer s'exclamèrent et oubliant un instant leurs soucis et la ruine de leurs foyers, se mirent à échanger leurs impressions.

Mary Pulsifer les écoutait en souriant. Pour elle, la vue de cette mer très ancienne, insoucieuse des guerres, des révolutions et du destin des civilisations qui étaient nées, avaient fleuri puis disparu sur ses rives, lui procurait une sensation apaisante. La Méditerranée lui rappelait aussi bien des souvenirs de sa vie passée : souvenirs de moments agréables dans la villa où elle venait autrefois séjourner pendant quelques mois d'hiver avec son mari et qu'elle avait vendue à une actrice de cinéma quand elle avait réalisé tous ses biens ; souvenirs de croisières en yacht, de soirées de ballet à Monte-Carlo, de dîners chez Zaharoff, le muni-

tionnaire, souvenirs d'une vie fastueuse, heureuse, somme toute à s'en tenir aux apparences sans scruter les profondeurs.

La voiture suivait la longue route sinueuse, déserte, et les lueurs violettes du couchant s'assombrissaient sans qu'aucune lumière révélât le port, le casino, les approches de la ville.

« C'est un endroit mort, songea Mary Pulsifer, et qui ne renaîtra pas de notre temps. »

A l'entrée de la principauté, un petit homme vêtu d'une tenue de fantaisie s'avança dans la lumière tamisée des phares et informa 'Ennery que la loi interdisait tout éclairage des voitures. Mary Pulsifer reçut un choc. Vingt-cinq ans plus tôt, des villes comme Monte-Carlo avec ses lieux de plaisir et ses grandes villas, séjour de personnages considérables dont beaucoup s'étaient assis à la table de son mari, avaient été, par une entente plus ou moins tacite entre les belligérants, préservées des ravages de la guerre. Elle pensa : « Cette fois-ci, ce n'est plus la même chose. Les hommes sont devenus inexorables. Rien ni personne — si haut placé ou si riche soit-il — ne sera plus épargné. »

Elle était venue à Monte-Carlo qu'elle jugeait sûr pour y mettre à l'abri de pauvres femmes et des enfants, et voici que l'on n'était plus en sûreté nulle part, pas plus à Monte-Carlo qu'ailleurs.

. . . . . .

A l'hôtel, on la vit arriver avec surprise et plaisir. De même que la princesse, elle était un vivant témoignage des fastes du passé, mais il entrait plus de sincérité dans la chaleur qu'on mettait à l'accueillir. On était sensible à sa bonté, à sa générosité, à sa gaîté et même à cette sorte de gêne qu'elle éprouvait visiblement d'être si riche. C'était une femme simple et qui aimait les gens ; et les gens l'aimaient, même les plus frustes. L'on savait aussi qu'elle était une personne d'importance qui avait compté parmi les hôtes habituels de Zaharoff.

A l'idée d'héberger des paysannes, leurs enfants et une chèvre, le gérant de l'hôtel avait eu un haut-le-corps, mais Mrs Pulsifer avait insisté et, dans ces temps de désarroi général, on ne songeait pas à discuter les désirs d'une femme qui avait son autorité et, au surplus, payait rubis sur l'ongle.

C'est ainsi que les femmes et les enfants, à peine remis du saisissement que leur inspirait le spectacle de tant de splendeurs nouvelles, furent conduits aux vastes chambres à coucher qui avaient hébergé autrefois des grands ducs, des milliardaires et des courtisanes en vogue. On leur prépara des bains et un bon repas, puis Mary Pulsifer descendit pour s'informer du sort de la chèvre dont la propriétaire s'inquiétait. En descendant l'escalier, elle eut la surprise d'apercevoir May d'Orobelli, lasse, vieillie, les traits durcis qui franchissait la porte d'entrée de l'hôtel. Dans l'état de fatigue et de dépression où elle se trouvait elle-même, c'était bien la dernière personne que Mary Pulsifer eût désiré rencontrer.

***

Elles avaient bien des choses à se dire. Elles ne s'étaient jamais très bien connues, car, bien qu'elles fréquentassent le même milieu, la princesse jugeait Mary Pulsifer trop rigide et Mary Pulsifer voyait dans May d'Orobelli le modèle achevé des vices propres à une certaine faune de viveurs et de riches oisifs. Mais aujourd'hui, le hasard les réunissait toutes deux dans la ville déserte et, tandis qu'elles dînaient ensemble dans le salon de Mary Pulsifer, une sorte d'intimité, factice assurément mais instantanée, s'établit entre elles.

Le dîner était bon ; c'était un vrai dîner de l'ancien temps avec du poisson, de la volaille, du champagne et, tout en parlant, Mary Pulsifer sentait s'évanouir sa fatigue. Avec l'âge, elle avait de moins en moins besoin de sommeil et, convaincue qu'elle ne pourrait pas dormir elle but plus de champagne qu'à l'ordinaire. A minuit, les deux femmes conversaient encore.

La princesse fit le récit de sa dernière journée à Venise et décrivit l'effrayante transformation que subissait l'Italie. A son tour, Mrs Pulsifer conta très tranquillement l'histoire de sa fuite de Paris, des bombardements d'avions qui n'épargnaient pas plus les femmes de banquiers que les paysannes, les enfants et les religieuses, confondus dans une fuite éperdue sur les routes de France.

— Et j'ai choisi Monte-Carlo comme l'endroit le plus sûr que je connusse.

La princesse lui expliqua qu'il fallait se garder de toute illusion à cet égard et que Monte-Carlo lui-même n'était plus sûr. Elle dit amèrement :

— En Europe, il n'y a plus d'endroit sûr pour des gens comme nous. Aujourd'hui, il n'y a plus rien de sacré. A moi, ils m'ont tout pris, sauf mes bijoux.

Elle avoua alors à Mary Pulsifer ce qu'elle n'avait encore avoué à personne. Elle la mit au courant de la tentative de sauvetage des bijoux par Serafina et des péripéties de son arrivée à la frontière. Mary Pulsifer avait entendu parler des fameux bijoux. Elle en connaissait certains. Ce soir, elle apprenait dans le détail l'histoire de chacun d'eux : du magnifique diamant royal, du rubis de la Reine, des émeraudes qui avaient appartenu à Pauline Bonaparte. Elle écoutait, fascinée et un peu effrayée par cette évocation passionnée ; les bijoux semblaient s'animer, devenir des êtres vivants. May d'Orobelli en parlait avec la ferveur de certaines mères parlant de leurs enfants ou de certains savants parlant de leurs découvertes. Dans ses yeux brillait une flamme que n'y avait jamais allumée aucun de ses amants. Au ton de sa voix, à toute son attitude, on la sentait possédée par une espèce de folie.

Tout en l'écoutant, Mary Pulsifer se disait : « C'est tout ce qui lui reste. Elle a perdu son amant. Elle n'a pas de véritables amis. Elle n'a

personne sur qui elle puisse compter et elle est terrifiée par les épreuves qu'elle vient de traverser. Oui, il ne lui reste que ses bijoux. » La révélation soudaine de la vanité totale d'une pareille vie lui causait un certain malaise. Mais elle avait du cœur et ne pouvait se défendre d'un sentiment de pitié pour cette femme exaltée, assise en face d'elle, qui buvait, verre sur verre, une vieille eau-de-vie.

A une heure du matin, elle écoutait encore l'histoire de madame Lestrade et l'exposé du plan que la tenancière de la rue du Port avait conçu pour faire passer la frontière à Serafina lorsqu'un valet de chambre frappa à la porte.

Il dit en entrant :

— Il y a en bas une femme qui désire parler à Votre Excellence.

Une expression de soulagement et de joie détendit les traits contractés de la princesse.

— Dites-lui de monter immédiatement.

Lorsque le valet de chambre se fut éloigné, elle murmura en tremblant :

— C'est Serafina avec les bijoux.

Ce n'était pas Serafina, mais madame Lestrade. Elle portait un chapeau qui couvrait en partie sa figure, laissant ses yeux dans l'ombre. Mary Pulsifer la jaugea d'un coup d'œil. La princesse se leva et s'avança vivement vers madame Lestrade qui resta près de la porte :

— Madame, j'ai de mauvaises nouvelles, dit la visiteuse.

A ces mots, la princesse s'arrêta net et s'appuya contre une chaise. Madame Lestrade reprit :

— Le bateau est perdu et les deux hommes avec lui. Vincenzo a été tué au moment où il cherchait à débarquer. Pierre a réussi à s'échapper, mais il est mort. Oui, il est mort il y a quelques instants.

La femme parlait d'une voix sans timbre, étrangement neutre. Mary Pulsifer devina l'attachement passionné qui devait l'unir à l'un des deux hommes.

— Et Serafina, et mes bijoux? cria la princesse. Où sont-ils? Qu'en avez-vous fait?

De la même voix morte, la femme répondit :

— Allez au diable, vous et vos bijoux. Mon homme est mort.

La princesse se mit à hurler :

— Vous m'avez trompée, vous m'avez roulée! Vous avez volé les bijoux.

La femme considéra silencieusement May d'Orobelli qui dans une explosion de fureur lui lançait à la tête les accusations et les insultes les plus basses. Très tranquillement elle couvrit à son tour la princesse d'injures, l'accablant d'épithètes si ordurières que les pensionnaires de son établissement ne devaient pas souvent en échanger de semblables entre elles.

Pour finir, elle dit :

— Que Dieu vous maudisse pour l'éternité, vous et vos damnés bijoux!

Puis, avant que la princesse ait pu ajouter un mot, elle tourna les talons et sortit de la pièce.

Restée seule avec Mary Pulsifer, la princesse revint vers la table et s'assit. Elle ne criait plus. Agitée de tremblements nerveux, elle sanglotait tandis que son amie s'efforçait de la consoler. Mrs Pulsifer ne ressentait décidément aucun mépris pour May d'Orobelli, mais plutôt une sorte d'étrange compassion à laquelle sa fatigue et peut-être aussi le sentiment de sa mort prochaine n'étaient pas étrangers. La femme qu'elle avait devant elle était moins, à ses yeux, une créature méprisable, dévorée par l'avarice et l'amour de soi, dominée par la colère, insensible à la mort de deux hommes dont elle était la cause, que le misérable jouet de la fatalité antique, un jouet que les implacables Furies tenaient entre leurs griffes. Assurément, cette femmes au visage ruiné, ravagée par ses basses passions, offrait un spectacle affreux, mais, un jour, elle avait été jeune et belle ; un jour, elle avait eu toute la vie devant elle.

Au bout d'un moment, elle dit :

— Il ne faut pas vous mettre dans cet état, May. Vos bijoux ne sont pas perdus. Il reste un espoir de les retrouver.

La princesse se redressa et commença à refaire le maquillage de sa figure.

— Je m'excuse, Mary. Tout cela est l'effet de ce qui se passe depuis deux ou trois jours. Rien de pareil ne m'était jamais arrivé jusqu'ici.

— Vous feriez bien d'aller vous reposer. Nous trouverons certainement un moyen d'arranger votre affaire. Mon chauffeur est un homme de ressources. Il aura une idée. Tout peut s'arranger tant que la guerre avec l'Italie n'est pas déclarée.

— Vous êtes très bonne pour moi, Mary. Pourquoi ? Je me le demande.

Mrs Pulsifer se mit à rire :

— Je n'en sais rien moi-même, mais c'est ainsi. Ne cherchons pas plus loin.

Une fois couchée, elle ne put dormir. Son cœur battait à tout rompre, les pensées et les souvenirs se pressaient en désordre dans son cerveau las. Elle revécut des fragments de sa vie passée, qui avait toujours été agréable mais un peu insipide, jusqu'au moment où elle s'était mise avec 'Ennery à courir le monde, à connaître les hommes, à les aimer pour ce qu'ils avaient en eux de meilleur. Elle pressentait obscurément qu'elle ne quitterait plus jamais Monte-Carlo et que tout y finirait pour elle. Enfin, elle s'endormit d'un sommeil agité, en souhaitant vaguement ne plus se réveiller.

A dix heures, le lendemain matin, après avoir pris son thé, elle fit appeler 'Ennery. Il entra, carré, trapu, solide, avec sa large face rouge

et ses cheveux grisonnants donnant, par toute sa personne, une réconfortante impression de sécurité. Elle le pria de s'asseoir et lui dit :

— Je n'ai pas été très bien portante ces temps derniers, 'Ennery.

— J'en suis désolé pour madame. Peut-être que l'effort a éte trop dur pour elle.

— Il y a une ou deux choses que je voudrais vous dire pour le cas où il m'arriverait subitement malheur.

Les yeux bleus d'Ennery clignèrent et il dit :

— Madame ne devrait pas parler ainsi.

— Il faut avoir du bon sens, reprit-elle vivement. En premier lieu, j'ai assuré votre avenir dans mon testament. Vous n'avez donc pas à vous en inquiéter.

Connaissant Mary Pulsifer, il était fixé là-dessus, mais il n'en répondit pas moins :

— Madame a été bien bonne.

— Je vous laisse, d'autre part, un chèque pour vous permettre d'aider les réfugiés que nous avons amenés ici. Je pourrais le faire remettre à mes avocats ou à mes banquiers, mais je préfère me fier à vous. Nous avons vécu ensemble pendant très longtemps et nous nous comprenons. Nous sentons les choses de la même façon. Je voudrais que vous agissiez à l'égard de ces braves gens comme si je les avais adoptés. Je voudrais que vous restiez en contact avec eux et que vous veilliez à ce qu'ils ne meurent pas de faim jusqu'à ce que la guerre soit finie et qu'ils puissent rentrer chez eux. Je sais que je peux avoir confiance en vous?

— Oui, madame, naturellement.

Elle lui remit une enveloppe et dit alors :

— La princesse d'Orobelli est ici.

— Oui, madame, je l'ai vue. Elle n'a pas l'air bien.

— Elle a peur et elle est malheureuse.

Elle lui raconta l'histoire des bijoux et elle s'aperçut qu'involontairement elle cherchait des excuses à son amie, s'efforçait d'expliquer sa frayeur et la nature de son tourment. Mais 'Ennery avait compris. Il l'interrompit bientôt pour dire :

— Oui, madame, je suis sûr qu'il y a un moyen de tirer d'affaire Son Excellence et sa femme de chambre. Madame se souvient que nous nous sommes, elle et moi, trouvés dans des situations tout aussi difficiles, par exemple le jour où nous avons traversé la frontière entre l'Iran et l'Afghanistan avant d'arriver à Kaboul. Que madame me laisse faire, je trouverai bien un moyen.

Mrs Pulsifer renvoya alors 'Ennery en le priant d'aller voir si ses protégés ne manquaient de rien et de s'enquérir des nouvelles. Puis, elle se remit au lit et se rendormit. Elle ne se réveilla qu'à six heures pour recevoir la princesse, accompagnée d'Ennery.

La princesse était dans un état de grande exaltation. 'Ennery avait com-

biné un plan. Fort simple, d'ailleurs, et assez semblable à celui de madame Lestrade. Il s'assurerait des complaisances pour passer la frontière dans les deux sens. Pour cela, il lui fallait de l'argent, quatre à cinq bouteilles d'eau-de-vie et des cigarettes américaines. Il demanda et obtint la permission de se servir de la Rolls-Royce de Mrs Pulsifer et précisa qu'il faudrait la munir d'un drapeau américain.

Il passerait, découvrirait Serafina et la ramènerait avec les bijoux. Il faudrait agir vite pendant une relève de sentinelles. Il se proposait de partir vers neuf heures, passerait la frontière dès qu'il ferait nuit, serait de retour à Monte-Carlo pour minuit.

Tour en exposant son plan, il regardait Mrs Pulsifer et quêtait son approbation, la tenant pour une femme avisée et de jugement sûr. Il parlait d'une voix calme, neutre. La petite flamme qui brillait dans ses yeux clairs était le seul indice qui pût laisser soupçonner que cet homme d'âge mûr, terne, solide, respectable était possédé de cet esprit d'aventure qui avait créé entre Mary Pulsifer et lui-même un si durable lien.

Pendant qu'elle présentait ses observations, un vague sentiment d'envie passa dans l'âme de la digne Mrs Pulsifer : l'entreprise était de celles qui l'eussent autrefois tentée. Lorsqu'elle eut fini, elle s'adressa à la princesse :

— Si vous le permettez, May, je désirerais rester un instant en tête-à-tête avec Ennery.

La princesse une fois sortie, elle dit à 'Ennery :

— Il ne faut prendre aucun risque, 'Ennery, pour un tas de bijoux qui pourraient tout aussi bien être en verre. Vous comprenez, n'est-ce pas, que cela n'en vaut pas la peine ? Rappelez-vous que, s'il vous arrivait malheur, je serais perdue.

— Madame n'a pas besoin de s'inquiéter je ne tente pas l'entreprise pour satisfaire Son Excellence, mais pour voir si elle est réalisable.

— Je vous attendrai. Si j'étais endormie quand vous rentrerez, réveillez-moi. Je voudrais savoir comment les choses se seront passées.

***

Par bonheur, il faisait un beau clair de lune. 'Ennery roulait sans lumière, mais assez facilement. Les villas qui bordaient la route en lacets étaient blanches pour la plupart et semblaient jeter des lueurs phosphorescentes sur le sombre décor maritime. Tout en conduisant, il calculait les risques, imaginait successivement tous les cas qui pourraient se présenter. Il ne se faisait pas d'illusions. Le succès dépendait entièrement du caractère des hommes de garde à qui il aurait à faire à chacun des postes-frontière. Il savait ce qu'on pouvait attendre des Latins : ils seraient, soit ouverts et bons garçons, soit, au contraire, importants, solennels,

intolérables. S'il avait la malchance de tomber sur des hommes de la deuxième espèce, sa mission serait difficile sinon impossible. Dans le premier cas, elle serait relativement facile, car il avait soigneusement préparé son discours. :

« Sa maîtresse, dont il était passionnément épris — dirait-il — avait été surprise par la fermeture de la frontière et était restée de l'autre côté. Il voulait seulement passer une heure avec elle et revenir. » Si, du côté italien, cette version était accueillie avec scepticisme, il proposerait que deux soldats l'accompagnassent jusqu'à la maison qu'habitait son amie ; ils l'attendraient pendant qu'il ferait sa visite, puis le raccompagneraient à la frontière. Il avait, bien entendu, emporté de l'argent et des cigarettes pour les séduire et de l'eau-de-vie pour les enivrer. Lorsqu'ils seraient suffisamment ivres, ils le laisseraient tranquille. Il installerait Serafina à l'arrière de la voiture, sur le plancher, sous une couverture, et reprendrait le chemin de Monte-Carlo.

Il avait de sérieux atouts dans son jeu. C'était d'abord une chance considérable que ni l'une ni l'autre des deux frontières ne fût gardée par des soldats anglais ou allemands positifs et disciplinés. Des Latins comprendraient son désir de revoir sa maîtresse et seraient tentés d'ajouter foi à son récit.

Qu'il fût un homme d'âge mûr ne le rendrait que plus sympathique à leurs yeux en ajoutant à la situation une pointe d'humour qui les ferait rire. Un ou deux verres, un ou deux paquets de cigarettes américaines et on les ferait rire bien davantage encore. Pour lui, il était bien résolu à jouer son rôle avec toute la conviction nécessaire.

Il décrirait l'ardeur de la passion réciproque qui les dévorait, sa maîtresse et lui-même, insisterait sur l'impatience qu'elle avait de le voir. S'il paraissait préférable de jouer de son âge et de sa laideur pour amuser ses interlocuteurs, voire même de laisser entendre que sa maîtresse lui était infidèle, il opterait pour cette version. S'il n'avait pas la guigne de tomber sur un sous-officier esclave de la consigne, la réussite était assurée. La vieille Rolls haut perchée sur ses roues ajouterait encore un élément pittoresque à la situation.

Un seul point noir : au retour, l'attitude des douaniers français qui voudraient peut-être fouiller la voiture. Dans ce cas, il ne resterait qu'à prendre la fuite et à courir le risque d'être atteint par une balle. Mais, ce risque, il faudrait l'assumer car, au retour, toute fausse manœuvre, tout retard devraient être soigneusement évités.

Pendant la traversée de Menton, il ralentit, sachant que, dans quelques instants, on lui ferait signe de s'arrêter. En effet, il ne tarda pas à voir surgir de la nuit une barrière dressée au travers de la route et entendit, au même moment, crier fortement : « Halte ! »

Il stoppa et, de l'ombre d'une maison, il vit sortir un sous-officier et trois soldats. 'Ennery ouvrit la portière, descendit sur la route et aper-

çut, à la clarté de la lune, le bas d'un visage dont la partie supérieure était voilée par l'ombre du casque — mais, ce qu'il entrevit, suffit à le rassurer. C'était le bas d'un beau visage au menton fermement dessiné, aux lèvres charnues ombrées d'une moustache soigneusement cirée. La bouche et le menton étaient d'un homme sensuel, aimant les femmes et la bonne chère. La moustache soignée révélait particulièrement l'amateur de femmes. C'était un homme qui comprendrait. Jusqu'ici, tout allait bien.

Tranquillement, il dit :

— Bonsoir!

***

Les deux femmes dînèrent ensemble — et très bien. Le menu comportait ce que l'hôtel pouvait offrir de mieux. La princesse, gourmande par nature, aimait la bonne chère et Mrs Pulsifer pensa : « C'est peut-être mon dernier repas ». D'ailleurs, qu'elle mourût ou continuât de durer, il s'écoulerait sûrement beaucoup de temps avant qu'on ne pût revivre, en Europe, comme elle y avait vécu. Il se passerait peut-être tout le temps d'une vie avant la résurrection des restaurants fameux et des grands dîners — et passablement de mois ou d'années avant que des produits aussi usuels que le savon ou le sucre puissent s'acheter de nouveau en quantité suffisante. Ici, à l'hôtel de Paris, on vivait encore sur les restes de la grande époque.

L'esprit tout occupé à peser les chances de succès ou d'échec d'Ennery, la princesse était nerveuse et, le repas une fois terminé, Mrs Pulsifer proposa une partie de bézigue pour tuer le temps en même temps que pour faire diversion à la hantise de son amie. Mais la partie languit. La princesse, dont l'esprit continuait à battre la campagne, jouait mal et Mrs Pulsifer, rompue par son mari à la pratique de tous les jeux de cartes, gagna sans effort sept mille francs qui iraient à ses protégés.

On atteignit dix heures, puis onze et, finalement, minuit. Mrs Pulsifer se sentant fatiguée, tout à coup, dit :

— Si cela ne vous fait rien, May, je vais aller m'étendre dans ma chambre. Je ne me sens pas très bien. Il me suffira d'un petit somme pour me reposer. Je ne me déshabillerai pas. Si je m'endormais tout à fait, ne manquez pas de me réveiller à l'arrivée d'Ennery.

Puis, elle monta l'escalier.

Lorsqu'elle fut partie, la princesse se fit apporter de l'eau-de-vie et s'assit, guettant le bruit de la voiture. A l'intérieur de l'hôtel tout le monde était couché, sauf un petit groom qui dormait, droit sur sa chaise, près de la porte d'entrée. Le grand hall et les salons de réception ornés de meubles dorés et de plantes tropicales lui parurent à diverses reprises,

tandis qu'elle continuait de boire, se peupler d'ombres : Zaharoff, Édouard VII, Lily Langtry et le vieux Léopold de Belgique avec sa barbe teinte en noir, Serge de Diaghileff, Diane de Pougy, toute une procession de grands ducs et de riches négociants moscovites, tous les fantômes de ceux qui avaient autrefois fréquenté ces salons, figures d'une Europe aujourd'hui moribonde. Sous l'effet de l'alcool, elle se réveillait par moments, dans un soubresaut. « Il faut que je sois devenue folle, se disait-elle. Il n'y a personne d'autre ici que moi-même et cet enfant endormi sur sa chaise près de la porte. Je suis seule, j'attends Serafina avec les bijoux et, à chaque minute, je vieillis davantage. » Elle se versait un nouveau verre d'alcool et restait assise, l'œil fixe devant les fantômes parmi lesquels se glissait de temps à autre le maigre et sévère visage du général éclairé par l'étrange lueur de haine et de mépris qu'elle avait surpris dans ses yeux.

Au dehors, la nuit avait l'immobilité de la mort et elle entendit le bruit du moteur de la vieille Rolls dès que la voiture commença de gravir la côte qui longe le Sporting Club. Ce bruit dispersa tous les fantômes imaginaires et elle pensa : « Les voilà ! » Elle se leva vivement, renversa la bouteille d'eau-de-vie qu'elle ne prit pas la peine de ramasser, courut à la porte et sortit.

Elle attendait, debout dans la lumière qui venait du hall d'entrée lorsque la voiture s'avança devant le perron et stoppa subitement, si brutalement que les freins grincèrent. 'Ennery sauta de son siège. Il titubait légèrement, ivre encore de tout l'alcool qu'il avait dû boire avec les autres pour assurer la réussite de son plan. La princesse lui cria :

— L'avez-vous trouvée ? Ramenez-vous les bijoux ?

Vacillant sur ses jambes, le vieil 'Ennery la regarda en silence pendant un instant et dans ses yeux rusés elle vit passer la même lueur de haine et de mépris qu'elle avait depuis quelques jours surpris dans tant de regards.

— J'ai ramené la femme de chambre, Excellence. Pour ce qui est des bijoux, je ne sais rien.

— Où est-elle ? Je ne la vois pas ?

— Il lui est arrivé quelque chose, Excellence. A la frontière, j'ai dû forcer le barrage. Ils nous ont mitraillés.

Il ouvrit alors la portière de la voiture et s'effaça correctement, presque solennellement, comme il avait fait tant de fois devant Mrs Pulsifer lorsqu'elle descendait de la Rolls avec toute la dignité qui lui était naturelle. Mais personne ne sortit de la voiture. Sur le plancher, roulé dans une couverture, gisait le corps de Serafina. Elle était couchée, face contre terre ; un mince filet de sang, noir et luisant dans la pénombre, coulait le long du marchepied.

***

Avec l'aide du groom et du portier qui accourut, ayant hâtivement passé sa livrée par-dessus sa chemise de nuit, ils tirèrent le corps hors de la vieille Rolls et le transportèrent dans le hall où ils le déposèrent sur un divan en couvrant le visage avec le chapeau. Le spectacle était à la fois macabre et grotesque.

C'est alors qu'il se produisit une scène extraordinaire. Sous les yeux d'Ennery et des deux domestiques, la princesse se mit à arracher sauvagement les vêtements de la morte ; le drap noir céda sous la pression de ses doigts et d'admirables bijoux apparurent à la lumière. Il y en avait de toutes sortes : bracelets, bagues, colliers, clips, pendentifs de diamants, rubis, émeraudes ; tous avaient été tirés de leurs écrins et fixés par des épingles anglaises sur le corset et le pantalon, à l'ancienne mode de la femme de chambre. Un à un, la princesse les arracha et tandis qu'elle accomplissait sa besogne elle pleurait et riait convulsivement, en proie à une véritable crise d'hystérie.

'Ennery, saisi de dégoût, se détourna de ce spectacle et monta chez Mrs Pulsifer pour lui rapporter les événements.

■ ***

Arrivée à l'étage de Mrs Pulsifer, 'Ennery cogna doucement à la porte de la chambre. Il frappa deux fois, un peu plus fort la seconde que la première, puis n'obtenant pas de réponse, il ouvrit la porte et entra. La chambre était plongée dans l'obscurité. Deux fois, avant d'allumer, il appela respectueusement Mrs Pulsifer. Mais il ne reçut pas davantage de réponse et, lorsqu'il eût tourné le commutateur, il vit la vieille dame étendue toute habillée sur son lit. Elle était complètement immobile. Avant même de l'avoir touchée, il sut qu'elle était endormie à jamais. Les larmes lui montèrent aux yeux et sa gorge s'étrangla.

Dans le hall, le cadavre de Serafina, dans ses vêtements déchirés, était toujours étendu sur le divan. On l'avait voilé d'un tapis vert pris à l'une des tables voisines. A l'étage au-dessus, la princesse était assise dans sa salle de bains devant sa coiffeuse, un monceau de bijoux auprès d'elle. Elle les prenait un à un et les frottait soigneusement avec une brosse à dents pour enlever le sang qui les souillait et les empêchait de briller.

Dans l'aube immobile, des coups secs claquèrent du côté de Vintimille. Les Italiens avaient enfin attaqué. Mais la princesse, absorbée dans sa tâche, n'entendit rien.

LOUIS BROMFIELD

(TRADUIT PAR P. ET S DE LA BAUME)

L'UNESCO CHERCHE SA VOIE

Tout près de l'Étoile, dans l'énorme bâtiment de l'hôtel Majestic, l'U.N.E.S.C.O., le 20 novembre 1946, a ouvert sa première session. L'hôtel, de mauvais style moderne, qui abrita jadis les princes orientaux, les grands financiers des États-Unis et les riches Sud-américaines, qui fut, pendant la guerre, le Ministère de l'Armement de M. Dautry, puis, pendant l'occupation, servit de bureaux aux services de la Gestapo chargés de contrôler notre économie et notre enseignement, reçoit maintenant les délégués de plus de quarante nations décidés à mettre en route l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture. Dans la grande salle des fêtes, une tapisserie des Gobelins, d'une dimension et d'un style magnifiques, offre l'image de guerriers romains. Les soieries des drapeaux l'entourent. Que de couleurs nationales inconnues ! Que d'emblèmes nouveaux ! Sur l'estrade, haute et majestueuse, domine la silhouette du président, M. Léon Blum, qui, dans un langage très pur, avec une courtoisie élégante et surtout la pensée la plus noble, dirige les débats. Ceux-ci manquent de flamme et surtout d'intérêt ; on entend des déclarations de bonne volonté, des affirmations d'espoir, des lectures de rapports rarement bien vivants, des discussions de budget. Sagement à leurs bancs, les représentants des peuples — ou plutôt des gouvernements — rangés dans l'ordre alphabétique des nations, écoutent, lorsqu'ils comprennent ; car on parle deux langues, les deux langues de travail, le français et l'anglais. Chaque intervention est traduite d'une langue dans l'autre. On parle devant le micro. La technique moderne, qui nous a habitués depuis longtemps à cette manière inhumaine de tenir et d'écouter au téléphone les propos les plus intimes sans voir le visage d'autrui et l'expression de son regard, nous conduit maintenant aux grands discours d'Assemblée prononcés à voix presque basse devant un petit instrument, qui ne vibre pas toujours fidèlement. De temps en temps passe la silhouette d'une dactylographe, qui a fini sa tâche et s'efface devant sa remplaçante, emportant son petit piano calfeutré de sténotypiste ; ou bien un photographe se glisse avec un autre genre d'appareil, d'où éclate brusquement une lueur magnésienne. Les Français, sagement assis entre les Américains des États-Unis et les Grecs (comme la lettre F se place entre l'E et le G), regrettent parfois, dans cette atmosphère un peu lourde, le bruit bien vivant du forum ou plutôt, si l'on veut, l'animation d'une réunion publique ou même d'un débat parlementaire. Les couloirs sont pleins de monde. Ils conduisent à mille installations commodes, réparties dans les vastes locaux de l'hôtel : poste, télégraphe, nombreux téléphones, vestiaires et bureaux de secrétariat, salles de thé, restaurants, offices les plus divers, jusqu'à un service social pour le personnel nombreux et diligent qui, gracieusement,

se place à la disposition des délégués. Sur les murs, des affiches annoncent les réjouissances que les arts parisiens offrent à leurs visiteurs et l'on est accablé par le nombre des représentations théâtrales, des concerts, des expositions, toutes d'un grand éclat, qui sollicitent la visite de nos hôtes. Ceux-ci se rencontrent, se coudoient, se saluent, font ou refont connaissance en s'engouffrant dans les ascenseurs. Ils se retrouvent au cours de déjeuners servis dans les grands restaurants et de réceptions à la Sorbonne, au Quai d'Orsay, ailleurs encore. Le pittoresque des réunions internationales ne frappe presque plus les habitués, mais les nouveaux venus regardent discrètement les marahnas déléguées de l'Inde, entourées de leurs voiles, les Philippines avec leur col évasé en large corolle, la belle stature et la teinte d'ébène de quelque représentant des nations africaines ou antillaises, le profil biblique de certains Orientaux. Évocation de la Société des Nations de Genève, et aussi nouvelle incarnation moderne de la tentative — qui celle-là échoua, comme nous l'apprend l'Histoire Sainte — des hommes réunis pour construire la tour de Babel. Les descendants de Noé se proposaient de préparer un asile contre un nouveau déluge. Mais « Dieu réprima l'orgueil puéril de cette tentative ».

***

La délégation française, chaque matin à neuf heures, se réunit dans un petit bureau et travaille. Sa vie est animée par le secrétaire général, Roger Seydoux, qui veille à tout, oriente l'effort et prépare avec l'art le plus, consommé la tâche de chacun. Il est aidé par des secrétaires diligents qui distribuent tous les jours une liasse épaisse de documents, de rapports, de comptes rendus et le journal quotidien de l'U.N.E.S.C.O., bilingue et bien présenté. Des académiciens, des membres de l'Institut de France, de grands écrivains, des savants, des universitaires au prestige international, de hauts fonctionnaires, aidés d'experts comme il convient, se réunissent pour exposer le travail accompli la veille dans les Commissions et préparer celui du jour. La délégation française est dominée par le souci de voir réussir la conférence, d'assurer à l'U.N.E.S.C.O. une vitalité vigoureuse, d'éviter les conflits et aussi de préserver la place reconnue à la langue française, enfin de faire triompher la façon française d'envisager un si bel effort international. Les tendances intellectuelles de ceux qui sont là, sont bien diverses — reflet de notre arc-en-ciel politique —, mais comme on retrouve chez tous la prompte compréhension des hommes et des problèmes, le goût de la pensée claire et par-dessus tout, malgré un certain esprit narquois, cet optimisme, cette confiance en l'homme, héritage que les intellectuels français ont gardé de leurs ancêtres du XVIIIe et du XIXe siècles !

A la sortie de ces réunions, on se prend à déplorer que la pensée d'un Condorcet ou l'âme d'un Michelet ne puisse animer le travail assez morne de la grande Assemblée et les réunions de Commissions un peu languissantes.

C'est qu'en vérité les méthodes de travail ne sont pas très bonnes; les projets envisagés ne sont pas assez nouveaux, les rapports intéressants pas assez discutés en séance plénière devant le grand public et la presse; l'appel à l'opinion du monde est trop sourd, l'esprit international n'anime pas vraiment les délégations; les rivalités des grandes puissances — notamment de l'Angleterre et des États-Unis — sont trop manifestes; les problèmes

politiques prennent trop visiblement le pas sur les problèmes intellectuels : les questions délicates sont trop exclusivement discutées dans le huis clos de réunions hermétiques.

Une grave question, dont la solution difficile vient alourdir la marche de la Conférence est celle de la nomination d'un directeur général. L'Amérique, la toute-puissante Amérique, s'était, dans ses débuts, intéressée à l'U.N.E.S.C.O. Lors des réunions préparatoires tenues sur son territoire, son Gouvernement avait promis de larges subventions. Rien à la surface de la terre ne peut aujourd'hui se passer de l'aide financière des États-Unis. Celle-ci était promise, et dans les conditions les plus larges, à l'U.N.E.S.C.O. naissante, sur le berceau de laquelle se penchaient les États-Unis comme une fée généreuse. Répandre dans le monde des idées démocratiques, fonder sur une éducation civique des peuples l'édifice des Nations Unies, diffuser l'idéal de vie et le mode de penser du Nouveau Monde, en même temps secourir les peuples appauvris d'Europe et d'Asie, tout cela ne correspond-il pas aux objets politiques et moraux de la grande Nation libre et philanthropique du Nouveau Continent ? Débarquant de son avion à l'hôtel Majestic, le secrétaire d'État américain à l'Éducation vint le proclamer. On sentit durant toute la conférence l'attention (soutenue par une communication téléphonique incessante) que portait à l'U.N.E.S.C.O. le Département d'État de Washington. A la direction de l'U.N.E.S.C.O., on prévoyait l'élection de l'une des personnalités les plus importantes de la vivante délégation américaine, celle de M. Francis Biddle, ancien attorney général et juge à la Cour de Nuremberg. Les choses tournèrent autrement...

Dans la délégation du Royaume-Uni, à l'attitude si réservée, si sagace, si prudente, qui évoquait le goût légendaire de l'attente et de l'observation propre à la diplomatie britannique, se trouvait Julian Huxley. Celui-ci, éminent biologiste, fils du grand savant et frère du grand écrivain, auteur de nombreux ouvrages de vulgarisation scientifique consacrés aux problèmes les plus divers, esprit original, dont la curiosité est universelle et la culture très étendue, était le candidat de la Grande-Bretagne. Ce fut Julian Huxley qui, finalement, devint — élu au scrutin secret — directeur général de l'U.N.E.S.C.O... mais pas directeur définitif, peut-être pas avec le pouvoir que l'on avait prévu, en tout cas pas avec le budget que l'on souhaitait. Car vers la fin de la session, l'Amérique, elle aussi, était devenue réservée, prudente, et semblait vouloir « attendre et voir ».

***

Voici donc l'U.N.E.S.C.O. installée en France, à Paris qui lui offre l'hospitalité, dirigée par un grand biologiste, munie d'un appareil administratif important, lui-même contrôlé par un Conseil exécutif de dix-huit membres, où toutes les nations sont représentées. Toutes les activités de l'U.N.E.S.C.O. ont été envisagées : éducation, sciences exactes, sciences sociales, bibliothèques et musées, information des masses, arts et lettres, philosophie et humanités. La première session a rédigé des résolutions, voté plusieurs motions. Que va faire maintenant l'U.N.E.S.C.O. ?

Une triple tâche s'offre à elle : 1° pour les peuples malheureux, aider à les secourir dans le domaine de l'éducation, de la science et de la culture ;

2° développer, dans ces mêmes domaines, les contacts entre les hommes des différents pays et faciliter leur travail ; 3° enfin, aider à l'établissement de la paix entre les peuples.

Comment va-t-elle entreprendre ce triple effort?

I. — Dans les pays dévastés par la guerre, ruinés par l'occupation ou plutôt les occupations des Allemands, des Italiens, des Japonais, le matériel scolaire manque. Les enfants n'ont pas de papier, de manuels, d'instruments scolaires, de cartes ; les bibliothèques sont détruites, les instruments scientifiques ont disparu, les bâtiments universitaires sont effondrés. Surtout pas de livres ! C'est une des grandes misères de la jeunesse et de l'adolescence de notre temps de ne pouvoir s'instruire en ces contrées affligées. Déjà, de grands efforts ont été accomplis par les pays que la guerre n'a pas ravagés. La France ne peut oublier ce que firent l'Angleterre et les nations du Commonwealth britannique pour l'Université de Caen, ce que firent, pour ses écoliers des régions dévastées, la générosité de toute l'Amérique, des Pays scandinaves, de la Suisse. Très vite, la France a déclaré que, dans ce domaine, elle ne demandait rien, malgré la gravité des destructions et du pillage qu'elle a subis, car elle voulait qu'on se tournât vers de plus pauvres qu'elle-même. Que peut entreprendre l'U.N.E.S.C.O. en ce domaine? Non point, certes, tout le travail de secours et d'aide. Il faut laisser aux organismes privés et publics toute la liberté de leur effort de solidarité internationale. Mais l'U.N.E.S.C.O. doit coordonner des initiatives déjà fort actives, en solliciter de nouvelles sur la base d'informations précises, diriger certaines générosités à bon escient et enfin, grâce à une Caisse d'urgence, parer au plus pressé, faciliter les transports et les échanges. Les jeunes collégiens de Pologne ont besoin — nous dit le délégué de ce pays, qui dirigea fort bien les travaux de la Commission de Reconstruction — de livres français et de livres anglais. C'est bien la tâche de l'U.N.E.S.C.O. de mettre ces enfants et ces adolescents au contact des grandes civilisations du monde occidental. Ne peut-elle y aider en fournissant à la France, pour cet objet, le papier nécessaire et aussi les moyens d'impression, afin que nous éditions, pour les écoliers de ce pays des morceaux choisis de nos grands écrivains? Il n'est pas indifférent que les enfants du peuple polonais puissent lire quelques lignes des proses françaises de La Bruyère, de Voltaire, de Lamartine, de Victor Hugo, de Michelet ou de Paul Valéry, car il ne s'agit point, comme le dit un des délégués, de leur donner des catalogues de magasins pour leur apprendre les mots usuels des échanges commerciaux... Certes, il est des tâches plus urgentes : les enfants des pays victimes de l'agression nazie et fasciste n'ont ni vêtements, ni chaussures, ni logis, ni nourriture convenable. Le vœu de l'U.N.E.S.C.O. est que les groupements bienfaisants dirigés par l'U.N.R.R.A. continuent leur effort, malgré la dissolution de cet organisme, en faveur de l'enfance victime de la guerre et de l'occupation. A l'U.N.E.S.C.O., il appartiendra de favoriser un substantiel appoint à leur nourriture intellectuelle.

II. — Dans le vaste monde, devenu si petit mais où tant de barrières et si hautes séparent les hommes les uns des autres, les savants, les écrivains, les artistes ont besoin de se rejoindre, de se connaître. La « Coopération intellectuelle », la Société des Nations l'a tentée; il faut reprendre cette tâche abandonnée et pas seulement pour les hommes appliqués aux travaux de l'esprit, mais pour l'ensemble des populations du globe. Chaque nation, attachée à sa

propre culture intellectuelle, à sa propre vie spirituelle, doit être encouragée à mettre dans un fonds, commun à l'humanité entière, le fruit de sa pensée. Aider aux efforts internationaux des Universités et des Instituts, aux échanges de petits écoliers et de grands savants, aux dons de livres et aux abonnements de revues scientifiques et littéraires, aux prêts d'instruments de recherche, favoriser tels établissements scientifiques qui travaillent pour tous, rassembler des mathématiciens qui calculent pour tous, répandre les méthodes utiles à tous, on voit dans ce domaine ce que peut réaliser une organisation internationale bien dotée et bien dirigée. Son objet est ici de réaliser à la fois des facilités pour le travail intellectuel et un élargissement de l'horizon, qui limite la vue de chaque collectivité, enfin d'aider aux progrès de la science.

III. — Mais chacun sait aujourd'hui que tout ce noble et fructueux effort n'a point d'effet utile pour la paix et pour la sauvegarde des valeurs humaines. Pourrait-elle y contribuer cette belle chaire d'histoire que M. Guehenno voudrait que l'U.N.E.S.C.O. créât dans les universités et où l'on enseignerait, non pas à chacun sa vérité, mais où des clercs, incapables de trahir, se lanceraient et lanceraient les étudiants dans cette grande aventure intellectuelle que représente l'étude, poursuivie en toute probité, « de la sombre histoire des hommes » ?

Le cosmopolisme intellectuel n'arrête point les ravages des nationalismes. Quand la guerre approche et que le fléau dévastateur s'abat, avec ses griffes atrocement cruelles, sur les peuples, les rencontres les plus cordiales entre savants n'empêchent rien. Les médecins allemands étaient, à la veille de la dernière guerre, les plus courtois et les mieux animés de bonnes intentions parmi les participants de l'Organisation d'hygiène de la S.D.N. et, presque dans le même temps, devenaient les collaborateurs fanatiques de l'entreprise diabolique d'Hitler ; ils devaient garder par la suite le silence le plus prudent devant les sauvageries nazies et détourner pudiquement la tête pour ne pas connaître les opérations sur la chair humaine des médecins des camps de concentration, qui aidaient au choix des victimes de la chambre à gaz et du four crématoire.

Pour cet effort de paix et d'humanité, il faut autre chose. Ici se pose le grand problème : celui de « l'information des masses ». Devant ce terme, entré dans le langage courant, certains Français se révoltent. Quelle ombre de mépris jette sur l'ensemble du peuple ce mot de « masse » ! N'est-ce point accepter une sorte de division intolérable entre une élite qui instruit et une masse qui est instruite ? Un peuple libre est bien loin d'être une masse. Tout l'effort de l'éducation et de l'instruction est fait pour que l'individu se développe et ne se fonde pas dans une masse. Au reste, M. Gilson, intervenant avec toute sa verve, ne nous apprend-il pas que l'expression anglaise *mass information* veut dire tout autant *information générale et diffusion* ou *information collective* qu'*instruction des peuples* et que ces termes, transposés dans le langage anglo-français — trop souvent parlé en ces réunions internationales — représentent en vérité une faute de traduction, une trahison de traducteur ?

Que demander alors à l'U.N.E.S.C.O. ? Une propagande pacifiste et humanitaire ? Il n'est pas question de propagande. Un effort pour l'éducation et l'instruction des jeunes générations ? Mais on ne saurait se substituer aux États pour diriger la vie scolaire des enfants et des jeunes gens. Faire pénétrer, par

tous les moyens en notre pouvoir (livres, brochures, journaux, cinéma, radio), les enseignements d'une philosophie généreuse? Mais quelle philosophie? Car déjà se heurtent au sein de l'U.N.E.S.C.O. des tendances adverses.

L'U.N.E.S.C.O. ne constitue pas un super-État intellectuel, pas plus que l'Organisation des Nations Unies ne réalise un super-État dans le domaine de la politique et de l'économie. L'U.N.E.S.C.O. ne peut exercer le moindre contrôle sur les livres, les spectacles, les enseignements, qui glorifient les nationalismes et demain peuvent exalter la guerre. Elle ne peut agir que par persuasion, par recommandation, par la diffusion des idées et des tendances les plus nobles. Mais quel résultat escompter d'un pareil effort? L'humanité n'a-t-elle pas déjà douloureusement souffert de l'échec des idéaux religieux, qui, malgré leur grandeur et leur puissance, n'ont point empêché les guerres et les massacres, et plus tard n'a-t-elle pas assisté à l'échec non moins flagrant de la diffusion « des lumières », qui n'a pas empêché, non plus, le développement d'une sauvagerie moderne, plus cruelle que les sauvageries primitives?

*
* *

Alors, répétons-le, que peut faire l'U.N.E.S.C.O.? Il semble que trois conditions préalables fort importantes doivent être envisagées avant toute action.

La première est qu'il lui faut aborder les problèmes et les diviser suivant les lois de la géographie humaine. C'est qu'en effet la rapidité des communications entre les différentes parties de la terre, la transmission instantanée de la voix et des nouvelles, les grands voyages, devenus d'une brièveté déconcertante, faussent tout, en donnant l'idée que l'on peut appliquer les mêmes solutions aux problèmes posés dans les quatre coins du globe. Que ceux-ci soient envisagés sous un angle universel, rien de plus juste; que les représentants des îles du Pacifique ou de l'océan Indien se soucient des tâches qui incombent aux hommes de l'Europe centrale, rien de plus conforme à l'idéal même de l'U.N.E.S.C.O. Mais pour les applications pratiques, il n'en est pas de même; il faut que l'on sépare — comme il convient — le travail de lutte contre l'analphabétisme dans l'Insulinde ou au Pérou de celui qu'on entreprendra dans telle ou telle région d'Europe, en un mot, que l'on conçoive l'humanité comme une réunion de familles ethniques, ayant chacune leurs besoins propres et non comme un groupe d'une homogénéité artificielle.

En second lieu, une condition indispensable au succès de l'œuvre entreprise par l'U.N.E.S.C.O. est une participation active et même enthousiaste des peuples eux-mêmes. Si les peuples ne viennent pas mêler leur voix puissante à celle des intellectuels rassemblés qui parlent en leur nom, on réalisera simplement une sorte de *brain-trust* mondial, et cette tête grossie sera trop volumineuse pour le corps qu'elle sera incapable de diriger. Qu'on excuse cette comparaison médicale : ce sera une tête d'hydrocéphale au cerveau peu actif! Au cours de ce mois de l'U.N.E.S.C.O., rempli par des réjouissances raffinées, n'aurait-il pas été bien utile de demander aux savants et aux lettrés de grands renom que Paris rassemblait, d'entrer en contact avec les ouvriers de nos usines, les artisans de nos faubourgs et — la chose n'était pas impossible — les cultivateurs et les vignerons de nos campagnes?

Et même, grâce à la radio, ce contact ne pouvait-il être établi avec les foules des travailleurs manuels et intellectuels de tous les pays du globe?

La troisième condition, d'une importance vitale, est la participation à l'U.N.E.S.C.O. de la République soviétique. Celle-ci, jusqu'à présent, se récuse. Ses amis de l'Europe centrale ont signé la Charte de l'U.N.E.S.C.O. et s'associent à son travail, mais la Russie reste absente. Il ne s'agit certes point, pour nous, d'envisager cette grave question sous son aspect politique. La politique, au reste, ne devrait-t-elle pas être écartée de ce domaine? Le Gouvernement soviétique est fier de l'effort accompli dans cette immense partie de la terre en faveur de peuples, hier plongés dans la misère et l'ignorance, pour les aider à dominer cette misère et à vaincre l'ignorance... Nul ne peut admettre que, sans l'union des grands courants intellectuels du monde moderne, d'une part, il soit possible d'envisager une œuvre largement humaine.

***

« Pourquoi, diront certains sceptiques, tout ce bel effort? » « Vous savez bien, ajouteront-ils, que les guerres ne sont peut-être plus déterminées par les caprices de tyrans ou les intrigues des gouvernements, mais par le fanatisme des foules » La délégation du Brésil a demandé qu'on cherche à discipliner leur sensibilité et leur émotivité. Vain espoir! « A quoi bon, diront d'autres sceptiques, essayer de lutter par les nouvelles de vérité contre les fausses dépêches d'Ems et les mensonges des propagandes tendancieuses? Les guerres sont dues à des conflits économiques plus forts que les hommes, aux luttes sociales qui les entraînent dans leurs remous gigantesques. Nous ne croyons plus que la face du monde puisse être changée par les volontés d'un César et moins encore par la forme du nez de Cléopâtre. Ce sont les problèmes économiques du monde, la question sociale ou les questions sociales qu'il faut essayer de résoudre, tout le reste est vanité! »

Devant ces âpres critiques, va-t-on baisser la tête et se résigner? L'U.N.E.S.C.O. ne le croit pas. Chacun sait que jamais une doctrine ne contient toute la vérité, l'histoire des sciences nous l'a bien appris. Elle porte toujours avec soi la part d'erreur, d'où naîtra une doctrine nouvelle. Après tant d'études sur l'homme, sa physiologie, le fonctionnement de son cerveau et de ses glandes, la puissante force des lois de l'hérédité, nous ne croyons plus à sa liberté complète, mais nous croyons tout de même qu'il nous reste une petite marge de liberté aux frontières de ce déterminisme. Profitons de cette marge de liberté! Bâtissons sur son étroit domaine! L'enseignement, l'exemple, les sentiments communiqués agissent sur les collectivités humaines. Un effort énorme sans doute est susceptible de produire un jour un heureux effet. Peut-être arriverons-nous ainsi à détourner un courant contraire, très puissant certes, mais non pas tout-puissant? Sur ce terrain limité, nous pouvons rester d'autant plus fermes que nous limiterons nos espoirs. L'orgueil puéril des constructeurs de la tour de Babel perdit les hommes, dont parle la Genèse. Leur modestie permettra-t-elle aux hommes d'aujourd'hui de construire une tour nouvelle, asile contre les nouveaux déluges?

Pr ROBERT DEBRÉ

LES DERNIERS JOURS DE LA MARINE JAPONAISE

26 mars 1945... Les troupes américaines prennent pied dans les îles Riukiu. Avec la conquête des Mariannes, d'Iwo-Jima et des Philippines, elles ont enfoncé un coin solide dans cette Grande Asie, rêvée par les mégalomanes de Tokyo et ravie à si peu de frais trois ans plus tôt.

D'île en île, de plage en plage, gagnant en puissance et en vitesse à mesure que croissait l'effort de guerre des États-Unis et faiblissait celui de l'adversaire, l'inexorable marche amphibie avançait vers le cœur de la métropole adverse, laissant dans son sillage des garnisons japonaises isolées sur quelques rochers perdus en plein Pacifique.

Et le Japon lui-même commence à sentir le vent de la défaite. Toutes les richesses qu'il avait convoitées chez ses voisins et qu'il avait accaparées par la plus brutale des agressions, n'arrivent plus désormais jusqu'à lui. Les convois marchands qui transportent les matières premières pour ses usines et le pétrole, nerf de la guerre, sont coulés par les sous-marins américains ou interceptés par les bombardiers qui s'envolent des Philippines. Ses grands centres industriels sont régulièrement pilonnés et incendiés par les Superforteresses décollant des Mariannes. Enfin, un essaim d'appareils embarqués sur de puissantes flottes de porte-avions viennent compléter l'hécatombe de sa marine marchande, frapper ses installations militaires et détruire son aviation au sol ou dans l'air.

Minutieusement préparée, épaulée par la puissance industrielle des États-Unis, montée avec des moyens d'une ampleur inconnue jusqu'alors, la grande offensive américaine s'est mise en marche vers Tokyo...

Mais, avant que les troupes puissent prendre pied sur le sol même du Japon, il reste à conquérir un dernier avant-poste ennemi, l'un des rochers de ce long cordon insulaire qui relie l'extrémité sud de Kiousiou à la grande île de Formose. Tel est l'avant-dernier objectif fixé par les chefs d'état-major combinés de Washington.

Le choix de l'amiral Nimitz, commandant en chef dans le Pacifique, s'est aussitôt porté sur Okinawa. Longue de 100 kilomètres, c'est la plus grande île de l'archipel des Riukiu ; elle offre plusieurs bons mouillages

pour la flotte et de nombreux terrains convenant à la construction d'aérodromes. Idéalement placée à mi-distance entre le Japon et Formose, elle permettrait, une fois occupée, de faire participer les chasseurs aux attaques de bombardiers contre Kiousiou ou la Chine. L'opération ne va pas cependant sans aléas.

Le Quartier général impérial se rend parfaitement compte de l'importance vitale des Riukiu. L'occupation de l'une des îles de cette ultime barrière protectrice, équivaut pour lui au commencement de la fin. Dans les premiers mois de 1945, sentant venir la menace, il a considérablement renforcé les garnisons de l'archipel, en particulier celle d'Okinawa; celle-ci s'élève maintenant à 120 000 hommes, appuyés par des chars et de l'artillerie. En outre, la proximité de la métropole lui permet de compter sur les formations aériennes tenues en réserve sur les aérodromes de Kiousiou, trop nombreux pour que les forces aéronavales américaines puissent les neutraliser tous à la fois.

Depuis un mois, les opérations amphibies contre Okinawa ont été précédées par une forte activité de la Ve Flotte américaine — renforcée par une escadre britannique — contre les îles Riukiu et Kiousiou. Le 1er mars, a eu lieu une première attaque de 600 avions embarqués contre l'archipel tout entier. A partir du 18 mars, et pendant une semaine, la force rapide de porte-avions de l'amiral Mitscher — la célèbre « Task Force 58 » — croise au sud des côtes japonaises; ses 800 avions attaquent en priorité les aérodromes de Kiousiou, puis les ports de Kobe et de Kure dans l'île Honshu. Il s'agit de neutraliser l'aviation ennemie et les restes de la flotte impériale, pendant que les quadrimoteurs géants B 29 lancent en permanence leur cargaison de bombes incendiaires sur les grands centres industriels.

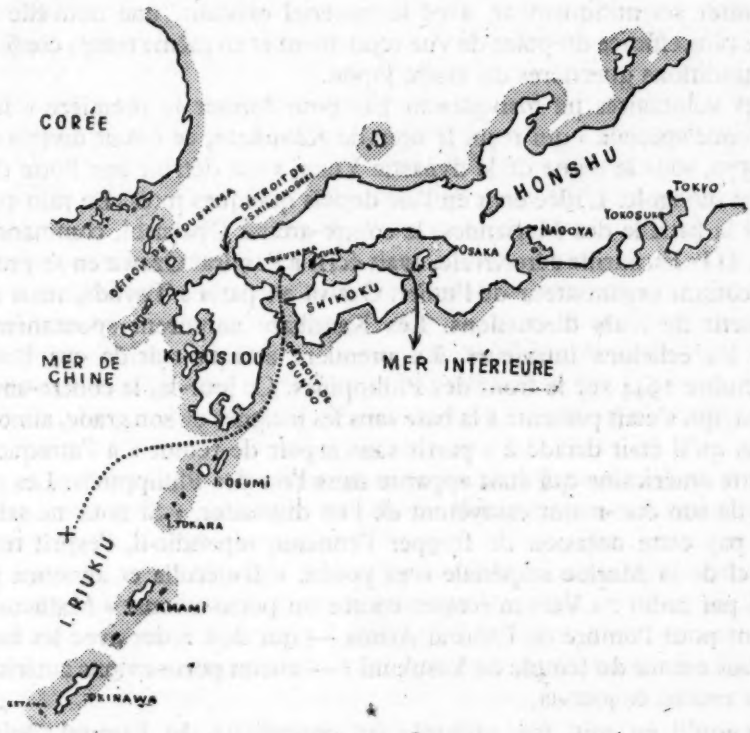
Les attaques massives effectuées pendant deux jours par les chasseurs-bombardiers de la Navy aboutirent à la destruction de près de 500 aéronefs ennemis, dont 275 détruits au sol. A Kure et à Kobe, les escadrilles américaines coulent 6 cargos et endommagent 2 cuirassés, dont le *Yamato*, 6 porte-avions, 2 croiseurs et 5 destroyers. Le 21 mars, la flotte américaine se retire vers le Sud. Ses pertes en appareils ont été légères, mais le 19, deux de ses porte-avions ont été avariés par l'aviation japonaise. L'un d'eux, l'*Intrepid*, touché sur le côté, ne subit qu'un incendie rapidement maîtrisé; l'autre, le *Franklin*, atteint par deux bombes qui explosent dans le hangar ne peut être sauvé qu'à grand'peine.

Du 23 au 31 mars, les Task Forces 58 et 57 (britanniques) se tiennent dans les eaux des Riukiu, préparant l'assaut contre Okinawa par des bombardements aériens et navals, pendant que l'aviation basée sur les Philippines pilonne Formose. Cet assaut direct contre Okinawa va être précédé, le 26 mars, par l'occupation du petit archipel de Kerama, base de départ, facile à conquérir, située sur la côte Sud-Ouest de l'île.

Enfin, le 1er avril, après un mois de préparation, le convoi américain qui comprend 1 400 bâtiments de tous types, met à terre sur la côte

occidentale d'Okinawa trois divisions de fusiliers-marins et quatre de l'Armée.

Quelles vont être les réactions du haut-commandement naval japonais ? Au moment de l'invasion d'Okinawa, les titulaires des deux postes suprêmes de la Marine impériale sont les amiraux Oikawa, chef d'état-major général et Toyoda, commandant en chef de la Flotte combinée. Ces deux officiers généraux, bien que très intelligents, n'ont pas la classe de leurs prédécesseurs, Nagano et Yamamoto, auxquels le Japon doit



ses rapides conquêtes de 1941-1942 ; ils sont doublés par deux vice-amiraux : l'un est Ozawa, vice-commandant en chef de la Flotte combinée, qui passe pour l'officier général le plus expérimenté de la marine, n'ayant exercé que des commandements d'escadres depuis le début de la guerre. Il a été commandant en chef des trois flottes japonaises à la bataille des Philippines, en octobre 1944, sous les ordres directs de l'amiral Toyada, déjà commandant en chef de la Flotte combinée.

Le deuxième vice-amiral, Onishi, sous-chef d'état-major général, est une personnalité encore plus remarquable. C'est, en effet, le père des « Formations spéciales de l'aéronautique navale ». Au moment de l'invasion de Leyte par les troupes du général Mac Arthur, Onishi commandait

en second, sous le vice-amiral Fukudome, les forces aériennes basées sur les Philippines ; celles-ci comprenaient les Ire et IIe Flottes de l'Air qui avaient fusionné d'après les directives du plan « Shogo » élaboré par le Grand Quartier général de Tokyo quelques mois auparavant pour la défense des Philippines.

A cette époque, certains officiers de la Marine impériale, en particulier ceux de l'aéronautique navale, commençaient à se rendre compte qu'il était vain de lutter avec des armes classiques contre un adversaire disposant d'un matériel supérieur en nombre et en qualité. Il fallait donc organiser scientifiquement, avec le matériel existant, une nouvelle tactique plus efficace du point de vue rendement et en même temps conforme aux traditions guerrières du vieux Japon.

Les volontaires ne manquèrent pas pour former la première « force d'attaque spéciale » qui reçut le nom de *Kamikaze*, ce « vent divin » qui, en 1570, sous le règne de la dynastie Yuan, avait détruit une flotte d'invasion mongole. L'idée était en l'air depuis quelques mois. En juin 1944, après la bataille des Mariannes, le contre-amiral Obayashi, commandant de la IIIe Escadrille aéronavale, avait écrit à l'amiral Ozawa en se proposant comme organisateur de l'unité. Ozawa en parla à Toyoda, mais rien ne sortit de leurs discussions. Les Kamikaze naquirent spontanément dans les échelons inférieurs. La première attaque-suicide eut lieu le 15 octobre 1944 sur le front des Philippines. Ce jour-là, le contre-amiral Arima, qui s'était présenté à la base sans les insignes de son grade, annonça à tous qu'il était décidé à « partir sans espoir de retour » à l'attaque de la flotte américaine qui était apparue dans l'est des Philippines. Les officiers de son état-major essayèrent de l'en dissuader. « Si nous ne saisissons pas cette occasion de frapper l'ennemi, répondit-il, l'esprit traditionnel de la Marine impériale sera perdu. » Il décolla et annonça peu après par radio : « Vais m'écraser contre un porte-avions. » Malheureusement pour l'ombre de l'amiral Arima — qui doit rôder avec les héros japonais autour du temple de Yasukuni [1] — aucun porte-avions américain ne fut touché ce jour-là.

Quoiqu'il en soit, son exemple fut contagieux. Et l'amiral Onishi, commandant de la Ire Flotte aérienne, allait profiter du fanatisme de ses subordonnés pour jeter les bases d'une véritable organisation des Kamikaze.

Jusque-là, en effet, les rares attaques-suicides japonaises dans le Pacifique provenaient de l'ultime manœuvre d'un aviateur blessé à mort ou pilotant un appareil sur le point de s'abattre. C'était le « Jibaku », le saut à la mort.

Le 19 octobre 1944, Onishi signait l'ordre créant l'unité Kamikaze de la Ire Flotte. Les autorités de Tokyo laissaient faire. Il y eut d'abord

1. Sanctuaire de Tokyo où ont lieu les cérémonies à la mémoire des soldats tués à l'ennemi.

quelques attaques sporadiques. Ainsi, le 21 octobre, le croiseur *Australia* fut attaqué par un bombardier en piqué qui heurta le mât avant, tuant 19 marins.

La première attaque concertée eut lieu le 25 octobre. La victime fut l'un des seize porte-avions d'escorte de la VIIe Flotte américaine qui patrouillaient devant la tête de pont de Leyte et qui venaient d'être attaqués au canon par la puissante escadre nipponne du vice-amiral Kurita [1]; après la retraite des forces de surface nipponnes, survinrent une vingtaine d'appareils basés sur Luçon.

L'un d'eux, un Zéro [2], s'écrasait sur le pont du porte-avions *Saint-Lô*, pénétrait dans le hangar et mettait le feu aux munitions et aux réservoirs d'essence. Il y eut sept violentes explosions qui jetèrent d'énormes morceaux du pont d'envol au milieu des hommes qui s'étaient réfugiés dans l'eau. Le bâtiment chavira à la huitième explosion, l'arrière le premier, trente-deux minutes après avoir été touché par le Kamikaze; 114 membres de son équipage manquaient à l'appel.

D'autres porte-avions d'escorte étaient également attaqués. Un deuxième Zéro plongeait sur le *Santee* en le mitraillant et s'écrasait sur la partie avant du pont d'envol. Un troisième chasseur descendait en vrille sur le *Sangamon*, mais était heureusement dévié de sa route par un obus de 127 et s'abattait en mer. Le *Suwanee*, moins heureux, était touché par deux Zéro, mais ici les bombes qu'ils portaient explosaient sur le pont sans pénétrer dans le hangar.

Le 29 octobre 1944, les Kamikaze de la Ire Flotte aérienne s'attaquaient aux grands porte-avions de l'amiral Mitscher. Un avion-torpilleur s'abattait en vrille sur l'*Intrepid* et s'écrasait sur une plate-forme latérale de D.C.A., tuant 10 hommes et en blessant 41; l'incendie fut toutefois rapidement maîtrisé et le porte-avions resta en action avec la Task Force 58. Le 25 novembre 1944, l'*Intrepid* était à nouveau touché par un Zéro dont la bombe explosait dans le hangar; un deuxième Kamikaze s'écrasait près du premier. L'*Intrepid* dut se retirer cette fois de l'escadre pour aller se faire réparer dans un arsenal de Californie.

En décembre 1944, toujours dans le secteur des Philippines, les Kamikaze avariaient le pétrolier australien *Bishopdale* et le croiseur américain *Nashville*; et, le mois suivant, ils touchaient sur la passerelle le porte-avions *Ticonderoga* au cours d'une sortie effectuée par la flotte améri-

1. L'escadre de Kurita, dont le pavillon flottait sur le cuirassé *Yamato*, avait passé, de nuit, le détroit de San Bernardino, au nord de Leyte, et coulé le 25 au matin le porte-avions d'escorte *Gambier Bay* et les destroyers d'escorte *Hoel*, *Samuel B. Roberts* et *Johnston*. Puis, la force japonaise avait fait demi-tour. Elle sera ultérieurement attaquée avec succès par les avions américains.

2. Le Zéro est le célèbre chasseur embarqué *Mitsubishi* 00 qui surclassait, au début des hostilités, tous les chasseurs alliés contemporains en vitesse et en maniabilité. En 1944, malgré certaines améliorations de détail, il commençait à être périmé.

caine en mer de Chine méridionale. Le débarquement américain dans le golfe de Lingayen, au nord de Luçon, était le signal de nouvelles attaques suicides de l'aéronavale des Philippines, dont presque tous les appareil pratiquaient désormais la tactique Kamikaze ; l'amiral Onishi pouvait se montrer satisfait des résultats obtenus par ses formations spéciales : cuirassé *California* touché (203 victimes), *New Mexico* et *Mississipi* légèrement avariés ; porte-avions d'escorte *Hoggattbay* avarié et *Ommaney Bay* coulé, croiseurs *Australia* (44 tués) et *Columbia* (60 morts) sérieusement avariés, destroyer australien *Arunta* légèrement endommagé.

Tels ont été les résultats obtenus par les Kamikaze des forces aériennes de la Marine au cours de la campagne des Philippines. La Ire et la IIe Flotte aérienne y avaient sacrifié la grosse majorité des 400 avions qu'elles possédaient au début des opérations ainsi que la plupart de leurs pilotes, de ses pilotes aguerris et expérimentés que les écoles n'arrivaient pas à former suffisamment vite et qui allaient désormais faire défaut aux porte-avions japonais.

Mais l'effort naval autant qu'aérien accompli par les exécutants du plan Shogo n'avait servi à rien. La flotte de surface avait été virtuellement anéantie au cours des trois grandes batailles aéronavales, du 24 au 26 octobre, dans les détroits de Surigao, de San Bernardino et au cap Engano. L'État-Major général de la Marine avait échoué dans l'objectif qui lui avait été fixé : détruire, avec ses forces aériennes et navales, les forces d'invasion adverses et les empêcher de prendre pied aux Philippines.

Le 15 décembre, les Américains débarquaient à Mindoro et le 9 janvier 1945 à Lingayen, au nord de Luçon. Les troupes du général Yamashita étaient isolées et coupées de Formose et de la métropole. Les Philippines étaient perdues pour le Japon. De l'opération de Leyte, l'État-Major général avait retenu les succès des Kamikaze, succès quelque peu exagérés par les rapports envoyés par Onishi. La mentalité de l'attaque-suicide va envahir le haut-commandement nippon lui-même. C'est à partir de cette époque que la propagande de Tokyo s'empare du « vent divin » pour élever le moral du front intérieur qui avait considérablement baissé depuis les récents revers subis dans le Pacifique. La radio nipponne diffuse ses plus beaux morceaux de littérature sur ce thème favori : « La fidèle formation d'attaque spéciale Kamikaze, aigles divins, bombes composées d'hommes et d'avions, qui plongent sur les navires ennemis! Des jeunes hommes aux yeux vifs montent toujours sur la route de la gloire, assénant sans cesse des coups terribles à l'ennemi... Chacun attache un foulard de soie blanche autour de sa tête. Les amis disent tristement adieu à ces adolescents... Les cieux s'éclairent lentement... »

Pour le haut-commandement aux abois, cette réaction spontanée du mysticisme de la caste des militaires, était la seule ressource qui s'offrait à lui. Il était incapable, comme l'Allemagne à la veille de la capitulation, de trouver des savants capables de mettre au point des armes nouvelles.

Les possibilités scientifiques et techniques du Japon étaient trop faibles pour lui permettre de gagner la guerre des laboratoires. Il ne lui restait plus qu'à retarder l'échéance par un sacrifice désespéré d'hommes et de matériel en tâchant d'infliger le maximum de pertes à l'adversaire. L'armée de l'air et l'aéronautique navale allaient se composer presque uniquement d'avions-suicides, l'armée de fanatiques pratiquant la charge « banzai » [1]. Les Américains eurent un avant-goût de ces nouvelles tactiques en février et mars 1945, au cours de la conquête de l'îlot volcanique d'Iwo Jima. Conquête sanglante en vérité qui leur coûta en deux mois le porte-avions d'escorte *Bismarck Sea*, coulé avec 300 victimes, le porte-avions *Saratoga*, gravement avarié par 7 Kamikaze, 4 630 fusiliers-marins tués et 19 938 blessés par la défense fanatique des 20 000 soldats du général Kuribayashi qui se firent tuer jusqu'au dernier.

Quant à la Marine impériale, dirigée par Onishi, non contente de construire en série des vedettes-suicides [2], des torpilles humaines et des sous-marins de poche, de transformer ses avions en bombes volantes, de mettre au point une bombe pilotée à réaction, elle allait sacrifier en une ultime sortie pour la défense d'Okinawa les plus beaux bâtiments de sa flotte.

Pour l'amiral Toyoda, la situation de la Flotte combinée, au 1er avril, n'est guère brillante. Après la désastreuse sortie d'octobre 1944, il ne restait pas grand'chose de cette orgueilleuse marine qui, sous la conduite de Yamamoto, avait « liquidé », à Pearl Harbor, près de trois ans auparavant, la flotte américaine du Pacifique.

Ces restes sont maintenant concentrés dans les ports de la mer intérieure, cette Méditerranée nipponne qu'entourent les îles métropolitaines et sur les rives de laquelle s'est depuis longtemps concentrée toute l'activité maritime du pays. Nous avons pu voir que, même là, les bâtiments de guerre ne sont pas en sécurité. Les trois chenaux d'accès sont étroitement surveillés par des sous-marins américains et pollués par des mines magnétiques de plus en plus perfectionnées que mouillent les B-29 partant des Mariannes ou de Chine. Les appareils embarqués de l'armada américaine sont venus les 19 et 20 mars dernier les attaquer jusque dans ce repaire.

A Kure et à Yokosuka sont amarrés à quai quatre cuirassés anciens, désarmés ou en réparations. Deux d'entre eux, le *Hyuga* et l'*Ise*, avaient été transformés en porte-avions hybrides, après Midway, par l'adjonction sur leur arrière d'une plate-forme de décollage. Sont aussi réfugiés

1. *Banzai* veut dire « Vive » ; suivi de « Nippon », c'est le cri de guerre habituel des soldats japonais.

2. Les Américains débarquant dans les îles Kerama, le 26 mars 1945, découvraient dans les grottes creusées dans les falaises, plus de 300 vedettes explosives que les Japonais y avaient stockées pour la défense d'Okinawa.

à Kure deux grands porte-avions et deux autres plus petits. Endommagés le 19 mars, ils disparaissent maintenant sous les filets de camouflage qui les incorporent au quai voisin. A Sasebo, sur la côte occidentale de Kiousiou, se trouvent deux porte-avions légers également inactifs. Même s'ils pouvaient être réparés, on manquerait toujours d'aviateurs suffisamment entraînés pour pouvoir armer leurs appareils de bord. Le seul grand bâtiment de combat disponible dans la Marine impériale, c'est le cuirassé géant que les aviateurs américains croient avoir avarié le 19 mars à Kure.

Avec son frère le *Musashi*, le *Yamato* avait été mis sur cale dans le plus grand secret, en 1937. Les ingénieurs japonais avaient voulu construire une division de bâtiments de ligne alliant une forte protection à une formidable puissance de feu. Le résultat de leurs travaux fut une double réussite. Lorsque le *Yamato* entra en service quelques semaines avant l'attaque de Pearl Harbor, la Marine impériale pouvait se vanter de posséder le plus puissant bâtiment de guerre du monde. Déplaçant 42 000 tonnes Washington, c'était une longue coque basse et large, légèrement relevée vers la proue, aux formes arrondies vers le haut. Sur cette coque était posé un bloc central supportant une tour surmontée d'un poste de direction de tir, une grosse cheminée et un mât inclinés vers l'arrière ; de part et d'autre du donjon s'étageaient les tourelles triples de l'artillerie principale et secondaire. Deux grosses et une petite sur l'avant, une petite et une grande sur l'arrière. Le calibre des neuf pièces d'artillerie principales était officiellement de 406 millimètres. On a appris depuis que le *Musashi* et le *Yamato* avaient été armés avec les 18 canons géants de 457 millimètres — calibre jamais égalé dans aucune marine — secrètement fondus à l'arsenal de Muroran.

Depuis l'entrée en service du bâtiment, l'artillerie anti-aérienne a été considérablement renforcée. Outre les six 155 en tourelles triples, elle compte vingt-quatre 127, une quarantaine de 40 et une cinquantaine de 25 millimètres, presque tous groupés en affûts simples, doubles ou quadruples autour du donjon et de la cheminée. Comme ses adversaires américains de la classe *Iowa*, le *Yamato* représente l'apogée du navire de bataille, de ce « capital ship » aussi redoutable comme porteur de gros canons que comme batterie flottante de D.C.A.

Tout au début de sa carrière, il eut l'honneur de devenir le navire-amiral de la Flotte combinée. A la bataille de Midway, en juin 1942, il portait le pavillon de l'amiral Yamamoto. Le successeur de celui-ci, l'amiral Koga le remplaça, en 1943, par son frère, le *Musashi*. Après un assez long carénage, le *Yamato*, muni d'une D.C.A. et d'un équipement récent, allait faire parler de lui. En octobre 1944, il participait, avec la

IIe Flotte, à la sortie de toute la marine japonaise qui se termina par la plus décisive des batailles aéronavales de la guerre.

Le 21 de ce mois, la force navale partit de Brunei (Bornéo) pour attaquer les transports américains débarquant les troupes du général Mac Arthur dans le golfe de Leyte. Elle comprenait 5 cuirassés, 6 croiseurs lourds, 6 croiseurs légers et 14 contre-torpilleurs ; le pavillon du vice-amiral Kurita flottait sur le croiseur lourd *Atago*. Le 23 au matin, devant l'île de Palawan, la IIe Flotte fut audacieusement attaquée par deux sous-marins américains : le *Darter* et le *Dace* ; les croiseurs *Atago* et *Maya* furent torpillés, ainsi que le *Takao*, qui, machines avariées, put regagner Brunei, puis Singapour. Le *Maya* coula immédiatement, l'*Atago* en une heure et demie. L'amiral Kurita et son état-major purent l'abandonner et embarquer sur le *Yamato* ; la flotte poursuivit son chemin.

Le 24 octobre, dans la mer de Sibuyan, les Japonais furent attaqués à six reprises par des vagues de cinquante bombardiers et avions torpilleurs décollés des porte-avions de l'amiral Halsey. Tous les cuirassés furent touchés ; le *Yamato* reçut 2 bombes sur l'étrave, le *Musashi* encaissa 18 torpilles et 40 bombes, puis coula dans la soirée. Le croiseur *Myoko*, atteint par une torpille près de l'arrière dut faire demi-tour vers Singapour. A 20 nœuds, les survivants traversèrent de nuit le détroit de San Bernardino et débouchèrent le 25 au matin au nord du golfe de Leyte. Plusieurs silhouettes de porte-avions américains furent aperçues à l'horizon. C'était le troisième groupe de porte-avions d'escorte du contre-amiral Sprague qui soutenait, au nord du golfe, les débarquements effectués sur l'île Samar. Le *Yamato* ouvrit le feu d'une distance de 33 kilomètres et fonça avec l'escadre contre les petits bâtiments américains. Ceux-ci, protégés par un grain providentiel et par un rideau de fumée tendu par leurs destroyers d'escorte, s'enfuirent vers le Sud, puis vers l'Est, afin de pouvoir lancer leurs appareils debout au vent. Héroïquement, les torpilleurs américains se lancèrent à l'attaque, mettant une torpille au but sur le croiseur *Mikuma* qui dut ralentir à 16 nœuds et demander l'autorisation de regagner Manille. A 18 h. 10, un obus de 457 du *Yamato* venait atteindre la frêle coque du navire marchand du *Gambier Bay ;* resté en arrière des cinq autres porte-avions d'escorte, il fut achevé à coups de 203 par un croiseur lourd japonais. Une nouvelle charge des destroyers américains procura quelque répit à la division Sprague, mais aboutit au massacre de trois d'entre eux [1].

L'escadre Kurita avançait toujours contre le golfe de Leyte lorsqu'une violente attaque aérienne effectuée par les Avenger-torpilleurs et bombardiers de tous les porte-avions de la VIIe Flotte vint freiner son élan et disperser la formation. Les dégâts infligés aux Japonais impressionnèrent l'amiral Kurita : tous les cuirassés furent touchés par des bombes ; les croiseurs *Suzuka*, *Chikuma* et *Chokai*, tellement avariés par des bombes

1. *Johnston* (déjà avarié), *Hoel* et *Samuel B. Roberts*

et torpilles qu'ils furent coulés ou durent être achevés par les destroyers japonais.

Ces pertes avaient donné à réfléchir à l'amiral Kurita. Il connaissait la défaite subie quelques heures auparavant dans le détroit de Surigao par son collègue Nishimura, dont les deux cuirassés et toutes les unités légères, sauf une, avaient été envoyées par le fond par les torpilleurs et les vieux cuirassés de l'amiral Oldendorf. Or, d'après le plan Shogo, il devait effectuer à 6 heures sa jonction avec Nishimura. Du commandant en chef, l'amiral Ozawa, lequel commandait l'escadre de porte-avions qui descendait le long de la côte orientale de Luçon, il n'avait intercepté qu'un seul message, dans lequel Ozawa signalait qu'il avait subi des dégâts et qu'il comptait effectuer une attaque de nuit. De la passerelle du *Yamato*, la situation paraissait être la suivante : entrer plus avant dans le golfe de Leyte, c'était s'exposer en des eaux resserrées à de nouvelles et plus violentes attaques aériennes menées par les avions que les Américains avaient sûrement basés à terre (en réalité, il n'y avait à ce moment, sur le terrain de Leyte que quelques chasseurs-bombardiers « Corsair »); c'était risquer de ne pas trouver les transports qui, alertés, avaient dû appareiller en hâte (aucun avion de reconnaissance n'avait signalé à Kurita que les transports étaient toujours là) ; il était possible d'y rencontrer les cuirassés de la VIIe Flotte américaine, mais Kurita ne les craignaient nullement. Il y avait au contraire tout intérêt à remonter vers le Nord, à surprendre la Task Force de Halsey qu'il savait être dans les parages et à se joindre à Ozawa pour la détruire.

Après une demi-heure de conférence avec son état-major, à 9 h. 20, Kurita rappela ses torpilleurs et donna l'ordre à l'escadre de faire demi-tour. Décision fatidique qui épargnait les porte-avions d'escorte et sauvait du désastre la fragile tête de pont américaine sur Leyte. Pour avoir suivi trop à la lettre les instructions du plan d'opération, Kurita manquait l'occasion de remporter avec sa puissante force navale une victoire dont les conséquences auraient pu être décisives pour toute la campagne. Sa principale excuse aurait été le manque de moyens d'éclairage susceptibles de le renseigner sur le dispositif adverse ; il ne possédait pas de porte-avions ; les avions de la Marine basés sur les Philippines étaient trop peu nombreux et ceux de l'Armée se montraient peu disposés à coopérer.

Quelques heures plus tard, dans l'après-midi du 25 octobre, par suite du manque de combustible — de nombreux bâtiments de l'escadre perdaient le mazout stocké dans les soutes extérieures — Kurita décidait d'abandonner son projet primitif et de s'engouffrer la nuit venue dans le détroit de San Bernardino par où il était venu. Le lendemain, 26 octobre, il allait être attaqué dans la mer de Sibuyan, à trois reprises différentes par les avions américains basés à terre ou décollés des porte-avions de l'amiral Halsey. Le croiseur léger *Noshiro*, torpillé, fut achevé par des bombes. Deux grosses bombes lancées par des Liberators encadrèrent le *Yamato*, tuant ou blessant plusieurs marins. Le 27 octobre, ce qui res-

tait de l'escadre Kurita se rassemblait dans la baie de Brunei pour se ravitailler et effectuer des réparations sommaires par les moyens du bord ; fin novembre, elle gagnait les ports de la Mer Intérieure. Le *Yamato* entrait à l'arsenal de Kure.

Aussitôt connu le débarquement américain sur Okinawa, l'amiral Onishi, réunit, à Tokyo, Toyoda et Ozawa afin de monter une opération destinée à dégager les défenseurs de l'île de l'étreinte de la flotte américaine. Mais où est l'époque où le débarquement de Leyte amenait la sortie de 9 cuirassés, 4 porte-avions, et 16 croiseurs japonais ? Comme la célèbre peau de chagrin, la Marine impériale s'est considérablement rétrécie. A l'heure actuelle, il reste encore un ou deux porte-avions légers ; mais ils sont trop vulnérables et le manque de pilotes spécialisés interdit de toutes manières leur utilisation. Le seul cuirassé disponible est le *Yamato* ; il suffit de lui adjoindre le croiseur léger moderne de 6 000 tonnes *Yahagi* et 8 destroyers prélevés sur les 41e, 17e et 21e divisions[1] pour constituer une force de choc. Celle-ci, la dernière de la Marine impériale, est confiée au contre-amiral Seiichi Ito. En même temps, le commandant de la Flotte aérienne reçoit l'ordre de lancer le 6 et le 7 des attaques massives contre la flotte américaine. Attaques de Kamikaze avec, comme objectifs de priorité, les porte-avions. Il s'agit de mettre hors d'action les aérodromes flottants de l'adversaire et de faciliter ainsi l'action des bâtiments de surface japonais. Telle est la pénurie en mazout dans la métropole que ce n'est qu'à grand'peine qu'on arrive à trouver les 2 500 tonnes nécessaires pour la sortie.

A 15 heures, le 6 avril, le groupe *Yamato* appareille de Tokuyama, petit port de l'île Honshu situé à l'entrée Ouest de la Mer Intérieure, Mais cette voie d'accès — le détroit de Shimonoseki — étant minée par les Superforteresses américaines, l'escadre fait route au Sud et sort de la Mer Intérieure par le détroit de Bungo. Ses ordres d'opérations sont simples : « Faire route au sud de Kiousiou et approcher d'Okinawa par le Nord-Ouest. Le 8 au matin, engager les forces américaines dans les parages d'Okinawa ». Le crochet que fera à l'Ouest le *Yamato* va lui permettre d'éviter à l'aube les avions de reconnaissance américains. Et, jusqu'à 10 heures, il profitera de la protection de la chasse basée sur les terrains de Kiousiou. 5 à 6 chasseurs se relaieront au-dessus de l'escadre. A partir de 10 heures, elle aura à parcourir plus de 250 milles en plein jour avant de faire tête sur Okinawa, à l'aube du 8, et d'y surprendre les

1. Ces destroyers comprenaient deux grands contre-torpilleurs récents de 2 300 tonnes : *Fuyuzuki* et *Suzuizuki* ; trois de 1 500 tonnes, mis en service au début de la guerre 1941 : *Isolaze, Hamakaze, Yykikaze* ; un de 2 100 tonnes, datant de 1943 : *Asashino* ; et deux de 1 400 à 1 500 tonnes, datant d'avant-guerre : *Hatsushimo* et *Kasumi*.

transports américains. L'amiral Ito compte sur les mauvaises conditions météorologiques pour échapper aux reconnaissances aériennes. Or, justement, le temps se fait le complice des Japonais. A vitesse de croisière, le *Yamato*, flanqué de son escorte légère, descend le long de la côte Est de Kiousiou. La mer est mauvaise : *Yahagi* et les destroyers piquent du nez dans la houle du large, le bâtiment géant tangue et roule à peine, fendant majestueusement de sa curieuse étrave arrondie les longues lames qui paraissent venir du point où le soleil a disparu sur l'horizon.

Sur la passerelle vitrée qui domine la longue plage avant, les deux tourelles géantes et la petite tourelle de 152, l'amiral Ito converse avec l'un des officiers de son état-major, le capitaine de frégate Miyamoto, l'officier canonnier de la IIe Flotte.

— Est-ce que les techniciens ont réussi à mettre au point le radar de direction de tir [1].

— Oui, amiral, les réglages ont pu être faits avant l'appareillage.

Un planton du P.C. Trans [2] apporte un message. Ito l'ouvre ; les opérateurs radio du bord ont intercepté un message chiffré émanant d'un bâtiment américain pas très éloigné, probablement un sous-marin. Il n'y a rien d'étonnant à cela ; les submersibles adverses patrouillent en permanence à la sortie de la Mer Intérieure. Mais l'américain a-t-il vu l'escadre dans l'obscurité et a-t-il signalé sa présence à ses chefs ? Ito regarde au dehors et se rassure ; la nuit est d'encre ; les destroyers en flanc-garde sont presque invisibles. De toutes manières, pour donner le change, il prescrit de venir sur la gauche. Les Américains croiront que l'escadre va piquer vers le Sud.

Le sous-marin a bien vu dans la nuit les silhouettes des bâtiments nippons. Sa T.S.F. a alerté l'amiral Nimitz, commandant en chef du Pacifique, dans son quartier général à Guam, et l'amiral Spruance qui croise au sud d'Okinawa avec les cuirassés et les porte-avions de la Ve Flotte.

L'état-major américain, averti de la présence à la mer des bâtiments japonais, donne l'ordre d'effectuer des recherches suivant un vaste triangle isocèle dont le sommet serait Okinawa et l'axe les Riukiu.

Des porte-avions de la Task Force 58 décollent, peu avant l'aurore, des Avengers munis de réservoirs supplémentaires ; du plan d'eau des îles Kerama — où, immédiatement après l'occupation, s'est installée la « Fleet Air Wing no 1 », une escadrille d'hydravions avec son ravitailleur, le *Ballard* [3] — s'envolent des lourds navires volants Martin Mariner de vingt tonnes ; ils ont suffisamment de rayon d'action pour aller reconnaître les côtes de Corée.

1. La marine nipponne avait réussi à la fin de la guerre à installer sur ses cuirassés des radars de direction de tir d'artillerie, mais ceux-ci étaient encore imparfaits et tombaient souvent en avarie.

2. Poste central transmissions.

3. Un ancien destroyer datant de l'autre guerre, transformé en ravitailleur d'hydravions.

La mauvaise visibilité, l'épaisse couche de nuages bas qui recouvrent la mer compliquent leur tâche. L'escadre ennemie aura beau jeu dans la crasse pour arriver à portée de canon de son objectif.

Inaperçue, elle franchit, vers 3 heures du matin, le détroit de Bungo, entre l'extrémité Sud de Kiousiou et les îles Osumi (les plus au nord des Riukiu) ; puis elle met le cap à l'Ouest et à 8 heures revient au Sud-Ouest, parallèlement à l'axe des Riukiu. Le plafond est toujours aussi bas, de gros grains crèvent sur la mer. Puis, à 10 heures, le ciel trahit les Japonais. Le temps se met au beau.

A 10 h. 15, un point noir apparaît à l'horizon, droit devant ; il passe perpendiculairement à l'axe de route de l'escadre, de bâbord à tribord. Ito sait qu'il est repéré. Il poursuit néanmoins son chemin, respectueux des consignes. La radio du Martin Mariner alerte sa base : « Escadre ennemie aperçue 100 milles Ouest extrémité Kiousiou ; route Sud-Ouest. Composition : un cuirassé, deux croiseurs légers et sept destroyers. »

De grandes taches bleues apparaissent dans le ciel qui s'éclaircit de plus en plus. Ils sont deux maintenant là-haut à surveiller l'escadre ; puis l'un d'eux s'éloigne bientôt pour revenir avec d'autres avions. Un peu avant midi, ils sont douze qui effectuent une ronde menaçante, à 30 kilomètres des Japonais, hors de portée de la D.C.A.

Sur le *Yamato* et les autres unités, les équipages sont déjà aux postes de combat. Malgré l'absence de chasse de protection, Ito fait confiance aux Kamikaze. Par suite des pertes subies la veille, l'attaque aérienne de l'adversaire manquera aujourd'hui de mordant.

A midi, le radar du *Yamato* détecte vers l'Est, à 30 kilomètres de distance, une quarantaine d'appareils monomoteurs. Ils tournent autour de l'escadre, en prenant de l'altitude. Les unités nipponnes ont forcé l'allure à 26 nœuds et se mettent debout au vent pour faciliter les abattées de dérobement.

La première escadrille arrivée sur les lieux est celle du porte-avions *Hornet ;* elle est bientôt rejointe par le groupe aérien du *Cabot*, autre porte-avions de 27 000 tonnes de la Task Force 58 du vice-amiral Mitscher, qui, dès réception du message d'alerte émis par l'hydravion, a donné l'ordre d'effectuer une attaque massive contre le *Yamato ;* celui-ci va avoir affaire aux 400 appareils embarqués sur les 10 porte-avions de quatre « Task Groups »[1] échelonnés du Sud à l'Est des Riukiu.

A 12 h. 20, les « Helldiver » des deux porte-avions piquent sur le *Yamato* et, quelques minutes plus tard, « Helldiver » et « Avenger » attaquent simultanément le cuirassé et le croiseur pendant que les chasseurs « Hellcat » mitraillent au canon et au projectile-fusée les superstructures des navires pour dérégler le tir de la D.C.A. et diminuer l'intensité du formidable tir de barrage.

1. Ces « Task Groups » sont commandés par les contre-amiraux Radford, Sherman, Clark et Bogan.

Cette première attaque, effectuée par deux vagues de 40 appareils, est décisive. Pour un bâtiment long de 262 mètres, large de 40, il est très difficile d'éviter par la manœuvre l'assaut combiné lancé par des bombardiers en piqué tombant comme des pierres au sol et des avions-torpilleurs arrivant de tous les azimuts à 500 à l'heure. Trois bombes de 500 kilos sont tombées sur l'avant de la tourelle III du *Yamato*, détruisant la tourelle triple de 152 arrière et mettant hors d'action 10 à 15 affûts légers à bâbord arrière du bâtiment. Trois torpilles sont venues frapper les œuvres vives du géant, à bâbord au niveau de la passerelle, au milieu et à l'aplomb de la tourelle arrière.

Le destroyer *Hamakaze* est atteint par plusieurs bombes et coule par l'arrière. Le croiseur *Yahagi* est également touché ; son arrière est en feu.

12 h. 50... Une troisième vague d'une quarantaine d'avions surgit du Sud-Est. Ce sont les « Avenger » et les « Helldiver » appartenant aux porte-avions *Bunkerhill* et *Intrepid* bombardiers en piqué et avions-torpilleurs attaquent simultanément. Toutes les bombes encadrent le *Yamato*, mais 5 nouvelles torpilles viennent à nouveau ébrécher l'immense coque ; 3 à tribord, à l'aplomb du bloc central, et 2 à bâbord à l'arrière.

La belle ordonnance de la formation japonaise — primitivement un cercle de bâtiments légers autour du *Yamato* — s'est rompue. Le *Yahagi* se traîne derrière, enveloppé dans un linceul de fumée ; il est accompagné par deux torpilleurs ; les autres destroyers entourent le géant blessé qui a pris de la gîte sur bâbord. Les Japonais profitent de trente minutes de répit pour combattre les incendies et se resserrer autour du navire-amiral. Ils ont gardé leur cap initial.

13 h. 40... Quatrième vague d'avions américains. Le croiseur *Yahagi* est à nouveau torpillé et stoppe sur son erre, toujours en feu. Les torpilleurs *Isokaze*, *Kasumi* et *Asashimo*, ravagés par les bombes et les projectiles-fusées ne sont plus que des épaves ; le grand contre-torpilleur *Suzuisuki*, incendié, mais machines intactes, zigzague assez habilement pour éviter les avaries majeures. Trois destroyers : *Fuyuzuki*, *Yukikaze* et *Hatsushimo* montent toujours la garde autour du *Yamato*. Le bâtiment de ligne a maintenant encaissé depuis le début de l'attaque trois bombes et douze torpilles. Sa gîte sur bâbord s'est accentuée ; il ne file plus que 20 nœuds.

L'amiral Ito est désormais convaincu qu'il lui sera impossible d'accomplir sa mission à Okinawa. Après avoir envisagé à un moment la posibilité de transférer son pavillon sur le croiseur, qui, bien que stoppé et en feu, paraît avoir relativement peu souffert, il donne l'ordre de faire demi-tour. Lentement, péniblement, le gros bâtiment abat sur tribord ; la bande augmente peu à peu, malgré les efforts désespérés tentés pour le redresser. Les escadrilles du *Yorktown*, les dernières à arriver sur les lieux, lancent leurs bombes et leurs torpilles sur une épave qui chavire inexorablement sur bâbord. Le personnel se jette à l'eau par grappes.

Une violente explosion disloque le bâtiment couché sur le flanc ; on dirait qu'un volcan sous-marin a fait soudain irruption dans la mer couleur de cendres. Un gigantesque panache de fumée s'érige dans le ciel, jusqu'à 700 mètres de hauteur. Lentement, il se dissipe, laissant apparaître une énorme tache foncée striée de remous où surnagent quelques têtes noires de mazout.

Le *Fuyuzuki*, spectateur de cette brève agonie, s'approche à toute allure et recueille les survivants dont la plupart ont été assommés par les débris qui sont retombés du ciel. L'amiral Ito, resté à son poste sur la passerelle, a disparu dans l'abîme avec l'orgueil de la Marine impériale, avec ce fier bâtiment qui portait un nom révéré légendaire, celui de la vieille province où naquit le fondateur de la race japonaise.

Quelques minutes plus tard, les avions du *Yorktown* administrent le coup de grâce au *Yahagi*. L'infortuné croiseur disparaît sous les gerbes de bombes ; sa coque est éventrée par les torpilles. Il chavire brusquement et pique vers le fond, l'avant le premier.

A la surface surnagent quelques hommes et l'hydravion de bord détaché de sa catapulte, dont les cocardes mettent deux taches de sang sur l'eau glauque ; puis les ailes s'enfoncent lentement et disparaissent à la vue.

Des sept destroyers japonais, deux flottent encore, machines hors de service ; ils sont sabordés par leurs équipages. Un autre éclopé, le *Suzuizuki*, ses superstructures dévastées par les projectiles-fusées, réussit à s'éloigner escorté par le *Fuyuzuki*, le *Yukikaze* et le *Hatsushimo*, chargés de rescapés. Ils rentreront tous les quatre à Sabeso.

Après la perte du *Yamato*, la Marine impériale cesse d'exister. Les unités restantes, privées de mazout, ne sortiront plus des ports de la Mer Intérieure. Les bâtiments en construction ne seront pas achevés. Et le coup de grâce sera administré par l'aviation embarquée américaine qui, à trois reprises en juillet 1945, viendra couler ou endommager au port les restes de ce qui fut la troisième flotte du monde.

Aux yeux des amiraux japonais eux-mêmes, ces débris avaient été d'avance sacrifiés ; les bâtiments de surface avaient perdu toute valeur militaire. La démonstration du *Yamato* les a désormais convaincus que toute nouvelle opération navale contre les forces d'invasion américaines est vouée à un échec certain et le point de vue de l'amiral Onishi va prévaloir dans toutes les délibérations du Haut État-Major : seule, l'aviation basée à terre et exclusivement utilisée pour des attaques-suicides permettra d'arrêter la progression amphibie adverse vers le territoire métropolitain.

Suivons-les dans leur raisonnement.

Les objectifs navals concentrés aux portes mêmes du Japon, au voisinage des aérodromes de Kiousiou, sont aussi nombreux que variés. Les uns croisent au nord d'Okinawa pour couvrir les deux cents bâti-

ments de la force d'invasion ; ils forment la puissante force aéronavale de l'amiral Mitscher, la « Task Force 58 » composée d'une quinzaine de grands porte-avions de 27 000 tonnes, type *Essex*, de quelques cuirassés rapides et d'unités légères. Plus au Sud, les quatre porte-avions et les deux cuirassés britanniques de la « Task Force 57 » sont chargés de neutraliser les aérodromes de Formose et des îles Sakishima.

Tout navire anglais ou américain qui serait sérieusement endommagé devra, malgré la présence de bases avancées à Leyte, Guam et Ulithi, aller se faire réparer dans les arsenaux de Pearl Harbor, des États-Unis ou d'Australie. Par conséquent, ce navire pourra être considéré comme étant hors de service pour une durée d'au moins trois mois.

Or, parmi ces porte-avions qui constituent l'ossature d'une flotte moderne, les grandes unités américaines sont particulièrement vulnérables aux attaques aériennes ; contrairement aux porte-avions britanniques de la classe *Illustrious*, dont les hangars sont moins spacieux mais mieux protégés, les *Essex* ne possèdent qu'un seul pont blindé, celui qui forme le plancher du hangar. Il a suffi de deux bombes de 250 kilos pour transformer, le 19 mars, le *Franklin* en un gigantesque brasier, en une épave calcinée et démantelée par les explosions que l'on réussit à grand' peine à ramener dans un port. Quant aux porte-avions légers, type *Independence*, et aux porte-avions d'escorte provenant soit de la transformation d'une coque de croiseurs, soit de celle d'un navire marchand, leur résistance au danger d'incendie est encore moins grande. L'expérience du *Saint-Lô*, d'octobre dernier, le prouve amplement. Priver la Marine américaine du plus grand nombre possible de porte-avions, ce serait lui enlever les trois quarts de sa puissance offensive et lui interdire toute nouvelle opération du débarquement.

La tactique des Kamikaze est la seule qui permette d'obtenir ce résultat. En fait de matériel aéronautique, le Japon possède peu d'avions modernes capables d'affronter la chasse américaine ou d'effectuer avec quelques chances de succès une attaque classique à la bombe ou à la torpille. Les raids des Superforteresses contre les usines nipponnes interdisent aux constructeurs la fabrication en série de modèles surclassant ceux des États-Unis. En revanche, il reste d'abondantes réserves d'appareils d'entraînement ou d'un modèle relativement ancien que l'on peut dépenser sans compter. Il suffit de les bourrer d'explosifs, de les munir d'une ou deux bombes perforantes et de leur donner juste assez d'essence pour effectuer un voyage d'aller. En outre, la technique nipponne, s'inspirant de la V-1 allemande, a réalisé une torpille à réaction pilotée de construction simple et économique laquelle, larguée d'un bombardier, permet d'emporter une charge de plus de 1 000 kilos d'explosifs. Cet engin-suicide, qui pique à 1 000 kilomètres à l'heure sur l'objectif visé, s'appelle « Oka ». Les marins américains lui ont donné à tort le surnom de « Baka » (le stupide).

Reste la question du personnel pour armer les avions Kamikaze et

les Baka ? Elle n'offre aucune difficulté. Des volontaires ? Nous avons vu qu'il n'en manque pas, tant dans l'Armée de l'air que dans la Marine. Il suffit d'aviver tant soit peu, avec une propagande habilement orchestrée, le fanatisme, le patriotisme exacerbé, la dévotion envers l'Empereur, tous ces sentiments qu'on a inculqués au peuple pendant des générations pour trouver aussitôt une masse de jeunes recrues.

Maintenant, il s'agit d'en faire des pilotes. Oh! pas des pilotes expérimentés comme ces aviateurs du début de la guerre, dont la race a disparu en trois ans de consommation effrénée à Midway, aux Salomons et aux Philippines. Non, simplement quelqu'un qui sache faire des manœuvres très simples. Et avant tout quelqu'un de « gonflé ». Deux semaines de cours d'héroïsme et d'intoxication spirituelle pour une douzaine d'heures de vol ; l'adolescent de seize ans, en qui l'appétit de la mort a été soigneusement aiguisé, devient un Kamikaze que l'on habille de blanc de deuil, que l'on met dans un vieux « zinc » « avec tout le cérémonial approprié, et que l'on envoie aussitôt, car le temps presse, à une mort aussi glorieuse que profitable. Un avion, un navire... »

Inutile de compliquer les choses et de réglementer l'éducation et l'organisation des pilotes-suicides. L'exemple d'Onishi a prouvé qu'il est sage de laisser la plus large initiative aux échelons inférieurs. Que les commandants d'unités aient toute latitude pour sélectionner les volontaires, les encourager au besoin par des désignations d'office. Certaines écoles de l'aéronautique navale ont atteint dans ce domaine un haut degré de perfection.

L'élève, dont l'âge varie entre dix-neuf et vingt-quatre ans, commence par un mois d'instruction morale et militaire. Les exercices d'éducation physique alternent sans répit avec la lecture du *Bushido*, le code d'honneur des Samuraï. Les candidats baignent dans une atmosphère mystique et funéraire. Trois fois par jour ils jurent devant l'autel consacré aux mânes des aviateurs disparus : « Nous allons bientôt vous rejoindre ». A chaque instant, les instructeurs leur adressent des encouragements de ce genre : « Sois brave... Utilise toute ta vigueur et ta force corporelle pour surmonter la douleur physique... Les ordres des supérieurs doivent être exécutés sans défaillance... Impact sûr, mort certaine. » A la fin du mois, l'élève a perdu toute individualité. Il est devenu une parfaite machine à tuer, un automate bourré de réflexes et de slogans fanatiques. Il est mûr pour le cours de pilotage dont la durée dépend à la fois des opérations et des disponibilités en essence. Ensuite, c'est le transfert dans une base avancée, l'affectation à l'escadrille *Cerisier en fleur* ou *Chrysanthème*. Quelques jours plus tard, la veille du grand départ, a lieu le banquet funéraire où le Kamikaze se dépouille de toutes ses possessions terrestres. Le lendemain, ce mort-vivant reçoit sur le terrain des mains de son commandant la petite boîte blanche qui est censée contenir ses cendres...

On croit rêver. L'histoire offre quelques exemples de sacrifices héroïques, de charges désespérées. Jamais le suicide ne fut exploité

sur une telle échelle pour la réalisation d'un plan d'opérations d'une effarante simplicité : éliminer la flotte adverse en lançant des avions contre des bâtiments de guerre avec ordre aux pilotes de s'écraser sur l'objectif. Ceux qui ont enfanté ce plan n'avaient rien à perdre et tout à gagner. Si la campagne des Kamikaze échouait, la défaite n'en serait que plus certaine ; si elle réussissait, elle permettrait de gagner du temps et d'obtenir des puissances alliées, effrayées par la perspective d'une guerre traînant en longueur, des conditions de paix tolérables. Ce calcul japonais, qui sacrifiait ainsi une aviation entière, pilotes et appareils, pour la destruction de la flotte adverse, a bien failli réussir dans les eaux d'Okinawa. Pendant cinq terribles semaines, la Navy a subi les assauts répétés et massifs des Kamikaze ; elle a vu ses porte-avions mis hors de combat dans la proportion d'une unité de ce type pour 200 appareils-suicides. Rendement désastreux qui risquait de compromettre, faute de plate-formes flottantes, le sort des opérations terrestres engagées sur Okinawa et le futur débarquement au Japon.

Du 6 avril au 14 mai, 6 grands porte-avions, 2 porte-avions d'escorte américains sont avariés au point d'être obligés de rentrer à Pearl Harbor ou aux États-Unis pour réparations. Plus robustes, 3 porte-avions britanniques s'en tirent avec des dégâts superficiels.

Le 16 avril 1945, plus de 220 Kamikaze descendent de Kiousou pour attaquer la Task Force 58, au large d'Okinawa ; sur ce total, 210 ne réussissent pas à traverser les patrouilles aériennes américaines et le tir de barrage ; mais l'un d'eux franchit comme par miracle tous ces obstacles et volant à 7 mètres au-dessus de l'eau s'écrase sur le pont d'envol de l'*Intrepid*, le porte-avions qui a déjà eu affaire avec les Kamikaze en octobre 1944. Du pilote on ne retrouvera qu'un torse bardé de décorations ; une partie de l'appareil et sa cargaison de bombes pénètrent dans le hangar ; l'explosion qui s'ensuit tue neuf hommes et en blesse 21. Plus de 36 appareils sont détruits par l'incendie. Heureusement, ils n'étaient ni armés ni ravitaillés en essence et au bout de cinquante minutes le feu est maîtrisé. Entre temps, l'*Intrepid* a réussi à demeurer dans la formation et à faire apponter les avions restés en l'air, mais les dégâts subis le forceront à rentrer dans un arsenal de Californie pour réparations.

Le *Bunker Hill*, le navire-amiral de la Task Force 58, est encore plus durement touché.

Le 11 mai, le porte-avions se trouve avec les autres unités de son escadre au nord-est d'Okinawa. Des bombardiers Helldiver sont partis vers le Sud pour couvrir les troupes américaines sur l'île, tandis que les chasseurs Corsair et Hellcat survolent les îles Amami et Kiousiou pour y détruire les installations de l'aéronautique nipponne. En l'air, tournent 8 chasseurs en patrouille de surveillance.

Quelques heures plus tard, les bombardiers reviennent d'Okinawa et appontent. Les équipages descendent dans la salle d'attente remplie

de pilotes qui s'apprêtent à décoller à 11 heures, puis gagnent leurs chambres pour une courte sieste.

« Préparez-vous à ranger vos appareils sur l'avant », annoncent les haut-parleurs. Les Corsair rentrent à leur tour. Pour leur donner la place d'apponter, 34 avions prêts à décoller doivent être repoussés sur l'avant du pont d'envol. Les pilotes remontent des salles d'attente pour mettre en marche les moteurs.

Sur les encorbellements et les plates-formes d'artillerie antiaérienne, les canonniers, profitant de ce que l'on a mis aux postes de veille, lézardent au soleil. Selon les radars, l'avion ennemi le plus proche est éloigné d'au moins une trentaine de milles de l'escadre. On a le temps de voir venir.

Les pilotes grimpent dans les appareils et s'installent dedans attendant les instructions que l'on va leur donner par haut-parleur. L'un d'eux lève le nez et aperçoit à tribord un Zéro, arrivant droit sur le porte-avions. Il saute hors de son appareil et au pas de course se précipite vers la coursive tribord. Le Kamikaze largue sa bombe, se vomit au milieu des Corsair rangés à l'extrême avant, et finalement tombe par-dessus bord. La bombe de 250 kilos traverse obliquement le pont et ressort à bâbord du porte-avions, explosant en l'air.

Avec un craquement sinistre, l'essence s'échappant des Corsair abordés prend feu. Au milieu des flammes et de la fumée les pilotes restés dans leurs appareils s'élancent vers les bas-côtés du pont.

L'aboiement d'un Oerlikon se fait soudain entendre. Il tire vers l'arrière d'où vient un bombardier en piqué, au camouflage vert-brun. Deux énormes diques rouges s'étalent sous ses ailes. D'autres pièces ont ouvert le feu, Les traceurs le traversent de part en part. Mais rien ne semble devoir arrêter le Japonais. Il largue sa bombe, reste suspendu en l'air pendant une fraction de seconde, puis tombe comme une pierre.

Boum ! la bombe défonce le pont d'envol sur l'arrière de « l'îlot » et explose juste dessous. Instantanément, tout l'arrière du navire, depuis le pont d'envol jusqu'au pont du hangar, est enveloppé de flammes ; une énorme colonne de fumée s'érige dans le ciel, comme si quelque génie maléfique, longtemps emprisonné dans les flancs du *Bunker Hill* cherchait à prendre son essor. Les réservoirs d'essence des avions stockés dans le hangar prennent feu avec une explosion sinistre. Les flammes se propagent allègrement le long des conduites d'arrivée du combustible. Partout, les avions flambent comme du bois d'allumettes.

Le Kamikaze a frappé à la base de l' « îlot » contre lequel l'une de ses ailes s'est plaquée. Le moteur, tel une boule de feu, a roulé sur le pont.

Sur la passerelle amirale, Mitscher a échappé par miracle à la pluie d'éclats qui a tué quelques officiers et marins de son état-major. Le visage impassible, il contemple deux autres Kamikaze poursuivis dans le ciel par la patrouille de Corsair. En bas, sur le pont d'envol, le craquement du bois qui brûle se mêle au crépitement des chargeurs explosant à bord des avions flambant à l'arrière. Sur l'encorbellement de la poupe

qui supporte deux affûts multiples de 40, se sont réfugiés une centaine de marins provenant du hangar, tous les pilotes et hommes de pont qui ont pu descendre des bas-côtés du pont d'envol. Tous étouffent dans l'épaisse fumée graisseuse qui bouillonne au-dessus de leur tête et que le vent de la vitesse rabat vers eux ; les rescapés de la salle d'attente, des pilotes de chasse, sont plus ou moins sérieusement brûlés. Ceux qui sont restés le plus longtemps dans cette atmosphère irrespirable sont en proie à des nausées. L'endroit devient de plus en plus intenable. Certains se jettent directement à l'eau, d'autres s'aident avec des cordages. Beaucoup cependant hésitent devant la hauteur du plongeon et devant la masse d'eau bouillante dangereusement agitée par les hélices.

Le hangar présente un aspect dantesque. Un mur presque solide de fumée noire s'avance de l'arrière vers l'avant au fur et à mesure que l'incendie gagne de nouveaux aliments. De temps à autre, une flamme brillante déchire le sinistre rideau : encore un réservoir d'avion qui explose. Dessous, le pont est chauffé au rouge-vif. En haut, le toit défoncé laisse pleuvoir des débris noircis et de la fibre de verre isolante. Armés de lances à incendie, des équipes tentent d'arrêter la progression du feu ; la chaleur est si intense, la fumée si âcre que les hommes doivent être relevés toutes les vingt minutes ; on les envoie sur l'avant où ils peuvent respirer de l'air pur et faire soigner leurs brûlures ; d'autres prennent leur place. On n'a pas eu le temps d'enlever les cadavres carbonisés qui gisent sur le pont, entortillés dans les manches à incendie. L'odeur de chair grillée se mêle aux relents écœurants de pétrole.

Sous le hangar, la situation est aussi tragique. Les ventilateurs toujours en marche aspirent la fumée et la répandent jusqu'au fond du bâtiment. Dans les compartiments obscurs, des hommes pris au piège, affolés, se battent pour fuir l'étouffement. C'est la ruée vers les hublots, à travers lesquels les moins gros arrivent à s'insinuer et ensuite la chute dans la mer. L'essence en feu s'est répandue dans le poste des fusiliers-marins, grillant vifs tous ses occupants.

Mais le *Bunker Hill* n'a pas été abandonné par son escadre. Le croiseur léger *Wilkes Barre* vient se coller à son flanc tribord ; à bâbord, les trois destroyers *English*, *Sperry* et *Stembel* l'accostent et tous ensemble lancent des jets d'eau dans la fournaise du hangar et sur le pont d'envol. Le *Bunker Hill* disparaît presque dans les nuages provenant de la vaporisation des tonnes d'eau que déversent ses quatres sauveteurs. Pitoyable, l'un d'eux s'approche de la poupe et dirige un jet vers les malheureux noircis par la fumée qui y sont demeurés.

En l'air, les chasseurs Corsair décrivent de grands cercles autour de leur bâtiment-gigogne, attendant que leurs réservoirs soient presque vides pour aller se poser sur un porte-avions voisin. Deux chasseurs qui avaient décollé dans la matinée pour effectuer une liaison avec Okinawa, reviennent au-dessus de l'escadre, et aperçoivent à 5 milles devant, un bâtiment entouré d'un linceul de fumée à travers lequel ils ont de la

peine à reconnaître le *Bunker Hill*. Un coup d'œil leur suffit pour apercevoir les trous béants, les avions fondus, le pont d'envol calciné. Ils appontent sur une autre unité.

A 13 heures, les hommes qui luttent dans le hangar n'ont fait aucun progrès. Ils sont démoralisés, épuisés ; les manches se sont enchevêtrées. Le capitaine de frégate Dysen, le commandant en second, bien que blessé, les ranime et les encourage de la voix et du geste pour de nouveaux efforts.

Il y a maintenant plus de trois heures que le *Bunker Hill* lutte pour sa vie. Les tonnes d'eau lancées dans les flammes augmentent la gîte qu'il a pris sur tribord. Il a gardé son cap initial et se rapproche des îles ennemies. Pour le sauver, il est nécessaire de changer de route, mais l'abattée risque de faire chavirer le bâtiment dont la stabilité est dangereusement compromise. Pourtant, le commandant Seitz va tenter la manœuvre qui va décider du sort du navire. « Dites au *Wilkes Barre* et aux destroyers de s'écarter de nous » ; puis, quelque temps plus tard, à l'homme de barre : « Venez sur la droite très lentement, très lentement. »

Insensiblement, le *Bunker Hill* obéit à son gouvernail. Le mélange d'eau et d'essence enflammée qui s'est accumulé dans le hangar, s'écoule vers tribord, puis, soudain, trouve une issue et se déverse à la mer. Le principal foyer de l'incendie a disparu. Disparue la fumée qui s'étalait sur l'arrière et sauvés ceux qui avaient survécu à l'étouffement sur la poupe. Dans le hangar, les foyers d'incendie sont peu à peu maîtrisés.

La nuit est tombée ; l'amiral Mitscher a quitté le *Bunker Hill* pour hisser son pavillon sur le destroyer *English*. Le *Bunker Hill* poursuit son chemin pendant que l'équipage tente de dormir après les événements tragiques de la journée.

Le lendemain commence le long travail de la remise en état : et d'abord, la plus pénible des corvées, celle d'enlever d'entre les débris les corps carbonisés des camarades. Les cadavres encombrent les salles d'attente, les postes, les chambres, les coursives ; parmi eux, beaucoup d'aviateurs. Au total, le *Bunker Hill* a perdu 392 membres de son équipage, dont 27 aviateurs. Les morts, cousus dans de la toile, un obus entre les pieds, sont immergés ; un navire-hôpital accoste et embarque les 264 blessés. Puis, le *Bunker Hill* fait route vers Pearl Harbor où il arrivera quelques jours plus tard : ses flancs noircis par la fumée ou éraillés, son pont d'envol et ses couples tordus, témoignent de la virulence des Kamikaze.

A la fin du mois de mai, les arsenaux des États-Unis ont reçu d'autres grands blessés que l'*Intrepid* ou le *Bunker Hill* : *Hancock*, *Ticonderoga*, *Saratoga* et *Entreprise* (deux vétérans parmi leurs frères cadets de la classe *Essex* et les survivants d'une époque héroïque où la Navy se défendait avec cinq porte-avions dans le Pacifique).

Comment protéger les précieux porte-avions contre leurs diaboliques adversaires aériens ? Les autorités navales américaines avaient déjà remarqué que les Kamikaze venaient invariablement du Nord. En effet, les

450 milles qui séparent Okinawa de Kiousiou ne leur laissaient pas assez d'essence pour tenter de se présenter à partir d'une direction différente. On décida donc de concentrer au nord d'Okinawa le rideau de destroyers, « destroyers-escorts » ou bateaux de débarquement, chargés de détecter au radar et d'intercepter au canon les avions ennemis avant qu'ils ne parviennent au contact des grands bâtiments de la « Task Force ». Cette « ligne de guet » anti-Kamikaze avait été mise en place dès le 6 avril et, peu à peu renforcée, allait subir tout le poids des attaques japonaises. Sur les 30 navires américains coulés pendant les quatre-vingt-deux jours de la bataille d'Okinawa, 22 ont été des unités de guet [1] ; sur un total de 223 bâtiments endommagés, 128 ont appartenu au rideau de protection d'unités légères [2]. C'est dire avec quelle héroïque ténacité les équipages de ces frêles petits bâtiments, quelquefois armés d'un unique canon de 76, de Bofors et d'Oerlikons, ont accompli la mission qui leur a été confiée et tenté de repousser les pilotes nippons invinciblement attirés par des proies aussi faciles.

Nombreux ont été les combats épiques livrés au large d'Okinawa. Notons quelques-uns d'entre eux. Nous avons vu que l'État-Major de Tokyo avait décidé que, le 6 avril, aurait lieu en soutien de la sortie effectuée par le *Yamato*, une attaque massive de Kamikaze. L'une de leurs premières victimes fut le destroyer *Bush* qui était stationné à quelques 50 milles au nord d'Okinawa.

Dans l'après-midi, un autre destroyer, le *Colhoun*, reçoit l'ordre de se porter à son secours. Les deux bâtiments sont identiques et appartiennent à une classe née au cours de la guerre et reproduite à 175 exemplaires. Ce sont les grands destroyers de 2 000 tonnes, de construction simple et robuste, munis d'un armement entièrement anti-aérien : cinq 127, six 40 en affûts doubles, dix Oerlikons.

L'équipage du *Colhoun* sait fort bien à quoi il s'expose ; le *Bush* a signalé qu'une cinquantaine d'avions japonais rôdent dans son voisinage. Lorsque le *Colhoun* arrive à 17 heures sur les lieux, il aperçoit d'abord le *Bush* en fort piteux état, stoppé et enveloppé de fumée. Là-haut, tels des faucons prêts à s'abattre sur leur proie, une nuée d'ennemis. Quinze d'entre eux commencent à bourdonner autour de l'intrus.

Les cinq pièces de 127 pointées vers le ciel aboient de façon menaçante. Relevant le défi, un Zéro pique soudain sur le *Colhoun*, ouvrant en même temps le feu avec ses deux canons de 20. Il ne va pas très loin : obus de 127, de 40 et de 20 le volatilisent et des débris enflammés pleuvent dans la mer. Pas un seul instant le destroyer n'a cessé de zigzaguer à grande vitesse pour dérouter les candidats au suicide. Quatre minutes

1. 10 destroyers, 4 destroyers transformés en transports ou mouilleurs de mines, 1 dragueur, 7 bâtiments de débarquement.

2. 62 destroyers, 17 destroyers-escorts, 29 destroyers transformés, 7 dragueurs, 13 bateaux de débarquement.

plus tard deux autres Zéro et un bombardier monomoteur « Val »[1] attaquent de trois directions différentes. Les 127 touchent rapidement le Zéro : l'officier directeur de tir concentre ensuite le feu sur le Val. A la première salve, il éclate en mille morceaux. Mais le deuxième Zéro qui avait disparu dans la fumée des éclatements, émerge soudain, et bien que touché par les Oerlikons vient s'abattre sur le pont à bâbord milieu. Sa bombe explose dans la chaufferie arrière. Un lourd panache de fumée enveloppe le destroyer. Sous le pont, des chauffeurs, des mécaniciens sont blessés par les éclats, ébouillantés par la vapeur surchauffée, tués par l'explosion. D'autres, impavides, luttent contre l'incendie.

Trois minutes se sont écoulées depuis l'impact. Trois nouveaux assaillants arrivent en trombe : deux Val et un Zéro. L'un est abattu par les 127 du *Colhoun*, l'autre par le *Bush* qui aide de son mieux son coéquipier ; le troisième a été touché par les canons de 40, mais tel une comète flamboyante, il s'écrase contre la chaufferie avant. La bombe explose, brisant la quille du *Colhoun* et ouvrant une brèche sous la flottaison. Le destroyer s'arrête sur son erre. Il est mortellement touché. Huit minutes de répit. L'équipage lutte contre les incendies, tente d'enrayer la voie d'eau, soigne ses blessés. Plus d'électricité, les groupes électrogènes sont hors de service comme les machines principales. Manœuvrés à bras, les canons ouvrent le feu contre deux autres Val et un Zéro. Ce dernier fait son trou dans l'eau à 100 mètres du bord. L'un des Val change subitement d'idée et se jette sur le *Bush* ; le deuxième pénètre à travers le barrage du *Colhoun*, cogne l'une de ses ailes contre la cheminée arrière, rebondit sur la pièce III, perd son réservoir d'essence qui éclate sur la tourelle IV, retombe enfin sur le pont, puis de là dans la mer où sa bombe explose. La gerbe d'eau soulevée éteint les incendies en retombant en cataractes sur l'arrière du bateau, mais balaie par-dessus bord les servants des Oerlikons de la plage arrière. La bombe a causé une nouvelle voie d'eau.

Les deux derniers avions, des Val, arrivent en mitraillant, lâchent leurs bombes et effectuent leur ressource. L'un rentre à sa base probablement pour rendre compte des résultats obtenus à ses chefs. L'autre va s'écraser sur l'infortuné *Bush*. Le cauchemar est fini.

La radio du *Colhoun* clame : « Secteur débarrassé de tous avions ennemis. Coulons bas ». Effectivement, quelque temps plus tard, *Colhoun* et *Bush* disparaissent sous les vagues, laissant à la surface quelques centaines de survivants.

Comme on vient de le constater, la méthode de la ligne de guet réussit trop bien ; comprenant aussitôt l'importance que représentait pour les

1. *Val* est le surnom donné par les Américains au bombardier en piqué Aichi, modèle 01, c'est-à-dire 1941, utilisé pour l'attaque de Pearl Harbor. En 1945, cet appareil, assez analogue au Junker 87, dont il possédait le train fixe caréné, était largement périmé.

Américains ce rideau avancé de destroyers, les Kamikaze reçurent l'ordre de le détruire à tout prix. Ils s'acharnèrent donc contre leurs petits adversaires dont les effectifs commencèrent à fondre sous les assauts forcenés.

Ainsi, le 16 avril, 21 Kamikaze s'attaquèrent au contre-torpilleur *Laffey* ; pendant deux heures, ils s'acharnèrent contre lui : 5 d'entre eux s'écrasèrent sur le bâtiment, 4 l'avarièrent avec des bombes ; 3 autres arrachèrent les superstructures et les cheminées avant de s'abattre à la mer ; les autres furent descendus par l'artillerie ou la chasse embarquée. Dans la dernière phase du duel, alors que le *Laffey* gisait presque stoppé, en feu, avec toutes ses pièces réduites au silence, deux petits navires de débarquement, les L.C.S. 51 et 57 [1], accoururent à son secours, abattirent plusieurs avions et, bien que touchés eux-mêmes, réussirent à le protéger avec leurs Bofors, si bien que le *Laffey*, en fort piteux état, put être sauvé et ramené dans une base avancée pour réparations.

Tout bâtiment croisant au nord d'Okinawa et qui, de près ou de loin, pouvait passer pour une unité de guet, était justiciable d'une attaque-suicide. Témoin le vieux destroyer *Barry* — celui qui avait assisté aux derniers moments du *Borie* [2], lequel, endommagé par une première attaque et jugé irréparable, était remorqué le 25 mai au marge des Kérama pour être sabordé en eau profonde. Un Kamikaze plonge du ciel et, atteint sans doute de myopie, se précipite sur le torpilleur et sacrifie ainsi honorablement sa vie pour une épave condamnée. Par contre, un deuxième candidat à la mort fait preuve de plus de discernement et coule net le *L.S.M.* 59, le navire de débarquement qui escortait le *Barry* pendant son dernier voyage.

Toutes les unités de guet n'ont pas eu la chance du destroyer-escort *Butler* qui, le 20 mai, au large d'Ie Shima, descendit 5 japonais en treize minutes et rentra indemne de mission avec ses antennes radio coupées par des Kamikaze et un trophée de guerre : la robe de soie du pilote. Il fallut bientôt renforcer la ligne de guet par un grand nombre de grands destroyers de 2 500 tonnes, les plus récents de la marine américaine, que l'on avait hâtivement transformés aux États-Unis par addition de nombreux canons de 40 — ceux qui, à l'expérience, s'étaient révélés les plus efficaces — ainsi que par l'adjonction d'un nouvel équipement radar pour la direction de tir. En outre, ces contre-torpilleurs tiraient des obus de 127 spéciaux munis d'une « fusée-proximité ». Celle-ci était constituée par un minuscule poste radar qui permettait au projectile d'éclater à une certaine distance de l'objectif. Grâce à ce matériel perfectionné et surtout grâce à la merveilleuse fusée — qui révolutionnait

1. L.C.S. représente les initiales de « Landing Craft Support » ou navire de débarquement de soutien (116 tonnes).
L.S.M. (Landing Ship Medium) est un chaland porte-chars d'un tonnage supérieur (900 tonnes).

2. Voir la *Revue de Paris* de juin 1946.

le problème de la D.C.A. — le rendement de la ligne de guet décupla. Peu de Kamikaze parvinrent à franchir le tir de barrage que leur opposèrent les destroyers courageusement restés sur la brèche. Et ces rares pilotes-suicides qui réussirent à échapper à la chasse embarquée ou basée sur Okinawa trouvèrent de nouveaux et redoutables adversaires.

Les porte-avions américains étaient désormais entourés de puissantes forteresses flottantes anti-aériennes : aux grands cuirassés s'étaient ajoutés des croiseurs légers munis de douze 127, tirant des obus à fusée-proximité et deux gigantesques croiseurs de 27 500 tonnes, l'*Alaska* et le *Guam*. Ce dernier détint le record du tir « anti-kamikaze » en abattant 82 appareils japonais en une demi-heure.

Vers le 21 juin, date à laquelle toute résistance nipponne avait cessé sur Okinawa, la Marine américaine pouvait affirmer que la menace des Kamikaze, la menace la plus sérieuse qu'elle avait jusque-là rencontrée dans le Pacifique, était virtuellement jugulée. Ce succès était dû aux remarquables découvertes de ses techniciens et en grande partie à ces équipages anonymes des destroyers qui s'exposèrent héroïquement à un danger mortel pour que les porte-avions et le reste de la Grande Flotte des États-Unis puissent achever leur victorieuse mission dans le Pacifique. L'aviation nipponne eut toutefois jusqu'à la fin des vélléités offensives. Elle lança à l'attaque ses « super-Kamikaze », les bombes pilotes Baka ; elle fit flèche de tout bois. Ainsi, le dernier destroyer américain coulé au cours des hostilités, fut le *Callaghan*, lequel, appareillant d'Okinawa pour rentrer aux États-Unis, fut surpris et coulé le 29 juillet par un Kamikaze isolé, pilotant un vieux biplan-école.

Mais le plan établi par le haut-commandement nippon pour la défense d'Okinawa avait depuis longtemps échoué. L'aviation de la Marine et celle de l'Armée avaient perdu plus d'un millier d'appareils en quatre-vingt-deux jours. Elles s'apprêtaient à dépenser contre les flottes alliées les 5 000 avions qui restaient pour le plan « Ketsu » — la défense de Kiousiou — lorsque les bombardements atomiques en hâtant la capitulation du Japon — cette capitulation qui amena l'amiral Onishi à se faire hara-kiri — vinrent arrêter ce suicide de la dernière heure.

ÉTIENNE ROMAT

LE REDRESSEMENT DE L'AN VIII

Avant le 18 Brumaire, la France menaçait de tomber en pleine décomposition. Si elle avait baigné dans le sang sous la Terreur, elle s'était enlisée dans la boue sous le Directoire. Celui-ci, en succédant à la Convention, avait substitué l'anarchie à la cruauté avouée, remplacé hypocritement l'échafaud par la déportation, cette guillotine sèche, comme on l'a appelée. Le désordre était partout, dans l'État, dans l'administration, dans la justice, dans les finances, à Paris, en province, sur les routes, désordre moral, matériel, universel.

L'autorité n'existait plus. Issue, dans presque tous les domaines, de l'élection, elle partait du bas, non de la tête. La crainte de l'électeur paralysait l'élu. Le gouvernement était impuissant. Aucune protection sérieuse à attendre des autorités civiles « mouvantes et instables » et tout à craindre des vexations d'un pouvoir guidé par les passions du jour.

L'état lamentable des finances paralysait tous les services. Impossible de payer régulièrement les fonctionnaires, d'où nombre de concussions et d'illégalités. Le Trésor était continuellement à sec ; on vivait d'expédients, au jour le jour. Les contributions n'étaient pas acquittées, subissaient des retards de trois à quatre ans. Le désordre régnait dans les écritures publiques, spécialement dans les campagnes, où les gens souvent illettrés ne pouvaient tenir les registres de l'état civil. En dépit des beaux discours prononcés dans les assemblées, des grandes théories émises avant et depuis la Révolution, l'instruction publique était très négligée, spécialement l'instruction primaire ; un nombre infime d'élèves fréquentait ces écoles primaires, dont se désintéressaient les maîtres peu ou pas payés et pour la plupart eux-mêmes d'une instruction insuffisante.

Les hôpitaux étaient sans ressources suffisantes, sans approvisionnements, souvent sans draps, sans linge, manquaient de couvertures, de paillasses même, de vêtements pour les hospitalisés. La mortalité y sévissait, surtout parmi les enfants abandonnés, nombreux alors, soit dans ces établissements soit à la campagne chez des paysans. Les prisons étaient signalées comme constituant « des cloaques ». Les travaux publics s'arrêtaient, paralysés par « la pénurie, l'incurie et les malversations ». Nos ports s'enlisaient, devenaient inutilisables. Digues, canaux, écluses, ponts, tout était à l'abandon. Les monuments publics, pas réparés, menaçaient de s'écrouler. A leur délabrement, on reconnaissait qu'ils appartenaient à l'Etat.

Quant aux routes, jamais entretenues, leur état rendait tout déplacement difficile. Entreprendre le moindre voyage devenait un exploit. Lisez les récits du temps : il n'y est question que d'essieux cassés, de voitures brisées, em-

bourbées dans les ornières. La circulation en était affectée au point de rendre les transports très onéreux et de provoquer une raréfaction fréquente des denrées.

A ce mauvais entretien des chemins s'ajoutait, pour rendre les voyages dangereux, le brigandage qui, dans certaines parties de la France spécialement, se couvrait du masque de la politique. En bien des régions, même dans celles où n'avait pas existé la chouannerie initiale, c'est-à-dire la guerre des royalistes contre la Révolution, des gens, sous prétexte d'alimenter la caisse royale et le plus souvent en réalité pour en bénéficier eux-mêmes, arrêtaient les diligences, enlevaient les fonds publics, quand elles en transportaient, ou même souvent dévalisaient les particuliers. Non contents d'opérer sur les grands chemins, ces brigands, par bandes ou par petits paquets, pillaient les caisses publiques dans les petites villes ou rançonnaient dans les campagnes les « patriotes » et les acquéreurs de biens nationaux. En bien des endroits, on connaissait ces bandits, mais par suite de la terreur qu'ils inspiraient, on ne les inquiétait pas, spécialement dans l'ouest et dans le midi, où les assassinats se multipliaient. Sous couleur de politique, s'exerçaient ainsi nombre de vengeances individuelles.

Partout, en tout, du désordre, de la concussion, de la gabegie, un laisser aller général, un manque de sécurité complet. Aussi, commerce et industrie étaient-ils tombés dans une stagnation totale. La plupart des manufactures et des fabriques s'arrêtaient, et tout naturellement partout la misère, l'inquiétude, avec, en certaines villes, surtout à Paris, le contraste choquant du luxe, étalé sans vergogne par les éternels profiteurs des temps troubles, par ces hommes d'affaires plus ou moins véreux, par les fameux fournisseurs surtout, qui réalisaient des gains scandaleux.

Dans l'administration, partout, du haut en bas, le vol et le pillage. Pour satisfaire les cupidités excitées par la Révolution, on avait multiplié les fonctions. « Aussi, voyait-on une foule d'administrateurs et très peu d'administration ». Dans les villes, dans les campagnes même, quantité de préposés à toutes sortes de services, et aucun service. Beaucoup de policiers et fort peu de police, sauf « l'inquisition politique ». Des tribunaux avec des magistrats nommés à l'élection, « terrorisés tantôt par les jacobins, tantôt par la réaction », et, au demeurant, pas de justice. Parmi ces fonctionnaires nombreux étaient les incapables, les indignes, les fripons. Quantité de ces hommes ineptes, déconsidérés, « incapables de faire le bien, firent le mal avec amplitude et délices. » Dans la grande tempête, la vase était montée à la surface, elle s'y maintenait.

Si du bas on passe au sommet, on voit que depuis plusieurs années, surtout depuis le 9 Thermidor, le gouvernement était entre les mains d'une bande de politiciens, échappés aux « épurations » qui avaient marqué l'accession successive des divers partis au pouvoir. Cette bande, association intermittente plutôt que parti véritable, exploitait la chose publique et prolongeait son existence par de petits coups d'État. Elle vivait largement des places conquises. Aussi en écartait-elle jalousement tous ceux qu'elle soupçonnait de vouloir s'en approcher. A côté d'individus couverts de crimes politiques et sociaux, de gens compromis par leur rôle antérieur dans la Révolution, d'anciens terroristes, se trouvaient des hommes convaincus, honnêtes dans ces convictions quelqu'exagérées qu'elles fussent, des juristes, des gens de loi, des penseurs, des théoriciens, des utopistes. Un trait particulier caractérisait presque tous ces « révolutionnaires nantis » : ils étaient généralement très anti-chrétiens et conservaient une haine profonde contre les anciens nobles, émigrés ou non. Ce qu'ils voulaient surtout, c'était maintenir leur oligarchie, et, dans ce but, beaucoup de ces farouches républicains n'étaient pas éloignés

de souhaiter à la tête du gouvernement un roi, qui ne serait plus le souverain légitime, mais qui, devenu leur créature, leur maintiendrait leurs privilèges.

Dans ce « margouillis national », comme on l'a appelé, que pensait l'ensemble du pays, que devenait l'esprit public? Il était tombé, lisons-nous dans un rapport, « dans une léthargie qui faisait craindre son entier anéantissement ». Partout on constatait une complète indifférence pour les événements intéressant la République. A peine croyait-on encore à cette République, qui n'avait pas tenu ses promesses et à qui, en conséquence, on attribuait tous les maux dont on souffrait. A Paris même, dans les faubourgs encore récemment prêts à s'émouvoir, on avait perdu la foi. Aucun soulèvement n'y était plus possible. Par opposition avec l'enthousiasme du début, le patriotisme semblait complètement oblitéré. Dans les campagnes surtout, cet affaissement des esprits, dû en grande partie à ce que la « Révolution avait voulu s'imposer par la violence et régner par la terreur », se traduisait par un dégoût des fonctions municipales. La masse du pays, entièrement désabusée de la politique, ne demandait que la sécurité de l'existence.

Un phénomène cependant apparaissait dans presque toute la France, dans les villes aussi bien que dans les campagnes : un retour marqué à un désir des pratiques religieuses avec des prêtres non assermentés. En cette matière aussi les tendances antireligieuses de la Révolution avaient complètement avorté. Déjà, depuis quelques années, quelques églises s'étaient rouvertes, timidement d'abord, plus franchement ensuite. Des membres du clergé étaient sortis de leurs cachettes, d'autres étaient revenus d'exil.

De l'armée, nous n'avons pas à parler ici. Elle existait, mal entretenue, mal équipée, mal nourrie, pas payée, solide cependant depuis qu'après leurs insurrections et leurs désordres du début, les volontaires de 1792 s'étaient assagis en s'amalgamant aux troupes de la vieille armée, leur avaient infusé un sang jeune et s'étaient disciplinés eux-mêmes. Plusieurs années de campagne l'avaient aguerrie et la gloire des victoires de Bonaparte l'illuminait. Mais elle s'occupait peu de l'intérieur, elle montait surtout la garde aux frontières, devant un péril extérieur toujours possible.

En résumé, menacé par les réactionnaires de droite et les anarchistes de gauche, le pays restait inerte, sous un gouvernement universellement méprisé. Il avait vécu des heures plus terribles, il n'en avait pas connu de plus humiliantes. Pas de grands mouvements séditieux à craindre, sauf dans les départements de l'ouest, où l'insurrection, quand elle n'éclatait pas, couvait comme un feu toujours prêt à reprendre sous des cendres brûlantes, mais partout l'insécurité, l'inquiétude, la crainte du retour aux violences, aux arrestations, aux proscriptions des années précédentes, la lassitude, le malaise, la démoralisation, avec, sur l'ensemble, un grand souffle de haine des uns contre les autres. Blessée, épuisée, profondément désabusée, la France était mûre pour tomber dans les bras de l'homme qui tenterait de s'emparer d'elle en lui promettant l'ordre.

*
* *

Cet homme, on le sait, fut le jeune général Bonaparte, tout auréolé de ses victoires précédentes en Italie et récentes en Egypte.

Loin d'être considéré d'abord comme une atteinte à la liberté, le coup d'Etat du 18 Brumaire parut être, au contraire, un retour à cette liberté, que l'on crut désormais assurée. La Liberté, « ce mot de combat, comme dit Vandal, dont les partis se servent en France pour se disputer la domination »! Elle ne fut pas détruite ce jour-là pour la simple raison qu'elle n'existait

pas pour le pays. Elle était réservée aux « révolutionnaires en jouissance » qui avaient « divinisé le mot et proscrit la chose ». Le nouvel Etat fut accueilli comme une libération, comme un espoir d'ordre, de discipline, de sécurité matérielle. On ne lui reprochait aucunement l'illégalité de son origine. Blasé par les événements antérieurs, le sentiment public était indifférent sur ce point. Mais beaucoup doutèrent de sa stabilité jusqu'à ce que, quelques mois plus tard, la victoire de Marengo l'eût consolidé de façon éclatante.

Dès le premier jour, Bonaparte se mit à l'œuvre, secondé par les hommes dont il sut s'entourer, tenant compte de leurs capacités sans s'inquiéter de leurs origines ou de leur passé politique. Refusant de s'inféoder à aucun parti, il fit appel à tous pour les faire collaborer au relèvement de la France par une pacification des esprits, par une réconciliation générale, par une union de toutes les bonnes volontés. Les années précédentes, la tradition s'était établie, à chaque changement de gouvernement, d'arrêter, de poursuivre, de guillotiner ou de déporter les ennemis renversés, comme si le patriotisme constituait l'apanage d'un parti, comme si ne pouvaient être bons Français que les vainqueurs du jour. Il rompit hardiment avec ces errements. Loin de remplir les prisons, on s'occupa de les vider. Si quelques révocations individuelles eurent lieu, très peu nombreuses, elles frappèrent ceux des fonctionnaires qui firent acte d'hostilité trop évidente et surtout ceux contre lesquels s'élevait trop vivement la clameur publique, en raison de leurs sentiments anarchiques ou de leurs malversations trop criardes. Aucun procès politique ne fut engagé. Aucune mesure ne frappa ceux qui pourraient être des adversaires. Assez fort pour se montrer généreux, au lendemain de sa victoire Bonaparte s'empressa de proclamer qu'il n'y avait pas de vaincus, qu'il ne voulait pas en connaître. S'ils témoignaient du moindre repentir, il accueillait même ceux qui l'avaient combattu.

Pour remettre de l'ordre dans la maison, avant tout il organisa le nouveau régime. Sa grande idée fut, à l'inverse de ce qui s'était produit jusque-là depuis la Révolution, de substituer dans tous les domaines le principe de l'autorité venue d'en haut à celui de l'élection partie d'en bas. Les administrateurs, quels qu'ils fussent, devaient être des fonctionnaires du gouvernement et non des élus des citoyens. L'autorité, à tous les échelons, appartiendrait à un homme, non à une collectivité.

C'est dans cet esprit qu'il réforma entièrement l'administration, dans toutes ses branches, en la hiérarchisant, administration proprement dite avec préfets et sous-préfets, justice, tribunaux, finances, travaux publics, instruction publique, et créa le Conseil d'Etat dont il devait tirer si grand parti.

Suivant une judicieuse remarque, les mesures qu'il prit alors furent loin de constituer toutes des innovations. C'est à tort que l'on a dit qu'il organisa la Révolution : il organisa plutôt l'ancien régime, en dépouillant l'ancienne administration de la France de ce qu'elle avait parfois de vétuste, en la débarrassant de parties mortes et encombrantes.

Ainsi, à l'aide souvent de matériaux provenant des ruines de l'ancienne monarchie et jetés sur le sol par la Révolution, qui avait su démolir plus que construire, en trois mois il édifia le solide bâtiment dans lequel, depuis, a vécu la France. Elle y a vécu en procédant à chaque nouveau régime — et Dieu sait s'il y en eut! — à des aménagements, à des nettoyages, à des renouvellements de tentures, comme il convient quand on change de locataires, mais la construction est restée la même, ce sont les mêmes murs, la même façade, la même disposition des pièces.

Cette réorganisation générale entraîna la nomination de nombreux fonctionnaires, à tous les échelons. Suivant les instructions formelles de Bona-

parte, on puisa largement, avec impartialité, dans les survivants des régimes qui s'étaient succédé depuis dix ans. Pour les postes élevés, le choix fut fait avec éclectisme, allant des régicides jusqu'aux royalistes ralliés et même bientôt jusqu'à des émigrés rentrés, en englobant les modérés et ces hommes à qui leurs intérêts dictaient seuls leurs convictions. Les fonctionnaires des classes inférieures ou plus modestes encore furent choisis dans le même esprit, en raison de leur valeur morale, intellectuelle et professionnelle. Un assez grand nombre d'entre eux remplissaient déjà ou avaient rempli des charges et n'étaient pas nouveaux dans l'administration. Une circulaire adressée à cette époque aux préfets leur recommandait d'accueillir tous les Français, quel que fût le parti auquel ils auraient appartenu, de rallier toutes les bonnes volontés. Le gouvernement, disait-elle, ne veut plus, ne connaît plus de partis et ne voit en France que des Français. C'était là un langage nouveau. Pour la première fois depuis 1789, « un régime osait s'affirmer intégralement national. »

*
* *

On connaît le résultat. Il fut prodigieux. En quelques mois, la France fut transformée. Le pays, qui après l'effondrement des belles espérances du début de la Révolution, après les heures horribles de la Terreur, après les jours honteux du Directoire, éprouvait une soif intense d'ordre, de propreté, de tranquillité, entrevoyait maintenant cette résurrection appelée de tous ses vœux. Il s'abandonnait au soldat victorieux, dont la main ferme le protégeait contre les excès de droite et de gauche, lui garantissait la paix intérieure, la plus précieuse de toutes, lui rendait en même temps au dehors le rang dû à son passé. Dégoûtée de la politique, la France en était débarrassée. Elle échappait à la décomposition, elle se relevait, elle reprenait foi en son avenir.

Pourquoi, après le magnifique redressement du début qui devait, pour quelques années, placer la France à la tête des nations, l'empire de Napoléon s'est-il écroulé ?

Ceux d'Alexandre et de Charlemagne, pour s'en tenir aux temps lointains sans aborder les jours plus proches, se sont disloqués à la mort de leurs fondateurs. Napoléon a assisté à la chute du sien. Tous les trois s'étendaient sur des contrées trop vastes, sur des populations trop différentes de races, de mœurs, de caractères, d'intérêts. Tous les trois s'étaient édifiés sur la base unique du génie de ces trois hommes. De là leur grandeur momentanée et leur faiblesse aussi. Pour les deux premiers, ils disparurent quand disparut celui qui seul les soutenait. Le cas de Napoléon est différent : c'est son propre génie qui l'a conduit à sa perte en le menant plus loin qu'il ne voulait aller d'abord.

Le génie est une disposition anormale de l'homme, exceptionnelle. On doit s'en servir : on ne bâtit pas sur lui seul. Dans le domaine intellectuel, moral, scientifique, il peut rendre à l'humanité des services incalculables et durables. Peut-être aussi sur le terrain politique, mais à condition de s'exercer dans un cadre solide, avec un contrepoids aux entraînements que peut provoquer sa puissance même. En outre, si, sur ce terrain politique, son application dépend de lui seul, le jour où disparaîtra l'homme, l'œuvre tombera. La pérennité n'est assurée que si l'édifice dans lequel il agit repose sur une base plus large, indépendante de lui. On ne peut espérer voir se perpétuer un régime dont il est l'unique instrument. Le génie ne se transmet pas.

Napoléon avait rendu à la France des institutions que la Révolution avait détruites sans les remplacer. Cette partie constructive de son œuvre est restée. Comme nous l'avons signalé, ses lois fondamentales, son administration

proprement dite nous régissent encore dans leurs grandes lignes : c'est grâce à elles que la France, après lui, a toujours été administrée même quand elle n'a pour ainsi dire pas été gouvernée. Ce qui a disparu avec lui c'est le gouvernement dont il avait assumé personnellement, exclusivement pouvait-on dire, le fardeau écrasant. Il a été perdu par l'exagération de ses ambitions qui s'accroissaient avec leur réussite. L'hypertrophie est un des dangers du génie. Il semble qu'à un moment donné, quand il s'exerce depuis trop longtemps, un frein soit nécessaire pour le protéger contre ses propres impulsions.

Les Romains, ceux des siècles de la République, l'avaient compris. S'il leur arrivait, à certains moments, de s'écarter de la règle, de remettre le sort du pays entre les mains d'un homme, de s'abandonner complètement à lui, en un mot de lui confier la *dictature*, c'était dans un but précis, afin de faire face à un danger, pour un temps déterminé, jamais pour une durée de plus de six mois. Une fois le péril conjuré, l'homme rentrait dans le rang, et Rome reprenait le cours de ses glorieuses destinées, à l'abri de ses vieilles institutions, consacrées par le temps, seules véritables garanties de la durée d'un régime et de la grandeur d'une nation.

ERNEST D'HAUTERIVE

PROBABILITÉS ET PHYSIQUE

Les savants qui se réunissaient en 1654 chez le P. Mersenne, — et qui devaient s'appeler, une douzaine d'années plus tard, l'Académie des Sciences — reçurent de Pascal une lettre en latin, où se trouve ce que nous appellerions une manchette sensationnelle : l'annonce d'une nouvelle science, « qui s'arroge à bon droit ce titre stupéfiant : *la géométrie du dé* ». Pascal est charmé de ce prodige. « Elle concilie, dit-il, ce qui semblait contraire, les incertitudes du dé, et les démonstrations mathématiques ».

Douée d'un tel pouvoir, jusqu'où n'irait-elle pas ? Pascal joue l'éternité à pile ou face. « Parions hardiment croix que Dieu est ». Et ses démonstrations — le célèbre fragment du Pari — ont semblé irréfutables à bien des philosophes.

Cette science devait servir à d'autres savants — Condorcet, Poisson, Laplace — à nous munir d'une infaillible justice. Ils montraient comment on pouvait composer, par le calcul des probabilités, des jurys incapables d'injustice et d'erreur. Pour une science née à la table de jeu d'un chevalier de Méré, c'était pousser loin l'esprit d'invasion.

Nous devions cependant assister à la formation d'un empire tel que les plus ambitieux de ses fondateurs, un Pascal, un Laplace, n'y avaient jamais songé. On a vu le calcul des probabilités s'étendre peu à peu jusqu'à dominer toute la physique, toute notre connaissance de l'univers.

En physique, précisément, en cette *Philosophia Naturalis* où triomphaient un Newton et ses successeurs, le nouveau calcul ne tenait d'abord presque aucune place. Il était contraire à l'esprit de la physique, qui se modelait tout entière sur cette majestueuse Mécanique céleste, dont Laplace lui-même peignait la vaste fresque, les lois certaines et immuables des astres. Il lui suffisait de connaître, à un instant quelconque, la position et la vitesse d'un grain de poussière, ou d'une étoile, pour en connaître infailliblement le chemin de toute éternité. Il suffit de l'attacher à une équation différentielle, chaîne du plus dur diamant ; et, comme eût dit Pascal, « en voilà pour jamais ». Quelle place, dans une telle science, Laplace eût-il faite à son cher Calcul des probabilités ? Pour lui trouver un emploi, il en cherchait dans la magistrature.

En science, ce calcul servait, il est vrai, à des manipulations assez singulières, confiées aux calculateurs des observatoires, et destinées à replâtrer extérieurement la mécanique céleste ; à remplacer les « erreurs » d'observation par les « vraies » valeurs.

Ce n'est que vers le milieu du siècle dernier que le Calcul des probabilités s'est établi dans certains domaines pour son propre compte ; et non plus, simplement, comme obscur tâcheron de la Mécanique. Il s'agit d'abord de la théorie des gaz. On envisage un gaz dans un ballon, comme fait d'une multitude de grains en mouvement désordonné ; comme des moucherons qui seraient enfermés dans le ballon, et qui, en heurtant la paroi, la maintiennent distendue. La Mécanique se déclarait prête à calculer la route de chacun de ses moucherons d'une façon infaillible. Mais s'il faut tenir compte de toutes, il y a trop d'équations à écrire, nulle main humaine n'y parviendrait.

Dans ces domaines où la Mécanique lui quittait la place, le Calcul des probabilités, demeuré seul, se tirait fort bien d'affaire. Malgré la foule de grains qui les composent, il réussissait à écrire les lois de ces foules, les lois statistiques des gaz. Osant lever les regards vers le règne même de la Mécanique céleste, la voûte étoilée, il lui laissait le soin de résoudre en détail les difficultés immenses du problème des trois corps (trois corps célestes seulement ! qui s'attirent entre eux) ; ou de la théorie de la lune. Ce sont les myriades d'étoiles qui composent la Voie lactée que le Calcul des probabilités traite comme un simple gaz, et les grains désordonnés qui le composent. Il calcule les lois statistiques de ces foules.

Aujourd'hui, la « géométrie du dé », la science du hasard, règne en physique. Elle est partout — elle le doit à la Théorie des Quanta — elle est l'alphabet même qui nous sert à déchiffrer le monde.

Or — et ici nous arrivons à un des trois mystères fondamentaux de la science contemporaine — ce Calcul des probabilités, qui est à la base de tout, a lui-même des bases inconsistantes. C'était la science du hasard ; et personne n'avait jamais su dire ce que c'était que le hasard. C'était un simple mot recouvrant quelques échantillons disparates, tirés de la roulette, de la météorologie, de la liberté humaine. Aux prises avec ce mot, un mathématicien comme Poincaré devenait, sans s'en apercevoir, une sorte de Bailly ou de Littré, un philologue déterminant le sens d'un mot du dictionnaire. La science n'agit jamais ainsi : elle définit rigoureusement, ou du moins clairement, les mots dont elle se sert. Elle n'interroge pas, comme le faisait justement Vaugelas, les crocheteurs du Port-au-Foin.

Les savants auraient bien voulu, sans doute, définir le mot de probabilité ; c'est l'outil même de leur Calcul, dont ils ne peuvent se servir légitimement sans dire en quoi il consiste. Des générations de savants ont essayé de le dire, et n'ont pas réussi. Poincaré, après maints essais, résumait la situation en écrivant : « La définition de la probabilité est une pétition de principe ». A cela, ses successeurs n'ont rien changé. La base reste la même, aussi défectueuse que l'avait jugée Poincaré ; même si, pour nous aider à nous en trouver bien, on l'accommode des sauces logiques les plus élaborées.

Voici donc le premier mystère fondamental de la science contemporaine. Le Calcul des probabilités se trouve à la base de toute la physique : et sa propre base est défectueuse. Bien des savants, comme Poincaré, ont reconnu l'écueil. Ils ont essayé de trouver une solution à cette difficulté, si simple et si surprenante ; ils ne l'ont pas trouvée. Comme au premier jour, on pouvait s'étonner ; *stupendum*, disait Pascal.

Nous avons montré que le Calcul des probabilités souffrait précisément de son lourd héritage ; d'avoir été trop *stupendum ;* d'avoir cru pouvoir « concilier des contraires », dans je ne sais quels hybrides physico-mathématiques, moitié dé et moitié calcul. On tentait alors vainement de donner à ces êtres illogiques les plus beaux habits logiques. Qui plus est, avec Pascal, avec Poisson, Laplace, on dépassait souvent les bornes de ce que nous avons appelé « le langage des sciences ».

Il convenait d'abord de séparer ces mélanges de choses contraires, auxquels cette science se plaisait depuis son origine. Il s'agissait d'opérer une séparation profonde : entre domaines du langage. Il s'agissait notamment de ne rien mêler, aux pures mathématiques, qui leur fût contraire. Paul Valéry comparait cet effort à celui de Mallarmé en poésie ; et se plaisait à voir « dégager des nues le véritable principe du Calcul des probabilités ».

Il s'agissait d'abord de reconnaître l'unité du hasard : du seul, tout au moins, auquel la science s'intéresse. Ce problème n'avait même pas été posé : celui de saisir enfin ce protée, le Hasard, sous sa forme essentielle et unique, qui permette enfin de le reconnaître, toujours le même, sous toutes ces changeantes apparences.

On reprochait à Socrate de parler toujours d'épiciers, de foulons et de tanneurs. Cette méthode lui servait très bien pour élucider et illustrer les questions les plus difficiles. Nous allons découvrir l'unité de cet insaisissable hasard, en allant acheter un kilo de sucre chez l'épicier. Voici la balance : sur un plateau il y a du sucre, sur l'autre il y a un poids de bronze. A un certain moment, ces deux poids se font équilibre : ils sont égaux. Si vous enlevez ces poids égaux, et si vous les remettez sur la balance, vous retrouvez cet équilibre entre les deux plateaux. C'est à cela que vous reconnaissez que ces deux poids sont égaux.

Tout ceci s'est passé vite et simplement, parce que nous avons eu cette chance de ne disposer que d'une balance grossière, une balance d'épicier. Avec une balance de précision, nous ferons une observation bien différente. Jamais nous ne trouverons deux poids égaux. Ce que nous pouvons trouver, qui y ressemble le plus, c'est l'observation suivante : vous remettez vingt fois le même bronze sur le même plateau, et le même sucre sur l'autre plateau ; dix fois c'est le plateau de gauche qui l'emporte, dix fois c'est le plateau de droite. Appelez « pile » l'un des plateaux, appelez « face » l'autre plateau, vous vous apercevrez que vous êtes en train de jouer à pile ou face. Au lieu de faire cette remarque, on en faisait une autre qui est parfaitement fausse. On disait : ces deux poids sont égaux. Cette conclusion convient chez l'épicier ; elle ne convient plus quand il s'agit des fondements de la science. La même négligence qui empêchait de découvrir les vertus de la pénicilline, empêchait de découvrir la nature et l'unité du hasard : car il est là, et il suffit de traduire en termes un peu plus généraux et plus abstraits (en écrivant des inégalités entre deux grandeurs A et B) pour avoir bien saisi et déterminé l'unique hasard dont la science ait à tenir compte.

Mais, d'avoir enfin découvert sa nature, nous apercevons immédiatement qu'il est irréductible aux mathématiques. Les mathématiques s'occupent de choses égales ; et deux choses une fois égales le sont éternellement. Si vous vous en tenez strictement à ce que vous venez d'observer, rien de pareil ne s'est produit dans le cas de nos deux poids.

Cette remarque fondamentale est absolument générale, dès qu'il s'agit de s'en tenir à l'observation précise, sans l'alourdir de préjugés. On n'observe jamais l'égalité. Elle n'existe que dans le domaine mathématique. Au contraire, l'observable se caractérise par le système d'inégalités que nous venons d'étudier.

Nous avons la clef des difficultés insurmontables rencontrées à la base du Calcul des probabilités, et avouées par un H. Poincaré. Il n'est pas possible de mélanger le domaine mathématique, qui est à base d'égalité, et le domaine physique, le domaine des observables, qui exclut l'égalité.

Il est alors aisé de dégager des nues les bases de cette science, par cette simple observation : lorsque César s'écrie *Alea jacta est*, le dé en est jeté, cette précision suffit pour la politique. Mais ici encore, et s'il s'agit des fon-

dements d'une science sur laquelle toutes les autres se fondent, on ne saurait être trop attentif. Quand je lance les dés, il y a deux phases. Dans la première phase, les dés sont en l'air. Dans la seconde, ils sont retombés. Nous montrons que les mathématiques s'occupent exclusivement de dés en l'air. Elles ne calculent que des certitudes ; et le hasard (qui ne se trouve que dans la deuxième phase) leur est éternellement extérieur.

Notre chemin nous mène au seuil du deuxième mystère fondamental de la science contemporaine. Il s'agit de la loi de Gauss. Lorsque les artilleurs fixent leur canon dans une certaine direction, et tirent cent coups, ils ne s'attendent pas à toucher cent fois le même point. Leurs coups se distribuent sur une certaine zone, en s'entassant vers le centre de cette zone, suivant une certaine loi qu'on appelle loi de Gauss. C'est une loi qu'on retrouve partout dans la nature ; et, par exemple, les tailles des conscrits artilleurs se distribuent aussi suivant la même loi (s'il s'agit d'une population homogène). L'astronome qui étudie la position précise d'une étoile retrouve, au fond de ses observations, la même loi ; comme s'il était artilleur, et que l'étoile était sa cible.

De cette loi si importante, qu'on voyait émerger successivement dans les domaines les plus divers de la science, on a proposé, depuis Gauss, mainte et mainte démonstration. Les logiciens et les mathématiciens y ont usé leurs meilleures forces. Bertrand, Poincaré, s'y sont appliqués. Tout a fini par une boutade : Poincaré écrit, au sujet de cette loi : « Tout le monde y croit cependant, me disait un jour monsieur Lippmann, car les expérimentateurs s'imaginent que c'est un théorème de mathématiques, et les mathématiciens que c'est un fait expérimental ».

Nous appelons à bon droit cet état de choses le deuxième mystère fondamental de la science actuelle ; et nous montrons qu'il se rattache au premier. Pourquoi la loi de Gauss a-t-elle, peu à peu, envahi toute notre connaissance de l'univers ? Et voici à nouveau une base du monde, demeurée incompréhensible, et qui lasse les efforts des savants. Et remarquons aussi, une fois de plus, ce caractère hybride, physico-mathématique, qui se peint dans la boutade de Lippmann, que nous rattachons aux premiers étonnements de Pascal. Mais c'est là une situation absurde, il s'agit des bases même de la science, on ne peut se contenter d'un *stupendum* au XVIIe siècle, d'une boutade au XXe.

Ces deux mystères fondamentaux présentent les mêmes caractères que le troisième : nous les relierons ensemble, en remarquant en eux les mêmes caractères. Il s'agit maintenant d'un nouveau venu, d'une étrange moisissure. apparue en 1900 dans une encoignure de la science ; et qui, s'étendant peu à peu, a maintenant envahi tous ses palais. Remarquons-le : c'est le même envahissement que la loi de Gauss. Il s'agit du *quantum* de Planck ; un grain minuscule et incompréhensible qui a écaillé toute notre science. Ici encore, obscurité, dont nous remarquerons, une fois de plus, qu'elle envahit toute la physique, et qu'elle lasse, une fois de plus, par je ne sais quoi d'incompréhensible, les efforts concentrés des savants. Au sujet des *quanta*, M. L. de Broglie écrit : « Je ne sais vraiment pas encore au juste ce qui se cache derrière le masque dont se couvre leur visage » et cependant « rien de ce qui a été fait n'a été fait sans eux ». Reconnaissons combien ce troisième mystère ressemble aux deux autres : même inexplicable universalité ; même impénétrable obscurité.

Pour lever le masque, il nous a suffi de remonter à l'année 1654, et de l'enlever à ce jeune visage sur lequel Pascal l'avait posé, en essayant de concilier ce qui semblait contraire, en un prodige unique. Loin d'en être charmé, nous prouvons que ce sont des contraires, et nous séparons ces

deux domaines du langage, que nous démontrons inconciliables : l'un, celui des pures mathématiques, à base de choses égales ; l'autre, celui du hasard, ou des observables. Nous avons reconnu nettement le caractère de ce dernier domaine : l'égalité n'existe pas en son sein ; ce qui la remplace, c'est cette relation particulière, faite d'inégalités, en laquelle nous avons reconnu l'unique hasard.

Une image empruntée à la géographie éclairera simultanément ces deux universels mystères, la loi de Gauss et le *quantum* de Planck, grâce à la lumière répandue sur le troisième, la base des probabilités. Notre terre est une planète ronde ; il est impossible de la représenter sur ces feuilles planes que sont nos cartes, sans la déformer d'une façon ou d'une autre. De même, le domaine des observables, ou du hasard, ne peut être représenté sans déformation au moyen du domaine mathématique. Si l'on adopte un certain mode de représentation, la loi de Gauss apparaît nécessairement dans tous les recoins de l'univers ; et cela se démontre. Si l'on adopte un certain autre mode, l'image tout entière de l'univers est envahie par le *quantum* de Planck, et cela se démontre aussi. Ainsi, sous la forme nouvelle que nous lui avons donnée dans nos livres, apparaît le sens profond de la Théorie des probabilités, l'explication de son universalité ; elle est un pont jeté entre deux mondes d'abord inconciliables : le monde des observables, écrit en lettres de hasard, et le monde suprême de notre langage, celui des mathé-mathiques.

PIUS SERVIEN

M. Jean-Paul Sartre et la critique. — Deux pièces de M. Sartre. — **L'Immaculée**, *de M. Ph. Hériat à la Comédie des Champs-Élysées. — Vicissitudes d'Henry Becque. — Mlle Cocéa,* **Un Caprice** *et* **La Parisienne.** — *Reprise du* **Sexe Faible** *d'Emond Bourdet au Théâtre de la Madeleine. — Le nouvel administrateur général de la Comédie-Française.*

Non, il n'est pas trop tard pour parler des deux pièces que M. Jean-Paul Sartre a fait représenter la saison dernière. Bien qu'elles soient disparues de l'affiche et qu'on risque avec M. Sartre de passer pour ne louer avec satisfaction que ce qui n'est plus. Dans une étude brillante qu'il a publiée naguère sur la littérature, M. Jean-Paul Sartre reprochait, en effet, aux critiques de n'être que des gardiens de cimetières. Il faut citer le morceau : il est bien venu : « Dieu sait si les cimetières sont paisibles : il n'en est pas de plus riant qu'une bibliothèque. Les morts sont là : ils n'ont fait qu'écrire, ils sont lavés depuis longtemps du péché de vivre et d'ailleurs on ne connaît leur vie que par d'autres livres que d'autres morts ont écrits sur eux... » Quelle sécurité, cette assemblée, pour un critique — et M. Jean-Paul Sartre la définit avec verve : « Les gêneurs ont disparu, il ne reste que de petits cercueils qu'on range sur des planches, le long des murs, comme les urnes d'un columbarium. Le critique vit mal, sa femme ne l'apprécie pas comme il faudrait, ses fils sont ingrats, les fins de mois difficiles. Mais il lui est toujours possible d'entrer dans sa bibliothèque, de prendre un livre sur son rayon et de l'ouvrir... »

Et, mon Dieu, il ne faut pas en vouloir au critique de cette consolation, dont il n'est pas certain d'ailleurs qu'il ait besoin par infortune conjugale, car rien ne s'oppose à ce qu'il soit célibataire ; mais, comme M. Bergeret, sa bibliothèque peut lui être un refuge délicieux, et des consolateurs ces morts dont nous ferons tous partie un jour, sans être sûrs de demeurer sur le rayon. M. Jean-Paul Sartre y sera certainement. Il faut qu'il en prenne son parti, il vieillira dans des reliures, peut-être même dans des uniformes et sous des lauriers, recensé, mis en fiches par des faiseurs de thèses, dédaigné par les fortes têtes de la rue d'Ulm, d'Upsal ou de Columbia (Caroline du Sud), qui le traiteront de naturaliste attardé, de philosophe dépassé et de dramaturge d'occasion. Puis, après les délaissements et les honneurs immanquables, après la vieillesse, la mort et les discours qui la suivent, la nécropole viendra d'où quelque critique nécrophage le tirera un soir pour rendre à son talent l'hommage qu'il sera juste de lui rendre... (Dans la nuit du tombeau toi qui

m'a consolé.) Les modes ne seront plus les mêmes ; ni les dogmes. Peut-être louera-t-on de nouveau l'art pour l'art, la littérature dégagée ; on se divertira — qui sait ? — à des romans où les affaires de cœur tiendront plus de place que les psychoses sociales ; mais on apercevra qu'il y avait chez M. Jean-Paul Sartre un esprit original et libre, un talent charnu, de la fantaisie même, qu'il n'était dupe de rien étant véritablement un « affranchi », qu'il avait quelque chose à dire et que, souvent, il l'a fort bien dit.

M. Sartre, aux lendemains de l'occupation, a connu soudain une réputation invincible. Son nom était passé du dos de la défunte *Nouvelle Revue française*, où l'on amorçait sa gloire en 1939, sur les murs de toutes les capitales. Philosophe, romancier, auteur dramatique, on le dévorait : chacun voulait lire son œuvre. *Huis-Clos* se représentait à bureaux fermés ; *les Mouches*, somptueusement montées, étaient jouées en même temps sur deux théâtres suédois ; le mot « d'existentialisme » faisait le tour du monde et, revenant à Paris après en être parti, s'installait chez les chansonniers de Montmartre — comble de la gloire. Si le talent de M. Sartre justifie ce crédit considérable, il ne le mobilisait pas seul. La France tient toujours sa place dans les curiosités et les espérances de l'esprit. En une époque de désarroi, de psychose sociale, quand les valeurs sur lesquelles on a précédemment vécu apparaissent dégradées, quand celles qu'on vous presse d'accepter ou d'admirer sont oppressives ou ruineuses, c'est vers la France qu'on se tourne d'instinct pour recueillir le mot d'ordre de l'avenir. Si la France proposait au monde un humanisme renouvelé, si elle redonnait un prestige intellectuel à sa tradition révolutionnaire et libérale, elle reprendrait à coup sûr la place qu'elle n'a si longtemps cessé d'occuper dans les conciles du monde et des esprits : la première. Sans doute, ce mot un peu mystérieux d'existentialisme a-t-il contenu cette espérance pour bien des gens. On attendait de la France et de M. Sartre les dons libérateurs dont la prophétie repose depuis si longtemps dans les cœurs. Sans vouloir diminuer les apports de M. Sartre, il est certain qu'il n'a pas encore répondu à cet espoir.

Mais nous voilà à l'écart du théâtre, du théâtre Antoine, d'abord, puis du théâtre des Mathurins où, tour à tour, et avec la même troupe, se sont joués *Mort sans Sépulture* et *la Putain respectueuse*. Revenons-y. Ces deux pièces, consacrées par le succès, ne sont pas d'un ton si différent que leurs sujets et leurs titres pourraient le laisser croire. Un même parti pris de franchise les anime ; une même pitié aussi pour l'innocence traquée ; la même horreur pour la violence au service de la haine ; le même goût de montrer les âmes dans une nudité d'épouvante. Écrivons que les quatre actes de *Mort sans Sépulture*, pour si sobres qu'ils soient, si justes de ton, si émouvants, n'appartiennent pas à la sorte de théâtre que nous aimons défendre. Nous pensons que la véritable tragédie de la Résistance se situe hors du spectacle

même de la résistance. Elle est peut-être déjà écrite. Ne doutons pas de l'effet que produirait, à la lumière des événements que nous avons vécus, une représentation de *la Venise sauvée*, d'Otway, où Balzac, voyait l'expression géniale de l'amitié entre deux hommes mêlés au drame d'une conspiration. Le décalque d'une réalité si proche de nos mémoires, de notre chair même — tel qu'il apparaît dans *Mort sans Sépulture* — nous émeut trop sûrement. Nous en voulons à l'auteur d'user pour nous atteindre d'armes ramassées dans un sang encore frais. Il est bien certain que M. Sartre n'a pas écrit cette pièce pour exploiter une actualité où il a su prendre courageusement ses risques, mais pour en porter témoignage à l'indifférence et donner à ce témoignage un sens noble et grave. Il y a réussi, mais par des moyens dont le réalisme rend l'ouvrage éphémère. La grandeur durable d'une œuvre se situe toujours à l'écart de l'anecdote.

Il y a bien plus de saveur, de véritable sève dramatique, dans *la Putain respectueuse*. On sait que ce titre a fait un scandale, que les murs de notre métropolitain se sont refusés à supporter tout au long un mot qui figure en toutes lettres dans quantité de textes classiques, et notamment dans l'Édition de la Compagnie des Pasteurs de Genève du Sermon *contre l'Idolâtrie*, de Jean Calvin. Paris s'est montré, qui l'eût cru, plus calviniste que Genève. Les mots disent ce qu'ils ont à dire et il faut bien les transcrire, sauf grossièreté évidente, comme ils le disent. Jules Claretie, rappelant jadis dans *le Temps* des souvenirs sur Glatigny, poète charmant qu'il avait connu, voulut conter la part que le comédien-poète avait prise à un théâtre de marionnettes fondé sous le second Empire par Lemercier de Neuville. Il s'était créé sur ce théâtre des farces très légères comme *la Grisette et l'Etudiant*, d'Henri Monnier, des parodies comme *le Bout de l'An de la Noce*, et, en 1863, une comédie réaliste de Glatigny intitulée *Scapin maquereau*. Jules Claretie ne voulut pas reproduire cette verdeur dans *le Temps* austère et nomma la comédie : *Scapin complaisant*. Ce n'était pas la même chose. De même, il n'est guère possible de nommer autrement qu'il l'a fait l'héroïne — si l'on peut dire — choisie par M. Sartre.

C'est un acte qui s'appuie sur un sujet d'importance : la question noire et les préjugés qu'elle soulève aux États-Unis ; sur le sentiment de la justice, aussi, chez une fille de mœurs faciles. Certains mensonges lui semblent de règle : ceux qu'elle accomplit dans le néant de ses nuits. Mais accuser faussement un noir d'un excès qu'il n'a pas commis, elle ne peut s'y résoudre. Il y faut le poids du puritanisme agissant des autorités de la ville, d'une hypocrisie fortement animée dans quelques personnages choisis. La pièce rejoint un courant de verve antisociale où Octave Mirbeau et Bernard Shaw ont trempé quelques réussites de théâtre. Sa tare est de n'être, elle aussi, qu'une anecdote, et de réduire à une circonstance artificieuse un débat dramatique — et que M. Sartre, durant son séjour aux États-Unis, s'est efforcé de pénétrer dans la liberté de l'observation et du jugement.

Les deux pièces de M. Sartre ont été l'une et l'autre bien interprétées. Il faut mettre hors pair mademoiselle Hélène Bossis, qui tient la scène de bout en bout dans le second de ces ouvrages. Elle y est remarquable d'intelligence, d'émotion juste, de sain abandon, on voudrait écrire de naturel si ce compliment ne pouvait paraître désobligeant dans la circonstance. Mais

le rôle que mademoiselle Bossis avait à tenir est de ceux qui demandent précisément le plus de tact : ils n'assurent la vraisemblance que par une mesure qui ressortit à l'art.

Il est regrettable que M. Philippe Hériat ait choisi pour thème de son premier ouvrage dramatique un sujet aussi exceptionnel que celui de l'*Immaculée* ; car il y a montré des qualités supérieures. C'est un écrivain de théâtre, assurément. Il sait construire un caractère, animer un dialogue, soutenir une scène ; et il lui fallait ces qualités pour imposer un sujet dont nous acceptons mal la vraisemblance et dont les prolongements nous sont indifférents — indifférents parce qu'ils s'appuient sur une hypothèse qui ne comporte pas encore d'expérience humaine. Les anticipations scientifiques, les monstruosités ne sont pas de bons postulats de théâtre. Que l'humanité soit un jour en mesure de se continuer sans rapports entre les sexes, que les femmes puissent avoir des enfants sans approcher les hommes (comme la biologie l'a déjà démontré et obtenu pour des espèces invertébrées), c'est possible. En ressentirons-nous du dégoût? Savoir... M. Philippe Hériat le croit. Tout au moins, ce sentiment forme le ressort de son drame : une fille ainsi conçue s'aperçoit que l'amour se détourne d'elle ; et, elle-même éprouve soudain pour sa mère une espèce d'horreur... Et elle s'abandonne au premier venu pour affirmer sa liberté et retourner à la nature dont sa mère s'était écartée.

L'art très réel de M. Philippe Hériat fait qu'on écoute ses quatre actes avec intérêt qu'on ne s'y oppose qu'après les avoir entendus. Cette réussite l'encouragera sans doute à défendre dans sa pensée le choix qu'il a fait, à résister aux regrets ou aux critiques qu'on lui exprimera. Et pourtant, le romancier de *Famille Broussardel*, le critique dramatique si parfaitement épris de théâtre et si lucide devant les œuvres, ne peut pas ne pas reconnaître que toute œuvre durable s'appuie sur la communauté des caractères, sur les combinaisons les plus simples de la vie. L'amour exclusif d'une mère pour sa fille, amour impérieux au point de sacrifier le bonheur de sa fille : voilà un caractère, une situation dramatiques. Mais que le drame naisse du fait que cette fille ait été conçue par parthénogénèse, qu'une horreur, pour nous incontrôlable, commande l'action et son dénouement, nuisent foncièrement à ce qui pouvait être une forte et saisissante étude de théâtre. Ceci dit, on peut attendre de M. Philippe Hériat, s'il se consacre à des sujets moins exceptionnels, des pièces remarquables.

Une autre preuve de son sens avisé du théâtre tient dans le choix des interprètes. Pas une faute de distribution. Chacun est à sa place : madame Sylvie et mademoiselle Anderson, MM. Louis Arbessier, Jean Chaduc, Luc Andrieux, André Chanu, Edy Debray. Le poids des quatre actes repose sur mademoiselle Claude Génia qui y est admirable de justesse, de simplicité, d'aisance, de force aussi. Voilà, parmi les jeunes artistes qui se sont affirmées depuis quelques saisons, l'une des plus sûres et des plus émouvantes. Mademoiselle Claude Génia pourrait tout jouer : sa place est à la Comédie-Française — et aux premiers rangs de la troupe.

Henry Becque n'en aura donc jamais fini avec les vicissitudes du sort. A chaque contrariété du destin, il opposait une bonhomie railleuse — ce sourire qui se place plus haut que la douleur et que l'amertume, ce sourire qui est le dernier recours contre la sottise des hommes, la méchanceté du hasard, l'indifférence des dieux. Il souriait et il disait en secouant sa tête claire : « N'est-ce pas que c'est drôle ? » Cette réflexion, il aura eu de nombreuses occasions de la faire, car le sort ne l'a pas ménagé ; et sa mauvaise chance s'est poursuivie au delà de la mort... Il a laissé une comédie inachevée : *Les Polichinelles*... C'est un écrivain par aventure — et bien plus un personnage de Becque qu'un auteur dramatique — qui se chargea de l'achever : « N'est-ce pas que c'est drôle ? » Pendant l'armistice, l'un des premiers effets des pudeurs de Vichy fut d'interdire les représentations de *la Parisienne* sous le titre que Becque lui avait donné. Vieille querelle ouverte en son temps par madame Adam, qui prétendait que toutes les Parisiennes souffraient une injure insupportable du fait de ce titre et de cet ouvrage. Des chroniqueurs zélés voulurent, après elle, en faire suspendre les représentations en Angleterre pour des raisons de propagande et pour sauvegarder la réputation des Parisiennes. Comme si la vertu de toutes les femmes de Paris était engagée avec les faiblesses de Clotilde ! Le titre *la Parisienne* n'a pas plus un caractère de généralité que *le Brésilien* ou *les Indes galantes*. Ce ne sont pas toutes les Indes qui sont galantes, ni toutes les Parisiennes. Et quand La Fontaine intitule une fable *la Fille*, toutes les filles ne sont pas en jeu, mais l'une d'elles :

Certaine fille, un peu trop fière,
Prétendit trouver un mari...

Niaise querelle, inspirée par le pharisaïsme et la fausse vertu. La Comédie-Française ayant abandonné ses droits sur l'ouvrage (à la demande, paraît-il, des héritiers de Becque), mademoiselle Cocéa s'offrit à le monter, en faisant disparaître le titre sous lequel on la connaissait. *La Parisienne* devint *Clotilde*. « N'est-ce pas que c'est drôle ? » Cette reprise dans un Paris occupé, où le théâtre offrait aux Parisiens plus de réconfort encore que d'oubli, connut beaucoup de succès. Et c'est le souvenir de ce succès qui a incité sans doute mademoiselle Cocéa pour sa rentrée, à remonter *la Parisienne* aux Mathurins avec *le Caprice*, de Musset.

Étrange spectacle ! et qui fait honneur à la Comédie-Française. Comme on y joue bien nos classiques certains soirs et qu'en adviendrait-il si la Maison de Molière n'en maintenait la tradition ? Des champs d'essais pour troupes d'amateurs, pour metteurs en scène improvisés et comédiennes en veine d'expériences. *Le Caprice*, çà et là raccourci, devient, aux Mathurins, un sketch pour mademoiselle Cocéa. Madame de Léry, grande dame, d'une coquetterie humaine et subtile, prend, avec mademoiselle Cocéa, ce ton d'acide provocation, de perversité experte qui nous a souvent ravi dans les pièces d'Alfred Savoir, mais qui trahit le personnage de Musset. Mademoiselle Cocéa n'est pas plus madame de Léry que le décor de M. Grau Sala ne correspond au salon intime et clos où se déroule cette scène de la vie conjugale sous la monarchie de Juillet. Il est des pièces où l'art majeur, la véritable originalité pour le metteur en scène et le comédien, est de *se soumettre*. Se

soumettre aux indications de l'auteur, à son texte, à la tradition même fixée par la vie de l'ouvrage.

Les pièces de Musset ont cette exigence. *La Parisienne* également. Chaque représentation nouvelle atteste que la pièce est un chef-d'œuvre, qu'elle est un chef-d'œuvre classique, parce que désormais à l'abri des variations de la mode, et des mœurs. En l'écrivant, Henry Becque a fixé dans un style incorruptible le caractère de la coquette bourgeoise. Célimène est une grande coquette, une coquette de Cour aux prises avec un amant que son horreur du mensonge et des faux-semblant fait autant souffrir que les infortunes de l'amour. Clotilde, elle, est la coquette de petite bourgeoisie, femme d'ordre, rangée, qui déteste les éclats et dont tout l'art consiste à les éviter. La logique du caractère commande la péripétie de la pièce ; c'est-à-dire qu'on n'entendra pas de grande scène entre Laffont et du Mesnil, entre le mari et l'amant. De même, point de scène entre les deux amants. L'adresse de Clotilde est de sauvegarder dans son logis cette quiétude bourgeoise à laquelle elle tient par-dessus tout, à laquelle elle est attachée, comme son mari et d'ailleurs aussi comme son amant qui ne souhaite être qu'un second mari. Ces nuances ne peuvent subir d'altération : elles éclairent les personnages et l'ouvrage d'une lumière inchangeable.

Mademoiselle Cocéa transforme Clotilde en Célimène 1880, personne somptueuse, vivant parmi les fleurs, les brocards et les bijoux, dans un parfum de luxe et de sensualité. Au train de la maison, son mari ne serait plus simplement un homme placide et qui ne voit pas trop clair, mais un complaisant qui ne veut pas voir clair. La nature des caractères, le sens de l'ouvrage, l'hypocrisie involontaire et jusqu'à la saveur de certaines répliques (car Clotilde pense vraiment ce qu'elle dit) en sont faussés. Becque assisterait à cette représentation avec stupéfaction : « N'est-ce pas que c'est drôle ? »

La Parisienne doit retourner aux Français, où elle est à sa place aux côtés de Célimène, d'Angélique de *Georges Dandin* et de Jacqueline du *Chandelier*. Elle y a été jouée jadis à ravir par madame Berthe Cerny, qui y apportait une mesure, un charme bourgeois, une fraîcheur de rouerie incomparables. Incomparables ! Il ne faut pas, en effet, comparer ni accabler une comédienne sous le souvenir d'une de ses devancières. Mais mademoiselle Cocéa n'est pas une débutante. Son expérience de la scène parisienne, ses séductions encore piquantes, cette façon bien à elle d'irriter et de soumettre un public, lui laissent un crédit, mais lui imposent des obligations. Elle doit reconnaître le terrain où il ne faut pas, où il ne faut plus qu'elle s'avance — et les erreurs qu'elle doit s'épargner. Quant aux héritiers d'Henry Becque, qu'ils restituent, comme c'est leur devoir, le chef-d'œuvre dont ils ont la garde à l'illustre Maison que *la Parisienne* ne doit plus quitter désormais.

Ne regrettons pas qu'une subvention officielle ait permis au *Sexe faible*, d'Édouard Bourdet, de reparaître aux feux de la rampe. Cette aide est légitime, car il était juste de reconnaître par un hommage les services qu'Édouard Bourdet a rendus au théâtre français pendant qu'il administrait la Comédie-Française ; car il est souhaitable aussi que certaines pièces qui ne peuvent s'inscrire au répertoire de notre théâtre national reçoivent la consécration d'une reprise sur des scènes particulières.

Cette reprise marque, plus que tout, la perfection d'un métier. Édouard Bourdet n'aura pas écrit de grandes pièces de caractères. C'était un chroniqueur de théâtre plus habile à saisir des types qu'à développer des caractères. Il a su voir son temps, regarder d'un regard sans illusion, exact et prosaïque, les personnages de la comédie parisienne et définir des travers qu'il accepta de côtoyer sans en être dupe. Son théâtre est une chronique dont la ressemblance forma un des principaux attraits lorsqu'il le fit représenter. Il pourrait avoir vieilli, car les temps ont beaucoup changé depuis quinze ans. Et, sans doute, *le Sexe faible* a-t-il vieilli en effet, mais dans la mesure seule où les mœurs qu'il représente ne sont plus ce qu'elles étaient. Le héros de l'aventure est mort comme, hélas, celui qui le conçut et celui qui l'anima ; et les jeunes gens en quête d'héritières ne pourraient plus vivre si longtemps dans un palace à cinq mille francs par jour sur le seul crédit de leur beauté. Car pour ce qui est de la diversité de l'action, du mouvement de la pièce, de la silhouette des personnages, du naturel des répliques, rien n'a bougé. Tout est jointé excellemment, et cette qualité du détail assure à l'ensemble une solidité délicieuse. Nous disons délicieuse, car le public, sans le savoir, aime le théâtre bien fait. C'est à celui-là qu'il prend un plaisir complet ; celui-là qu'il goûte dans cette sécurité qu'offre tout ce qui est achevé de main de maître.

Ainsi, peu importe qu'il ait perdu les clés du *Sexe faible* et qu'il ne sache plus aujourd'hui ce qu'était Olivier, l'Olivier dont trois générations de Parisiens ont apprécié l'inégalable perfection dans son habit de maître d'hôtel diplomate et de confident aussi secret que les muets de *Ruy Blas*... Peu importe que le public n'ait plus de noms à mettre sur ces comtesses de palaces et cette faune des bars. La pièce demeure vive, divertissante et remarquablement agencée autour de personnages assez bien observés pour ne pas être des fantoches.

Elle retrouve un de ses créateurs, M. Jose Noguero, qui continue à y être parfait de candeur dans l'impudeur. Madame Marguerite Pierry, une fois de plus, donne à une silhouette un accent saisissant et mademoiselle Jacqueline Porel est près de la vie avec beaucoup de grâce et de naturel. M. Alfred Adam tient le rôle jadis rempli par Victor Boucher, celui d'Antoine, le maître d'hôtel qui tire toutes les ficelles de la comédie. Il y est excellent à sa manière. Ce n'est plus ce que nous avons connu, hier, place Vendôme et à la Michodière. C'est autre chose, plus de ce temps-ci que d'hier, mais encore fin et juste. Le reste de l'interprétation est estimable.

Et voici dénouée la crise du Théâtre-Français. M. Pierre-Aymé Touchard y est entré comme administrateur général, sans fracas, sans rien annoncer d'extraordinaire, mettant au service de cette troupe en désarroi sa bonne volonté, sa connaissance du théâtre, une tradition administrative, une indépendance à la fois douce et obstinée. On souhaite sa réussite. Elle n'est pas improbable. C'est quand tout semble insoluble et voué à la dispersion qu'un sauveur arrive, à pas silencieux, et que, le croyant là en passant, on le retrouve après des années tranquillement et solidement assis dans la maison.

GÉRARD BAUER

Les hôtels du faubourg Saint-Germain ont tous une beauté classique. Édifiés par des grands seigneurs qui avaient des traditions — et entre autres celle de s'en remettre aux architectes pour la construction des maisons — ils sont nobles, élégants et légèrement versaillais. Quand nous les regardons, nous songeons non à leurs premiers occupants, mais aux artistes qui les ont dessinés. Ils nous offrent un musée de la rue, une grammaire des styles. Les hôtels du Parc Monceau, eux, sont des portraits bourgeois, le portrait du banquier qui avait généralement une faible éducation artistique, un sens aigu de la famille et tenait absolument, pour plaire à sa grand'mère et éblouir sa belle-sœur, à placer coûte que coûte un palmarium ou un escalier qu'il avait depuis longtemps dans le cœur. Aussi sont-ils laids, mais attendrissants. Il y a encore en eux un peu de chaleur humaine et l'on rêve devant leurs façades comme devant certaines villas de Nice ou de Monte-Carlo qui ont conservé l'empreinte de romans ensevelis. Et pourtant, ce sont déjà des tombes. Les contemporains de nos grands-parents les ont édifiés. Mais pour abriter une forme de vie que la ruine générale a rendue impossible. Sur le plan bourgeois, ils sont les témoignages d'une sorte de catastrophe géologique : disparition d'un certain luxe, anéantissement de la calèche, des valets de pied et des certitudes sociales.

On comprend qu'ils aient tenté Philippe Hériat, qui passe chaque jour devant eux, qu'ils lui aient réclamé même — et impérieusement — un roman — leur roman — le roman de la bourgeoisie industrielle et banquière qui y avait abrité ses légitimes amours, ses pianos et ses convictions. Dompté, Philippe Hériat s'est mis à l'œuvre et a écrit *Famille Boussardel*, une famille à laquelle il avait déjà rêvé en écrivant l'histoire de ses plus modernes représentants, les gigolos de l'entre-deux guerres : *les Enfants gâtés*. A ces Boussardel du XIXe siècle, Hériat a accordé une secrète tendresse. Il est de ceux — on le devine — qui n'ont pas ouvert avec indifférence ces vieux cartons familiaux où l'on découvre des éventails, des châles et des carnets de bal. Il flotte toujours un parfum de jeunesse autour de ces reliques, un parfum assez insinuant pour vous faire regarder avec tendresse le portrait d'une virginale arrière-grand'mère. Sur ces rivaux bourgeois de Haussmann et de Péreire, Aragon eût écrit un livre féroce ; Hériat, sans aller jusqu'à l'évocation poétique, a brossé une fresque indulgente.

Ses Boussardel, il a conté leur saga de 1814 à 1914. Naissance et apothéose de la grande bourgeoisie. Cette famille doit le début de son opulence à une charge d'agent de change et pendant cent ans ses « dames » ont parlé de « la charge » avec cette nuance de respect religieux que, dans les maisons voisines, d'autres dames à crinolines plaçaient sur les mots bureau ou usine. Mais les Boussardel ont acquis le principal de leur fortune grâce à des achats de terrains — les terrains de cette plaine Monceau, où un vieux monsieur de mes amis affirmait que son grand-père allait jadis tirer le lapin.

La passion du lucre ne les a pas seule inspirés. Dans leurs justes prévisions sur le développement de Paris, il y avait un peu d'affection pour cette grande ville au destin duquel leur sort était lié. Il leur semblait qu'en s'attachant à son avenir, ils lui prouvaient leur affection. Ils mariaient subtilement l'amour et l'instinct de propriété. Et ne faisaient pas œuvre vaine, en somme, puisqu'ils ne se contentaient pas d'acheter de la terre, mais aussi construisaient — acte qui, à une époque où il est devenu impossible d'édifier une cage à lapins, nous semble chargé de majesté.

Les Boussardel, cela va de soi, ont un château en province. Mais, comme la plupart des bourgeois parisiens, ils ne voient dans la campagne qu'un cadre pour les vacances — le lieu où tous les membres de la famille peuvent se rassembler et célébrer, autour des carniers ou des petits gâteaux, le culte du clan. Car ils sont infiniment fiers d'être Boussardel et savent avec une rapidité incroyable « boussardeliser » leurs épouses. Cet orgueil de la famille bourgeoise, Philippe Hériat l'a profondément senti. Les Boussardel ne souhaiteraient pas du tout s'allier aux Montmorency. Ce serait, pour eux Boussardel, une sorte de déchéance. Leur snobisme est d'une autre trempe. « Boussardel suis. » Ils ont confiance en eux-mêmes ; ils se vénèrent ; ils marchent sur du roc. Après tout, ce n'est pas si mal. Il n'y a pas tant de recettes pour le bonheur.

En un seul volume on ne saurait écrire, sur un rythme de roman, l'histoire d'un siècle. De 1814 à 1860, le tableau brossé par Philippe Hériat est assez schématique. Quelques scènes de l'occupation (les Cosaques campent aux Champs-Élysées), les fusillades de 1830 et de 1848 fournissent les grands jalons historiques. Du côté des Boussardel, il y a la provision de mariages, de naissances, de rougeoles et déménagements convenable. Ces messieurs s'enrichissent, ces dames n'ont que des rêves vertueux, les jeunes gens engrossent quelques servantes au hasard de leurs déplacements et villégiatures : tous ces grands et petits événements nous sont offerts sous une forme concentrée. C'est un aide-mémoire pour un baccalauréat où le Boussardelisme figurerait au programme. Comme tous les aliments concentrés, celui-ci manque un peu de saveur : c'est très adroitement fabriqué mais, en dépit de la rapidité avec laquelle se déroule la « calvacade » Boussardel, le récit paraît un peu long. Mais vers la page deux cent cinquante (le livre en a cinq cents) on prend pied sur une terre ferme. Nous sommes dans les années 60 et l'on vient de marier un jeune Boussardel — Victorin, qui n'a donné que des soucis à ses parents — à une certaine Amélie que, pour des raisons complexes, sa propre famille considère comme une pestiférée. Le jeune ménage s'embarque, le soir de la cérémonie, pour Marseille. On a retenu pour lui un compartiment... et ici se place l'épisode qui est le clou du livre — cette « nuit de noces » dont vous parlent immanquablement les lecteurs de *Famille Boussardel*. Ils n'ont pas tort. Cette vaine et confuse mêlée constitue une frappante introduction au roman privé d'Amélie, qui met heureusement en valeur les incroyables malentendus auxquels pouvaient donner lieu, sous le Second Empire, l'ignorance physiologique des jeunes femmes et une interprétation inopportune des exigences de la pudeur. Cette Amélie est le « caractère » du livre. Passionnément dévouée à l'esprit Boussardel, elle accomplit, au milieu des capitons de l'avenue Van Dyck, une série d'exploits dignes d'une Romaine. Ce n'est pas, il est vrai, la patrie qu'il s'agit de sauver, mais

l'honneur du clan, incessamment mis en péril par le tempérament inflammable de Victorin. Un Victorin si dangereusement épris de la chair qu'il finit par mourir, au milieu de ses transports, dans une maison de rendez-vous.

Cette seconde et ultime partie de *Famille Boussardel* est un excellent tableau de mœurs, une très adroite reconstitution, où les détails significatifs sont si habilement rassemblés qu'elle paraît beaucoup plus « d'époque » que la plupart des œuvres qui ont été écrites à la fin de ce XIXe siècle qu'il s'agit précisément d'évoquer. Cette réussite est probablement celle que Philippe Hériat a souhaitée : il a composé une série de tableaux impérieusement datés, où la préoccupation de dégager les traits qui distinguent les générations apparaît plus forte encore que de montrer ce qui les rapproche. Il nous a présenté, si l'on ose dire, une collection d'atmosphères. Une pareille entreprise exige intelligence, métier, documentation et subtilité. Sa réussite fait honneur à son auteur, qui apparaît comme un des romanciers les plus expérimentés d'aujourd'hui.

***

Les livres de Jules Roy sont des « livres des merveilles » où des associations de mots inconnues vous font battre le cœur. Dans *la Vallée Heureuse* (Charlot), qu'un jury couronna l'an dernier, il évoquait les nuages de neige qu'éclairait la « lanterne d'ambre » de la lune et ces deux mots-là suffisaient à faire surgir un paysage céleste, perdu de solitude, baigné dans une attente shakespearienne. A n'en pas douter, cet aviateur est un poète. Après Saint-Exupéry il est le premier qui ait su peindre les grands décors du ciel, ces colonnes de nuages, ces clairières de lumière, ces franges d'océan, ces étangs de nacre, ces mirages de nuit où l'aviateur s'enfonce comme dans un rêve ou comme dans un univers intérieur — car on ne sait jamais si l'on découvre ou si l'on retrouve. Ses descriptions de combats de nuit sont des féeries célestes où les bulles multicolores des signaux semblent des lanternes vénitiennes qui se poursuivent et les projecteurs les portants d'une scène gigantesque où, dans les cintres, les feux des avions se confondent avec ceux des étoiles et des planètes.

Mais ce poète est aussi un héros. Et comme tous les vrais héros, il a connu la peur. Dans *la Vallée Heureuse*, l'attente de la mort s'insinuait partout. Elle était la forme même de la fatalité. Jules Roy est même le seul écrivain qui nous ait fait sentir cette forme d'appréhension nouvelle qu'ont connue au cours de la dernière guerre les aviateurs de bombardements, ceux qui, embarqués sur d'immenses escadres, ont écrasé l'Allemagne et sauvé le monde.

Les aviateurs de 1914 étaient semblables aux héros de l'Arioste. Comme Roger monté sur son hippogriffe, ils fonçaient dans le ciel comme dans la lice d'un tournoi et leur courage se lovait dans leur mitrailleuse, comme celui de Roger à la pointe de sa lance. Ils avaient transporté la chevalerie et ses ivresses en plein ciel. Les bombardiers de la dernière guerre, eux, ont travaillé dans la nuit comme dans une usine. Guidés par un navigateur aveugle qui, dans son poste aux rideaux clos, regardait, non le ciel, mais un petit écran traversé de signes mouvants ; ils avançaient dans les ténèbres, au milieu de mille autres avions lancés comme des trains. Le premier danger était celui de la collision ; cet accident était fréquent et la nuit, où naviguaient ces longues colonnes lancées à pleine vitesse, était souvent illuminée par de

grandes torches qui tombaient brusquement vers la terre invisible. Parvenus au-dessus des villes allemandes, puissamment protégées par la D.C.A., les aviateurs n'étaient plus que des cibles. Aucune initiative ne pouvait les protéger contre l'ennemi. La fantaisie ou l'intelligence ne leur étaient d'aucun secours. Ils devenaient la proie des moyennes et des calculs de probabilité. Ce qu'on attendait d'eux, ce n'était pas une impétuosité furieuse, mais une résignation stoïque. Ainsi, ceux qui déversaient la mort sur les villes devaient l'attendre comme leurs victimes, aussi impuissants que ceux d'en bas à se protéger contre le destin. L'itinéraire était impérieusement fixé, l'horaire devait être suivi, seconde par seconde. La mort se réglait au chronomètre.

On réussissait rarement plus de vingt missions au-dessus de l'Allemagne. Les avions de chasse ou les obus barraient l'accès de ce chiffre fatidique. Aussi, les bombardiers accomplissaient-ils leur tâche avec « *un sombre désintéressement* ». Ils savaient qu'il n'y a plus d'aventures, mais seulement des guerres. Ils étaient « *sans élan, presque sans foi, parce que la tâche elle-même avait tué tout élan et toute foi à les plier sous des mesures, des frayeurs, des moyennes* »... Et pourtant, les étonnants récits de la *Vallée Heureuse*, en dépit de ces constatations désabusées, ruissellent d'héroïsme. Parmi d'autres, l'évocation de certaine expédition au-dessus de Bochum, à laquelle prirent part douze cents bombardiers, encadrés de marqueurs, d'éclaireurs et de chasseurs nous fait songer à une moderne croisade où les combattants doivent trouver le courage, non de foncer sur des escadrons ennemis, mais d'entrer dans un brasier.

Jamais, dans aucune guerre, des hommes n'avaient affronté des épreuves de ce genre. Et dans son nouveau livre, *Comme un mauvais Ange* (Charlot), Jules Roy prédit que jamais d'autres hommes ne les affronteront : « *Nous étions les derniers hommes à courber le dos sous cette tâche. Nous savions bien que plus jamais après nous des hommes ne connaîtraient l'aventure de décoller de nuit trente-deux tonnes, de se glisser dans un lit d'ombre où mille bombardiers lourds, pressés les uns contre les autres, sans arme, ni armure, lançaient, à trois cents kilomètres à l'heure, leur charge explosive au travers des barrages..* » La guerre de demain, en effet, sera la guerre des robots. Les avions pourtant viennent, suprême triomphe, d'atteindre la vitesse de mille kilomètres ; et l'on se demandait déjà comment l'organisme de l'homme s'adapterait à la puissance nouvelle des machines ; mais il s'avère que, pour les combats du ciel, l'homme est devenu inutile. Les avions pourront naviguer sans lui et, dans un ciel traversé de V1 ou de V2, ils iront, privés de pilotes, porter sur les capitales ennemies ces bombes atomiques qui en un centième de seconde peuvent anéantir une population. L'âge de l'avion, affirme Jules Roy, est déjà terminé — et il parle de ses vols passés avec la mélancolie des derniers loups de mer qui regrettaient le temps des voiliers. « *Aujourd'hui, vieux avant l'âge, portant en moi la brûlante et romantique douleur des royaumes perdus, je songe à mes vols d'autrefois... Les villes que j'ai dépassées, les fleuves que j'ai descendus jusqu'à leur embouchure, tous les paysages éternellement mouvants de la terre et du ciel peuplent mes rêves d'à présent. Il n'y a plus de jardins, il n'y a plus de pilotes. Mais il y a dans les faubourgs des hommes qui meurent sans avoir vu de jardins...* »

Ainsi, cet homme qui a si vivement goûté le plaisir des navigations célestes

pense à l'aviation avec un désespoir romantique, en vrai René du moteur à explosion. Sa conclusion peut sembler bien pessimiste. Car, après tout, tant que la guerre ne surgira pas, on ne voit pas pourquoi cette délectation de la solitude dans le ciel serait interdite à ceux qui, comme Jules Roy naguère, considèrent le vol comme une école d'énergie et une croisière de poésie. Mais il est bien vrai que ces ermites du ciel sont fort peu nombreux et le reste de l'humanité n'a pas de si sérieux motifs de se réjouir de la conquête du ciel. Les Français surtout. Notre pays est si petit que l'usage de l'avion est absolument superflu. Par ailleurs, la sécurité des lignes aériennes est si contestable que, pour gagner les terres lointaines, la plupart des touristes préfèrent aujourd'hui prendre le bateau. Ils y gagnent : l'avion, en tuant la distance, a tué la poésie des voyages ; vue de haut, la terre est un paillasson, la mer un bloc de métal... et, après tout, l'on n'est jamais si pressé qu'on le croit. Oui, je cherche encore les avantages réels que l'avion a valus aux hommes de notre génération. Par contre, il ne faut pas un grand effort d'imagination pour découvrir les inconvénients. L'aviation a partout accumulé les ruines. Demain, elle permettra d'anéantir tous les êtres vivants. Nous avions espéré qu'elle prodiguerait les plaisirs, elle n'a été que le microbe d'une maladie nouvelle. Les derniers cavaliers, les derniers croisés, les derniers paladins avaient cru qu'ils pourraient, grâce à elle, vivre des épopées au cœur du ciel. Mais ils savent maintenant — et, de ce point de vue, *comme un mauvais Ange* restera un témoignage décisif — que la guerre aérienne est devenue, elle aussi, une sorte de travail à la chaîne. La poésie des combats est morte. Au milieu des nuages comme dans les caves, les hommes n'ont plus qu'à attendre leur fin à la place qu'on leur a fixée. La guerre est une morne machine. On ne demande aujourd'hui à l'homme que de savoir attendre la mort. Il n'est plus qu'un rouage obéissant logé dans une gigantesque mécanique, un numéro dans une sombre tombola.

***

Jacques de Lacretelle nous donne, à plusieurs reprises, dans les deux gros volumes dont se compose son roman *le Pour et le Contre* (Editions du « Milieu du Monde »), des indications fort nettes sur les conditions dans lesquelles il a écrit son livre et sur le but qu'il s'est fixé. « *Il était repris* — écrit-il, à propos de son principal personnage, Olivier — *par l'idée de ce roman, le Pour et le Contre, commencé depuis des années, interrompu, refait, puis délaissé de nouveau, où il aurait voulu non seulement toucher le double fond des êtres et découvrir le secret de leur sensualité, mais faire en même temps une vaste peinture de son époque.* » Et ailleurs : « *Le Pour et le Contre, c'est ce qui fait qu'on peut admirer l'ordre et la fantaisie, goûter l'ambition et la nonchalance, la sensualité et le renoncement.* »

« *Roman commencé, interrompu, refait.* » Cela se sent. La forme est impeccable, tous les morceaux achevés. Mais, par voie de conséquence, l'œuvre manque un peu de continuité, on ne la sent pas écrite du même jet. Parfois, plus qu'à un roman, elle fait songer à des mémoires — ou à un journal intime.

« *Une vaste peinture de son époque.* » Presque tous les romanciers qui travaillent dans le grand format croient cela. Et s'ils ont du talent, ils ont

en partie raison. Mais, au fond, plus ils sont originaux, plus on sent que les couleurs qu'ils fixent sur leurs tableaux, ils les ont tirées d'eux-mêmes. Presque tous les romans sont des confessions. Au fait, les rapports de police mêmes sont des confessions. Il est difficile de sortir de là. Quand on décrit les autres, on dit ce qu'on a vu des autres. Et le choix qu'on fait ainsi parmi tous les traits qui les composent est au moins aussi révélateur de la personnalité de l'observateur que de celle de l'observé.

« *L'ordre et la fantaisie, l'ambition et la nonchalance, la sensualité et le renoncement.* » On perçoit cette dualité en effet dans *le Pour et le Contre*, mais elle ne se pose que sur un personnage, cet Olivier sur lequel l'auteur n'avait peut-être pas entendu pourtant concentrer toute la lumière, que par une sorte de pudeur il aurait même souhaité presque effacer, et qui pourtant est constamment le centre du roman et, pour la curiosité du lecteur, le perpétuel pôle d'attraction.

Qui est-il, cet Olivier ? En 1920, un jeune homme de l'aristocratie, une aristocratie digne, sans arrogance et sans fortune — qui, depuis des générations, a associé la culture des vertus provinciales à l'exercice de la diplomatie. Olivier, lui, qui vit seul à Paris, où il possède une garçonnière proche du bois de Boulogne, fréquente un monde de jeunes agités des deux sexes qui se transportent incessamment des champs de courses au Fouquet's. Mais, au milieu de ses amis bambocheurs, Olivier observe une réserve de bon ton. Il ne s'engage jamais. Il s'amuse. Il observe. Ses maîtresses sont des femmes du monde auxquelles il se prête avec une gentillesse courtoise dénuée de conviction. Comme un dandy de 1910, sa vie se passe à lire, à rêver et à visiter des expositions. Il se compose naturellement, autour de lui, une atmosphère d'élégance — élégance discrète de jeune homme ayant de « bonnes traditions ». Et pourtant, Olivier a une tare. L'auteur nous dit qu'un jour, pour faire de l'argent, son héros a épousé une « Américaine avec tache ». Il s'agissait de légitimer un enfant qui allait naître. Deux mois après la cérémonie, on a introduit une instance en divorce. Retenons seulement de cet épisode — très brièvement décrit dans le roman — qu'Olivier a commis une faute et qu'un souvenir pénible pèse sur sa vie — un remords.

Subitement, dans des conditions assez obscures, Olivier change complètement sa vie. Nous le retrouvons à la campagne — aux Yvelines — où il séjourne presque toute l'année. Il travaille. Il a découvert qu'il était écrivain. Lorsqu'il va à Paris, il fréquente un groupe d'auteurs où nous reconnaissons (autour de Gaston Gallimard) Gide, Martin du Gard et Drieu. Les femmes continuent de jouer un rôle important dans sa vie. On nous dit, en effet, qu'une certaine Bali Douvreleur lui inspire une très vive inclination. Mais cette passion est si discrètement évoquée que nous n'arrivons pas à nous persuader de sa réalité. On dirait en réalité qu'Olivier est fermé sur lui-même. Les femmes l'intéressent, certes, mais il les considère surtout comme des sujets d'analyse.

Un jour, Olivier rencontre une jeune fille, Chantal. J. de Lacretelle nous dit que, cette fois, son héros est épris. Quand on a lu et relu tous les passages qui ont trait à cet amour, on en est moins sûr que lui. Chantal lui reproche d'ailleurs de vouloir entrer dans sa vie à elle plutôt que de tenter de la faire entrer dans sa vie à lui. La remarque est juste. Il y a en Olivier une sorte de modestie essentielle et un filet d'atonie vitale qui le porte à demander la

vie aux autres plutôt qu'à leur donner la sienne. Il se croit engagé dans le rêve et nous apprenons qu'en tant qu'écrivain il souhaite jeter un pont entre le rêve et la réalité. Mais, sur ce point, nous nous sentons porté à faire des réserves. Rêve? Ce n'est pas sûr. Plus que rêveur ou poète, Olivier est un observateur disponible.

Cette Chantal, il l'épouse. Le fait est incontestable. Mais Olivier réalise-t-il vraiment une union? Je me le demande. Encore une fois, il regarde. Oh! avec une sympathie infinie et même une touchante velléité de don. On ne peut pas avoir plus d'attentions, plus d'égards. Mais j'imagine que son sourire doit ressembler à celui du Bouddha. Il considère avec bienveillance tous les êtres humains; mais, au fond, il ne quitte jamais complètement son « château intérieur ».

Olivier est devenu un auteur célèbre. Comment? On ne nous le dit pas et, après tout, qu'importe? Acceptons-le auteur célèbre. Tout le monde le traite avec considération, avec respect. Et il continue de participer avec conscience à sa vie conjugale. Il a eu un enfant. L'enfant est mort. Olivier a pleuré. Puis, il a écrit un récit de la mort de l'enfant. Peut-être pour pleurer davantage encore. Les années passent. Nous sommes en 1939. L'Europe s'agite. Olivier part avec sa femme pour les États-Unis. Là, il apprend que l'enfant qu'il a jadis légitimé vient de commettre un crime. Il est bouleversé, angoissé. (C'est curieux : je ne crois pas absolument à son angoisse.) Il reprend le bateau pour l'Europe. Un sous-marin allemand lance une torpille. Olivier se noie.

Le personnage d'Olivier sur le caractère duquel, le récit étant discontinu, il semble qu'on ait placé beaucoup de « caches », me semble passionnant. Passionnant parce qu'il nous offre un très singulier mélange d'intellectualisme pur et, dans l'attention même, d'absentéisme perpétuel. Ce n'est pas un Benjamin Constant qui tue ses sentiments par l'analyse, mais le type même de l'homme qui, composant pour lui-même tout son univers, ne laisse parvenir jusqu'à son cœur que des sentiments amortis par un réseau serré de pensées — sentiments qui deviennent pour lui le point de départ d'une sorte de spectacle intérieur, où la sensibilité s'éveille en face d'images désincarnées.

Les conversations « intellectuelles » tiennent dans ce roman une très large place. Elles sont toutes « intelligentes », mais elles manquent un peu de relief et il faut un certain effort d'attention pour les suivre. Quand on songe à leur qualité, on trouve cent raisons d'en être étonné. Huxley ne réussit-il pas, lui, à nous engager, et très fortement, dans des dialogues de ce genre? Oui, mais Huxley souligne tous les traits avec force : les idées, chez lui, révèlent une forme presque agressive, et une nuance de cynisme intellectuel les apparente aux paradoxes. En cela, Huxley se rapproche de Wilde — du Wilde d'*Intentions*. D'autre part, dans les romans de Huxley, nous voyons intensément les hommes qui parlent. Les intellectuels de Lacretelle n'ont pas de visage, et, fidèle à sa volonté de modération, l'auteur n'a jamais donné de « saillie » à leurs raisonnements. N'étant ni un élément d'information supplémentaire destiné à compléter des portraits, ni des fugues travaillées dans le sens de la virtuosité, tous ces propos, dont on ne nie pas la valeur, restent un peu gris.

Cette volonté de discrétion sert admirablement, au contraire, les portraits féminins qui sont très nombreux dans ce livre et tous extraordinairement réussis. C'est que le portrait féminin s'accommode fort bien des nuances

discrètes, des touches légèrement posées. Lacretelle est attentif aux plus fines variations de ton et il sait les fixer. Dans un monde de suggestions, d'intentions et de réticences, il n'est jamais pris au dépourvu. Ses portraits ne sont pas pathétiques, mais ils ont une perfection classique qui éveille l'admiration. Peut-être le plus réussi d'entre eux est-il celui de Bali Douvreleur, type de la femme du monde écrivain qui peut faire illusion par sa grâce et sa mémoire tant qu'elle parle, mais révèle son néant dès qu'elle prend la plume.

Cette extrême attention accordée par Lacretelle aux manifestations les plus déliées de la sensibilité féminine, l'étude des « intermittences du cœur » à quoi elle engage : toute cette technique proustienne à la fois pastellisée et « moralisée » appartient aussi, nous dit-on, à Olivier. C'est à cette délicatesse nuancée et intuitive qu'il a dû ses succès de romancier. S'étant fixé pour tâche d'indiquer au passage les divers mouvements littéraires qui ont agité l'entre-deux-guerres, Lacretelle devait nécessairement être conduit à nous montrer son romancier, à la veille de la seconde guerre, en butte aux attaques d'une nouvelle génération d'écrivains. Il a situé cet épisode dans un banquet littéraire qui, organisé en l'honneur d'Olivier, se transforme en un assaut violent mené contre lui. « La poussière de sentiments à laquelle vous vous intéressez, lui dit-on en substance, s'effrite. Au fond, vous ne nous avez offert que des pirouettes de salon. Nous, nous voulons l'unité de l'esprit, nous voulons la littérature explosive, nous voulons l'action. » Olivier a trop de volonté d'impartialité pour protester. Il écoute avec intérêt. Un peu plus : il approuverait. On se sent donc tenté de répondre pour lui. Non, l'ère de la littérature psychologique n'est pas close. Qu'on puisse se faire de la création littéraire une idée toute différente, nous le savons depuis longtemps. Mais les modes n'engagent pas le profond des êtres. Et, tant qu'il y aura des hommes, un grand nombre d'entre eux resteront avant tout soucieux de s'analyser et de se comprendre.

Si l'on pouvait faire quelque critique à ce roman qui est si constamment intelligent et si solidement construit sur des sentiments vrais, ce n'est pas d'avoir accordé à des nuances qui sont l'essentiel de la vie de l'esprit et du cœur une importance excessive, c'est de n'avoir pas pris plus nettement le parti du détachement. Détaché, nous avons dit pourtant qu'Olivier l'était — et même assez extraordinairement. Mais nous le devinons plutôt que l'auteur ne nous le dit expressément. Puisqu'il ne se saisit des sentiments et des pensées qu'après en avoir amorti l'élan, puisqu'il n'est jamais si près de l'émotion que lorsqu'il évoque des sentiments anciens (voir la scène où Guigui évoque l'amour qu'il a eu pour Bali, celle où Brusagier parle de sa passion ancienne pour Irène Préville), n'aurait-il pu utiliser cette distance, condition nécessaire pour lui de toute observation passionnée, et se servir de ce « blanc » pour introduire largement la poésie ?

Mais il est absurde de « refaire » en esprit les ouvrages qui nous sont proposés. Celui-ci, chargé d'observations profondes, riche de mises au point mesurées et scrupuleuses, occupera une place de premier rang dans la ligne des romans de psychologues-moralistes.

*
* *

Tous les chefs d'État se flattent d'assurer le bonheur du peuple, mais s'ils n'appartiennent pas à l'espèce libérale, ils reportent l'instauration de la féli-

cité généralisée à des dates lointaines. Pour l'immédiat, on les voit surtout préoccupés d'appliquer leurs théories et les résultats qu'ils obtiennent donnent rarement des raisons valables de partager cette foi en un avenir merveilleux qu'ils voudraient inculquer à leurs peuples. Ne serait-il pas décidément plus sage de commencer par penser au bonheur présent ?

Telle est la question que pose Gilbert Mauge dans *la Vie commode aux Peuples* (Sagittaire). « Les principes les plus raisonnables pour vivre en société », écrit justement cet auteur, ont déjà été maintes fois trouvés et oubliés. On devrait donc s'attacher à l'expérience beaucoup plus qu'aux idéologies. Celles-ci peuvent être conformes à la logique, mais, pour prévoir ce que donnera leur mise en œuvre, il faut faire une sorte de pari. Or, en ce qui concerne l'avenir, Gilbert Mauge montre par des citations pertinentes que les plus illustres politiques se sont généralement trompés.

En somme, il serait plus simple d'admettre une fois pour toutes que dès qu'un chef entend plier son peuple à un système, il s'engage dans la voie de la tyrannie. Supportant impatiemment toute idée différente de la sienne, il devient « *ambitieux d'une gloire semblable à celle des mécaniciens et son dernier vœu est de découvrir un secret pour conduire d'un seul mouvement toutes les volontés de ses sujets.* » La phrase est de Necker, qui ajoute : « *Quelle dégradation de la nature humaine* ! » Il y a, on le voit, dans le développement des dictatures, un processus invariable. Et, quoi qu'on en dise, l'histoire du passé permet de précieux commentaires du présent. C'est ce que démontre brillamment tout l'ouvrage de Gilbert Mauge ; l'auteur ne méconnaît pas pourtant que l'humanité ait eu récemment la surprise de quelques révélations. « *Le communisme, le nazisme, le fascisme*, écrit-il, *ce n'est pas tellement le pouvoir des masses que celui des meneurs de masses. L'antiquité avait connu des despotes, le vingtième siècle a vu fleurir la tyrannie des dirigeants de partis.* » Rien de plus juste, mais on pourrait ajouter que le phénomène a commencé de se manifester depuis plus d'un siècle — comme l'a montré B. de Jouvenel dans ce remarquable ouvrage sur le *Pouvoir*, que nous avons eu déjà l'occasion d'analyser ici.

MARCEL THIÉBAUT

* * LES REVUES * *

— Dans la revue *Fontaine* (mars) Julien Gracq publie un très remarquable article sur André Breton. Un de ces articles qui ne sont d'ailleurs destinés qu'à ceux qui connaissent l'auteur étudié presque aussi bien que le critique lui-même.

Le style de Julien Gracq est puissant et hermétique. On y sent un peu trop de souvenirs de Giraudoux (le Giraudoux critique). Chaque phrase déclenche un morceau : difficile et excellent. Si j'ai bien compris M. Gracq, il loue surtout Breton d'être un animateur qui se maintient constamment en communication avec tous les membres de son groupe (les surréalistes). Il le félicite d'être un bourgeon, d'où naîtra un jour quelque fleur splendide (acceptons-en l'augure). Il le félicite d'être gros d'avenir, d'être un mage — et un mage aimé. Tout cela peut-être vrai, mais ne nous éclaire pas complètement sur la question. On dirait d'un plaidoyer entrepris dans une église romanique pour un père de l'Église dont il serait entendu qu'on ne peut l'atteindre par l'intellect, mais seulement par un système de communications magnétiques et amoureuses.

— Dans une étude sur Arthur Rimbaud, de Maurice Blanchot, publiée par *Critique* (mars) l'auteur insiste particulièrement sur le besoin invincible de sommeil que Rimbaud a exposé plusieurs fois dans son œuvre. « *Le meilleur, c'est un sommeil bien ivre* », « *sommeil dans un nid de flammes* ». Citant le docteur Fretet, M. Blanchot signale aussi qu'à tous les âges, particulièrement dans sa jeunesse, Rimbaud a été dévoré par la soif : « *Une soif âcre, avide, qui le dessèche, à laquelle il donne en vain l'eau, l'alcool, le feu* ».

Remarques fort intéressantes. On sent que ces caractéristiques physiques ont pu avoir en effet une influence sur Rimbaud. On le sent, mais on eût aimé que M. Blanchot nous le prouvât plus clairement.

— Dans un article sur l'épuration française vue de Suisse, publié par *Ecrits de Paris* (avril), P.M. cite de nombreux extraits d'un rapport officiel qui fut adressé de Paris à Berne à propos des cas d'épuration intéressant les Suisses. Voici un extrait de ce rapport :

« *Pendant les trois premiers mois qui suivirent la libération ou même déjà avant, c'est sous la forme la plus brutale de l'exécution sommaire que s'exerça la répression. Une cinquantaine de Suisses, prétendument collaborateurs, furent ainsi abattus par des F.F.I. ou des individus se donnant pour tels. Plus d'une fois, ces agressions ne servirent qu'à masquer le dessein de leurs auteurs de s'approprier purement et simplement les biens de leurs victimes. Pratiquement, les conditions dans lesquelles elles eurent lieu ne différèrent guère : un groupe de maquisards, généralement des jeunes gens, faisait irruption au domicile de nos compatriotes qui étaient abattus aussitôt après s'être fait injurier ou traiter de collaborateurs. Les meurtriers se livraient ensuite à un pillage en règle de l'habitation. Ils se bornaient parfois à enlever les victimes qui étaient assassinées ailleurs sans qu'il ait toujours été possible de retrouver leurs traces.* »

— *La Nef* (avril) publie une belle étude de Bertrand de la Salle sur l'opinion publique aux Etats-Unis.

« *Les journaux sont-ils lus ? Sont-ils écoutés? La réponse que je suis tenté de donner, en admettant la possibilité de me tromper, est négative* ».

« *Et cela pour la bonne raison qu'ils ne sont guères lisibles, à cause de leur volume et de leur dimension même. La tâche quotidienne qui consiste à déchiffrer un journal de quarante à soixante pages est au-dessus des forces de l'être humain normal* ».

Remarquons à ce propos que le tiers des pages composant un journal américain est occupé par la publicité. D'autre part, tous les journaux comportent des résumés d'articles très bien faits. En ce qui concerne l'action « à exercer sur l'opinion », il est vrai que les journaux américains ne présentent pas de déformations systématiques des événements comme on en voit dans certains quotidiens français. Dans un journal américain on pouvait lire récemment deux articles de tendances différentes sur la politique américaine en Grèce. Il paraît pourtant excessif d'avancer que la presse américaine n'est pas écoutée. Certains journalistes ont une grande influence.

— Dans les *Propos du Bord*, de Jean Duché :

« *Au Conseil de la République, les conseillers ne se fatiguent pas. Ce n'est pas eux qui mériteraient par leur labeur une indemnité de 640.000 francs. Du 14 janvier au 7 mars, ils ont travaillé vingt-huit heures pour voter qua-*

torze lois. Ce n'est pas leur faute : le Gouvernement s'excuse avec régularité de demander la procédure d'urgence, le Sénat est bien mort.

Amitié Franco-Anglaise

— La Grammar-school de Huntingdon, petite ville de quelque cinq mille habitants, à quelques dizaines de kilomètres de Cambridge, vient d'organiser une semaine culturelle franco-anglaise. Quarante-cinq collèges anglais y ont envoyé deux cents jeunes gens et jeunes filles de quinze à dix-huit ans.

Elle a été patronnée par un comité présidé par la comtesse de Sandwich et la vicomtesse de Hinchinbrook et qui groupait M. Varin, conseiller culturel à l'Ambassade de Grande-Bretagne, de hauts fonctionnaires et des professeurs d'universités françaises et anglaises.

Banquet simple et cordial, réceptions chez lord Hinchinbrook et chez lord Ramsey dans leurs châteaux. La parfaite réussite de cette entreprise, qui a demandé un immense effort, est due aux efforts conjurés de Miss Christina Williams pour l'Angleterre, de mademoiselle Boucoiran et de madame Cordier pour la France et à la collaboration de l'Alliance française à Londres dont le secrétaire général, le commandant Barlone, est l'âme de ces semaines culturelles dont il organise dans les grandes lignes les programmes, choisit les chanteuses, les acteurs français et les étudiants français venus des universités, des lycées, de l'ecole des H.E.C., etc...

Le Service des Relations culturelles fournit à l'Alliance les films de propagande, les livres, les albums, les affiches qu'elle distribue.

Swansea a suivi l'exemple de Huntingdon et a organisé une semaine culturelle avec le concours du service des relations culturelles, de l'University Collège, du Director of education, de l'Alliance française, du British Council, de la Franco-british Society de Swansea. 50 élèves et étudiants ou étudiantes français y avaient été appelés. Deux séjours gratuits d'une semaine à Paris étaient offerts aux deux meilleurs élèves de Huntingdon et trois à ceux de Swansea.

Pour ces mêmes vacances de Pâques, l'Alliance française, avec les mêmes concours, a organisé des semaines culturelles à Southampton (50 Français), Norwich (75), Liverpool (75), Birmingham (12). Comprend-on l'importance de l'œuvre entreprise par les Relations culturelles et l'Alliance française (qui aura fait donner, en outre, en 1947, quelque 600 conférences relatives à la France)? On reprochait à juste titre autrefois, à la France de se désintéresser de l'expansion de sa culture à l'étranger. On enregistrera avec satisfaction que les choses paraissent en voie de changer... du moins en Angleterre. Il serait intéressant de savoir si cet exemple est suivi dans d'autres pays.

DANIEL MORNET.

✱ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ✱

✱ LES LIBERTÉS UNIVERSITAIRES ✱

par Jean ROLIN

UNE étude fort remarquable, sur un des problèmes les plus ingrats posés par le système social où nous vivons. Tout en développant des principes d'une grande fermeté, M. Jean Rolin — qui est professeur de philosophie — maintient, sur le plan des réalisations préconisées, toute la souplesse désirable en pareil domaine.

Le thème central est l'exigence d'une totale liberté de l'école, et corrélativement le refus de tout étatisme universitaire. M. Rolin oppose la laïcité authentique, qui est respect des opinions, au laïcisme, qui est tyrannie de la neutralité : la première interdirait précisément à l'Etat « d'ouvrir école », cependant que le second finit par constituer une tentative de la philosophie laïque pour s'appuyer seule sur le pouvoir étatique ; ce danger, quoique connu, méritait d'être signalé à nouveau avec cette vigueur et cette lucidité précise.

La question de la gratuité est ainsi examinée, dans le sens d'un concours apporté par l'Etat aux familles nécessiteuses, mais leur laissant le libre choix de l'établissement où seront formés leurs enfants. Chaque école doit reprendre sa vie originale, son caractère et ses tendances propres. Elle doit demeurer « ouverte » et s'intégrer sur place aux diverses activités sociales, en maintenant le contact avec les différents domaines où se situe l'existence de l'enfant.

Dans le même esprit sont recommandés : la suppression des examens, le remaniement des concours, la refonte du système de succession des classes dans le secondaire, la création d'un Ordre de l'Université.

Et, d'une façon générale, l'auteur insiste sur le rôle éminent qui revient, dans de telles expériences, à l'enseignement actuellement tenu pour « libre » : celui-ci, en effet, détient encore quelques éléments de liberté, et c'est un devoir sacré pour lui de n'en point mésuser en se laissant aller à des concessions toujours plus graves à l'égard des méthodes étatistes.

Le tout est écrit dans une langue simple et fort attachante. De nombreuses formules fixent la pensée en en manifestant toute la fermeté. Un livre que tout instituteur, tout professeur, de l'enseignement libre ou officiel, se devrait de lire, et qui passionnerait les parents d'élèves. Ne parlons pas des politiciens réformateurs.

FRANCIS JEANSON.

□ □

※ GUSTAVE ADOR ※

par Frédéric BARBEY *(Scheber)*

GUSTAVE ADOR fut avec Henri Dunant et Joseph Motta, l'une des personnalités suisses les plus considérables de son temps. Non seulement, en effet, il occupa dans son pays les premières charges, celles de député au Grand Conseil du canton de Genève, de membre du Conseil d'Etat, de député aux Chambres Fédérales et finalement de président de la Confédération, mais son activité s'étendit fort au delà des frontières de son pays, puisqu'il fut pendant dix-huit ans président du Comité de la Croix-Rouge internationale et qu'il représenta plusieurs fois la Suisse à l'étranger, notamment à Paris et à Londres au cours de la Conférence de la Paix, avant d'être l'un de ses délégués auprès de la Société des Nations. Durant toute sa carrière, qui fut longue — il vécut jusqu'à 83 ans et, deux jours avant sa mort, il prononçait encore un discours au Comité de la Croix-Rouge — il s'appliqua, d'ailleurs avec succès, à la double tâche d'améliorer les rapports, qui jusqu'à lui étaient assez distants, entre Berne, et Genève et d'apaiser les querelles religieuses, si vives à l'époque de ses débuts. Il se dépensa aussi sans réserves pour obtenir l'adhésion de sa patrie à la S.D.N. et la reconnaissance par les Alliés de sa neutralité militaire.

Ainsi, en retraçant la vie de l'homme d'état, Frédéric Barbey a-t-il du même coup écrit l'histoire politique de la Suisse de 1870 à 1928 et esquissé indirectement celle de l'Europe entière. Psychologiquement Gustave Ador apparaît comme le symbole du grand bourgeois qui, s'étant consacré à la chose publique, met au service de ses concitoyens ses qualités d'homme privé : sa tolérance, son amour de la justice, son bon sens, sa loyauté. Aussi cet homme passionné de politique n'est-il pas politicien, et ce démocrate profondément religieux n'est-il pas un démagogue. Le plus vif sentiment qu'inspire cette noble figure est l'estime.

Frédéric Barbey, qui est le gendre de Gustave Ador et qui à ce titre a disposé d'une documentation exceptionnelle, dans laquelle il a puisé du reste avec mesure, a composé son ouvrage avec conscience et objectivité.

Jacques DE RICAUMONT.

1. Les Édit. de la Nouvelle France, Paris 1947.

□ □

※ RAVEL ET NOUS ※

par Hélène JOURDAN-MORHANGE
(Ed. du Milieu du Monde, Genève)

L'AUTEUR ne s'est pas proposé, dans ce volume, une étude complète du grand compositeur, mais de fixer ses propres souvenirs d'une intimité de vingt années ; et cette fixation est faite avec toutes les vertus de l'authenticité, de la délicatesse et de la précision. Le livre d'ensemble et définitif sur Maurice Ravel reste à écrire, mais celui de madame Jourdan Morhange y apporte des impressions et des faits dont la biographie complète ne pourra pas se passer ; elle dépeint avec une parfaite vérité cette personnalité faite de rigueur et de fantaisie, de gravité et d'enfantillage, de boutades et de silencieuse pudeur. C'est un excellent ouvrage. On y trouvera, en outre, de précieuses indications du Maître pour ses œuvres de violon, et à travers les souvenirs de Ricardo Vines et de Jane Bathori, pour certaines de ses pièces de piano et mélodies. Ce livre est écrit avec gentillesse, sans aucun pédantisme, et comme il convenait à son sujet. On n'en saurait trop recommander la lecture à ceux qui aiment la musique de Ravel et plus encore à tous ceux qui veulent l'exécuter. La vérité d'un portrait est encore le meilleur hommage qu'on puisse rendre aux hommes illustres et dont la renommée trop souvent ne fait que brouiller les traits.

G. J.-A.

※ PIERRE BONNARD[1] ※

par François-Joachim Beer

Album de reproductions des principales œuvres de Bonnard. Le square Vintimille se transforme en motif de paravent chinois. Des harmonies de couleurs prestigieuses s'instituent dans les paysages et les salles de bain. L'arc-en-ciel délie son faisceau sur une table de salle à manger. Les visages humains n'ont aucune expression. Les pommes délirent de vie, les cockers ont des airs de princes de ballets russes. Parfois dans ses illustrations, Bonnard est un dessinateur rigoriste, parfois dans ses tableaux la couleur dévore la ligne. Il est complexe, divers. M. Beer le déclare « insondable comme la nuit ». Soit. M. Beer relève pourtant avec précision les influences subies par ce grand peintre : Degas, Toulouse-Lautrec et les artistes japonais.

M. T.

□ □

※ ALPHONSE DAUDET ※ SON TEMPS, SON ŒUVRE

par Georges Benoit-Guyod

On ne peut guère reprocher à cet ouvrage que son sous-titre. Le cadre tour à tour provincial et parisien qui fut celui de la vie d'Alphonse Daudet y est précisément décrit et avec un souci constant d'exactitude ; mais pour l'œuvre, elle est un peu brièvement résumée pour répondre à ce qu'un tel sous-titre laisse entendre. C'est une bonne biographie de l'écrivain dont les années d'apprentissage furent longues et pittoresques. Elle renseigne avec intérêt sur les sources vivantes d'un certain nombre de personnages du romancier, sans complaisance indiscrète. Quoiqu'aucun appareil critique n'apparaisse dans cet ouvrage, on a la preuve, en maints endroits, que l'auteur s'est informé aux meilleures sources.

G. J.-A.

□ □

※ LES RAYONS COSMIQUES ※

par Louis Leprince-Ringuet
(Albin Michel)

On annonçait récemment que le Gouvernement soviétique venait de faire installer dans le Caucase, à près de quatre mille mètres d'altitude, une station pour l'étude des rayons cosmiques. On ajoutait étourdiment que ces mystérieux rayons, qui tombent de toutes parts de l'espace, nuit et jour, sur notre planète et qui ont une énergie formidable, pourraient bien être asservis par les physiciens russes et fournir une riposte à la bombe atomique. Voilà la curiosité du public éveillée.

Elle trouvera un aliment complet dans le livre que vient de publier M. Leprince-Ringuet, un des rares hommes de France qui ait exploré en maître ce beau canton de l'atomistique. Si le lecteur ne suit pas toutes ses explications théoriques, il se passionnera pour un problème qui est loin d'être résolu. En effet, on ignore l'origine des rayons cosmiques et on commence à peine à débrouiller leur nature très complexe. La difficulté vient de ce qu'ils heurtent constamment la matière atmosphérique et la désintègrent en projetant des éclats d'atome qu'on peut confondre avec eux. Elle vient aussi des transmutations qu'ils attestent spontanément et dont l'une engendre un corpuscule nouveau, le méson, deux cent quarante fois plus lourd que l'électron.

L'étude des rayons cosmiques revient à interpréter des milliers de clichés pris à la « chambre de Wilson », où tous ces projectiles inscrivent leur trajectoire. Comme ils traversent, à la cadence moyenne d'un par minute, les écrans qu'on leur oppose, et qu'ils ne font pas le même travail, il faut avoir de la chance pour en obtenir des images significatives. Il est tels clichés qui rendent célèbre leur auteur. Cela ne veut pas dire que le physicien cosmique passe son temps à poser des pièges à corpuscules ou à regarder des photos à la loupe. Il doit aussi fabriquer ses

1. Éditions françaises d'Art, Marseille.

outils, qui sont délicats. Il doit « penser avec ses mains », comme le dit M. Leprince-Ringuet, mais non moins penser avec son cerveau et résoudre des équations. Il lui faut surtout cette vocation quasi-religieuse dont notre auteur parle si bien. Elle est indispensable dans le monastère que la Recherche scientifique a édifié à l'Aiguille du Midi de Chamonix, à trois mille six cent cinquante mètres d'altitude, et où M. Leprince-Ringuet et son équipe passent une partie de l'année à recevoir les invisibles messages du ciel.

René SUDRE.

□ □

L'ŒUVRE SCIENTIFIQUE ※ DE BLAISE PASCAL ※[1]

par M. Pierre HUMBERT

A PART la célèbre expérience du Puy-de-Dôme, l'invention de la machine à calculer et celle des « carrosses à cinq sols », autrement dit des *omnibus*, le grand public connaissait très imparfaitement, je crois bien, l'activité et l'œuvre scientifiques de celui que Chateaubriand a appelé « un effrayant génie », et qui, dès l'âge de douze ans, « avec des barres et des ronds », créa les mathématiques. A ceux qui ne possèdent que les rudiments de la science, on n'avait jamais exposé et expliqué, d'une façon brève et claire, les découvertes de l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées*, dans le domaine de la physique, de la géométrie, de l'analyse algébrique, de la mécanique. M. Pierre Humbert, professeur à la Faculté des Sciences de Montpellier, vient de combler cette lacune. Dans un livre d'un puissant intérêt, écrit en une langue ferme et limpide, il nous raconte aujourd'hui, les sept années pendant lesquelles Pascal se voua presque uniquement à la Science, renouvela la théorie des coniques, fonda le calcul des probabilités, aborda l'un des premiers le calcul intégral, etc..., jusqu'à la fameuse nuit du 23 novembre 1654 où ses yeux virent Dieu, *non le Dieu des philosophes et des savants*, mais *le Dieu de Jésus-Christ*, et ruisselèrent de *pleurs de joie*.

L'intérêt scientifique, et à la portée de tous, de l'ouvrage en question, se double d'un intérêt historique : « Il y a peu d'époques plus passionnantes, pour l'historien des sciences, écrit M. Pierre Humbert, que cette première moitié du XVIIe siècle ; c'est pour lui, ce qu'est, pour l'historien de l'art, le *quattrocento* : une époque bouillonnante, où les nouveautés fusent de tous côtés, où les découvertes se précipitent... » Galilée, Harvey, Képler, Descartes, le père Marin Mersenne, Pierre Petit, Gassendi, Carcavi, etc..., savants de grandeurs diverses, l'auteur de l'*Œuvre scientifique de Blaise Pascal*, nous les évoque tous d'une manière vivante et colorée.

On a reproché à Pascal sa trahison envers la Science, et même son mépris de la Science, à partir de 1654. De Voltaire à Painlevé, on lui a fait grief d'avoir abandonné le travail scientifique pour une activité théologique et religieuse. En expliquant les conditions de la vie scientifique, l'état d'esprit des savants, au XVIIe siècle, et la psychologie de Pascal qui n'était pas un professionnel des sciences, mais un *amateur* de génie. M. Pierre Humbert répond à ces reproches. Ce n'est pas la partie la moins curieuse et la moins neuve de son beau livre.

M. P.

1. Albin Michel.

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard et Claude Tolmer.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3641-5-47

LES PLUS BELLES LETTRES D'AMOUR FRANÇAISES

PRÉSENTÉES PAR B. DE LA HERVERIE

C'est tout le charme de 3 siècles durant lesquels on savait trouver le loisir d'aimer et d'en témoigner d'exquise manière.

Un volume .. .. 135 Fr.

L'ESPRIT FRANÇAIS CONTEMPORAIN

Les 1.500 meilleurs " mots " des gens d'esprit de la politique, des lettres, du théâtre, du cinéma, du monde.

RECUEILLIS PAR LÉON TREICH

Un volume .. .. 120 Fr.

LES TROIS FEMMES DE PHILIPPE-AUGUSTE

DUC DE LÉVIS-MIREPOIS

Un volume .. .. 165 Fr.

★

LES ÉDITIONS DE PARIS

Viennent de paraître :

Benjamin CONSTANT

DE L'ESPRIT DE CONQUÊTE

Collection "Le Jardin du Luxembourg"

1 volume in-16 couronne, sur alfa mousse, tiré à 3.000 ex. par L'IMPRIMERIE DARANTIÈRE.. .. .. **210** Fr.

Ludwig von MISES

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE NEW-YORK

LE GOUVERNEMENT OMNIPOTENT

1 vol. in-8° de 470 pages. **300** Fr.

R. REDSLOB

DOYEN DE LA FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

DE L'ESPRIT POLITIQUE DES ALLEMANDS

Publication de Centre d'Études Européennes

1 vol. in-8° de 172 pages. **150** Fr.

ÉDITIONS POLITIQUES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

LIBRAIRIE DE MÉDICIS

3, Rue de Médicis - PARIS-6e

SÉLECTIONS

LARDANCHET

CLUB DES LECTEURS

FONDÉ EN 1930

★

Assurez-vous

LES

12 meilleurs livres

paraissant

chaque année

en vous inscrivant

1.920 Frs par an pour les 12 volumes en ÉDITION COURANTE,

4.800 Francs pour l'ÉDITION ORIGINALE — NUMÉROTÉE. —

★

Écrire

10, Rue Président Carnot

LYON

VUILLARD

par **ANDRÉ CHASTEL**

Un beau volume 20 × 26 avec 83 illustrations en phototypie et 9 pl. en couleurs. Couverture illustrée.. .. .. **600** Fr.

RAPPEL :

Traité du paysage, par André LHOTE. Un vol. 14 × 19, avec 66 illustr. dont 4 en couleurs.. .. .. **250** Fr.

L'amateur de peinture, par L. HOURTICQ. Format 14 × 19, avec portrait de l'Auteur en frontispice.. .. .. **135** Fr.

Degas à la recherche de sa technique, par D. ROUART. Un beau vol. illust. de 40 reproductions en phototypie.. .. .. .. **300** Fr.

Naissance et vie de la Comédie Française, par J. VALMY-BAYSSE. Un vol. de 548 p. avec 48 illust. hors-texte en phototypie et 4 pl. en couleurs.. .. .. **400** Fr.

Gauguin, par Ch. KUNSTLER. De la collection *Anciens et Modernes.* Vol. 14 × 19, avec 65 reproductions dont 8 en couleurs.. .. .. .. **300** Fr.

Van Gogh, par Ch. TERRASSE. De la collection *Anciens et Modernes.* Vol. 14 × 19, avec 61 reproductions dont 8 en couleurs.. .. .. .. **300** Fr.

Le grand orgue du Palais de Chaillot, par N. DUFOURCQ. Avec 17 photos inédites.. .. .. **60** Fr.

Marc-Antoine Charpentier, par Cl. CRUSSARD. Trois illust. hors-texte et 40 ex. musicaux.. .. .. **210** Fr.

LIBRAIRIE FLOURY

14, Rue de l'Université - PARIS

CALMANN-LÉVY

VIENT DE PARAITRE

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
ERNEST RENAN

ÉDITION DÉFINITIVE ÉTABLIE PAR

HENRIETTE PSICHARI

TOME I

ŒUVRES POLITIQUES

contenant

QUESTIONS CONTEMPORAINES
LA RÉFORME INTELLECTUELLE ET MORALE
DISCOURS ET CONFÉRENCES
DIALOGUES PHILOSOPHIQUES

Un volume de 1028 pages, format 14×20, sur papier Bible, reliure croyskine verte ornée d'un fer à froid, protégée par un couvre-livre, prix . . . . . 1.100 fr.

A paraître ultérieurement :

TOME II. — *ŒUVRES LITTÉRAIRES :* Mélanges d'Histoire et de Voyage — Feuilles détachées — Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse — Essais de Morale et de Critique.

TOME III. — *ŒUVRES PHILOSOPHIQUES :* Averroès et l'Averroïsme — Drames philosophiques — L'Avenir de la Science.

TOME IV. — *LES ORIGINES DU CHRISTIANISME :* Vie de Jésus — Les Apôtres — Saint-Paul — L'Antéchrist.

TOME V. — *LES ORIGINES DU CHRISTIANISME :* Les Évangiles — L'Église chrétienne — Marc Aurèle — Index.

TOME VI. — *HISTOIRE DU PEUPLE D'ISRAEL.*

TOME VII. — *HISTOIRE ET RELIGION :* Etudes d'Histoire religieuse — Le Livre de Job — Le Cantique des Cantiques — L'Ecclésiaste — Conférences d'Angleterre — Nouvelles Études d'Histoire religieuse.

TOME VIII. — *ŒUVRES SAVANTES :* De l'Origine du Langage — Histoire littéraire de la France — Histoire des langues sémitiques — Mission de Phénicie.

TOME IX. — *CORRESPONDANCE DE JEUNESSE (Œuvres Posthumes) :* Lettres du Séminaire — Lettres intimes — Nouvelles Lettres intimes — Lettres inédites — Lettres d'Italie.

ŒUVRES DE JEUNESSE (Œuvres Posthumes) : Cahiers de Jeunesse — Nouveaux Cahiers de Jeunesse — Fragments intimes et romanesques — Voyages — *Travaux du Séminaire :* Inédit — Essai psychologique sur Jésus-Christ — Sur Corneille, Racine et Bossuet.

TOME X. — *CORRESPONDANCE-ÉTUDES RELIGIEUSES (Œuvres Posthumes) :* Correspondance Renan-Berthelot — Correspondance (*I et II*) — Etude sur la Politique religieuse du Règne de Philippe-le-Bel — Mélanges religieux et historiques.

LA SECONDE GUERRE MONDIALE

3 nouveaux ouvrages capitaux

● ●

Général George MARSHALL

LA VICTOIRE EN EUROPE ET DANS LE PACIFIQUE

1er Juillet 1943-30 Juin 1945

Le rapport officiel du généralissime allié

150 fr.

● ●

Général Dwight D. EISENHOWER

LES OPÉRATIONS EN EUROPE

du Corps expéditionnaire allié

6 Juin 1944-8 Mai 1945

Rapport officiel sur la préparation et l'exécution du débarquement allié et des opérations jusqu'à la capitulation

suivi des rapports du Maréchal MONTGOMERY sur les opérations au nord-ouest de l'Europe **et du Général M. WILSON** sur le débarquement en Méditerranée

210 fr.

● ●

Lieut.-général O. MICHIELS

Commandant en chef l'armée belge

18 JOURS DE GUERRE EN BELGIQUE

L'armée belge pouvait-elle ne pas capituler en 1940? Avec 28 croquis. **260** fr.

BERGER-LEVRAULT

Trygve GULBRANSSEN

LE SALUT DU GAARD

Traduit du norvégien

180 Fr.

Ivan TOURGUÉNEFF

LES EAUX PRINTANIÈRES

Introduction de Prosper Mérimée

195 Fr.

●

Collection "Orient"

Dhan Gopal MUKERJI

VILLAGE HINDOU

Ghond le Chasseur

Traduit de l'anglais

225 Fr.

Paul BRUNTON

LE SENTIER CACHÉ

Méthode pour la découverte spirituelle de soi-même

Traduit de l'anglais

180 Fr.

●

Collection "Voyages et Documents"

René GOUZY

GRANDE OURSE ET CROIX DU SUD

Du Golden Gate au Détroit de Magellan

17 ill. hors-texte 240 Fr.

Collection "Montagne"

Henry BORDEAUX

de l'Académie française

AVENTURES EN MONTAGNE

240 Fr.

E.-R. BLANCHET

HORS DES CHEMINS BATTUS

Ouvrage couronné par l'Académie française

16 ill. hors-texte 240 Fr.

John TYNDALL

HAUTE MONTAGNE

Traduit de l'anglais

16 ill. hors-texte 240 Fr.

EDITIONS VICTOR ATTINGER

LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE FRANCE
— PARIS VIIe — 30, RUE DE L'UNIVERSITÉ

PAUL CLAUDEL
de l'Académie Française

PRÉSENCE ET PROPHÉTIE
I volume .. .. **180** Fr.

LA ROSE ET LE ROSAIRE
I volume .. .. **200** Fr.

VISAGES RADIEUX
(Poèmes) I volume .. .. **140** Fr

EDMOND JALOUX
de l'Académie Française

LES SAISONS LITTÉRAIRES
(1896-1903) I volume .. .. **180** Fr.

D'ESCHYLE A GIRAUDOUX
(Études et portraits) I volume .. .. **200** Fr.

GONZAGUE DE REYNOLD

LA FORMATION DE L'EUROPE

I : Qu'est-ce que l'Europe ?
I volume .. .. **280** Fr.

II : Le Monde grec et sa pensée
I volume .. .. **340** Fr.

III : L'Hellénisme et le génie européen
I volume .. .. **360** Fr.

IV : L'Empire romain I volume .. .. **300** Fr.

GRÉGOIRE GAFENCO
Ancien Ministre des Affaires Étrangères de Roumanie,
Ancien ambassadeur à Moscou

DERNIERS JOURS DE L'EUROPE
(Un voyage diplomatique en 1939) I vol. **250** Fr.

PRÉLIMINAIRES DE LA GUERRE A L'EST
I vol. **280** Fr.

ERNST VON SCHENCK

L'EUROPE DEVANT LE PROBLÈME ALLEMAND
(Lettres d'un Suisse à des Allemands) I vol. **250** Fr.

LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE FRANCE
30, rue de l'Université, PARIS 7e - LITTRÉ 27-37

3 nouveautés

EDMOND BUCHET

LE GRAND DÉSORDRE

(LES VIES SECRÈTES - III)

roman

Grande œuvre. Taillée pour durer - *CHARLES PLISNIER*

ROGER VAILLAND

PRIX INTERALLIÉ 1946

HÉLOÏSE ET ABÉLARD

pièce en 3 actes

L'auteur de ***Drôle de Jeu*** publie sa première œuvre théâtrale. Déjà retenue par le JURY DU PRIX DES LECTEURS, elle sera jouée la saison prochaine.

MARIE VICTOR

MON AME M'ÉTOUFFE

nouvelles

Une nouvelle venue qui est déjà une grande conteuse. Des héros prisonniers d'un étrange climat intérieur évoluent du burlesque au tragique.

3 romans américains

ELISABETH MADOX ROBERTS

LA GRANDE PRAIRIE

Une des plus célèbres romancières américaines nous entraîne à la conquête du Far-West. Un récit passionnant et de grande classe.

GLADYS HASTY CARROL

AINSI TOURNE LA TERRE

Les Géorgiques américaines. Un aspect inconnu du Nouveau-Monde.

MARTHA DODD

QUI SÈME LE VENT

La lente et horrible nazification d'un jeune aviateur allemand. L'auteur, fille de l'ancien ambassadeur à Berlin, a pris comme personnages HITLER, GOERING et d'autres chefs nazis qu'elle a bien connus. Un immense succès américain.

CORRÊA

ÉTÉ 1947

JACK AISTROP	AVEC JOE, DANS LES COULISSES
ALBERT AYGUESPARSE	L'HEURE DE LA VÉRITÉ
BANINE	JOURS PARISIENS
EMMANUEL BERL	DE L'INNOCENCE
GÉRARD BOUTELLEAU	INTIMITÉS ANGLAISES
GIL BUHET	L'EAU QUI DORT
PIERRE CADENET	L'ANGÉLUS DE MINUIT
MAURICE CHAPELAN	ANTHOLOGIE DU POÈME EN PROSE
FRANÇOISE D'EAUBONNE	COMME UN VOL DE GERFAUTS
PAUL GADENNE	SILOÉ
PAUL GADENNE	LE VENT NOIR
ROBERT GREENWOOD	M. BUNTING FINIT PAR VOIR CLAIR
ROBERT GUILLAIN	LE PEUPLE JAPONAIS ET LA GUERRE
KATHERINE JOHN	LE PRINCE IMPÉRIAL
JOSEPH KESSEL	LE BATAILLON DU CIEL
FERNAND LEMOINE	CARTAHU
FERNAND LEQUENNE	CORPS HUMAIN
OSCAR LEWIS	LE VOVAGEUR INCERTAIN
FRANÇOISE DES LIGNERIS	LE LIVRE DE LA JOIE
IGOR MARKEWITCH	MADE IN ITALY
CLAIRE MARS	AU FIL DE LA DEULE
THYDE MONNIER	LE FIGUIER STÉRILE
CH. DE PEYRET-CHAPPUIS	LIVIDE

X. X. X.

faux en écriture

JULLIARD
sequana

NOUVEAUTÉS

JEAN MARIOTTI

LE DERNIER VOYAGE DU THÉTIS

150 fr.

VIRGINIA WOOLF

ENTRE LES ACTES

Le dernier roman de VIRGINIA WOOLF

140 fr.

Dr LOUIS CORMAN

QUINZE LEÇONS DE MORPHO-PSYCHOLOGIE

avec 80 portraits

160 fr.

BIBLIOTHÈQUE ANGLAISE

Les plus célèbres romans de la littérature anglaise, ancienne et moderne.

CHARLOTTE BRONTË

JANE EYRE

Traduction intégrale

616 pages **170** fr.

R.-P. BLACKMORE

LORNA DOONE

424 pages **180** fr.

STOCK

NOUVEAUTÉS

COLLECTION

"LES VOYAGES IMAGINAIRES"

CYRANO DE BERGERAC

L'AUTRE MONDE

Illustrations de JACQUELINE CHARMOT

Tir. limité à 2.200 ex. **300** fr.

LEWIS CARROLL

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Illustrations de JEAN DE BOSCHÈRE

Tir. limité à 2.200 ex. **480** fr.

COLLECTION

"A LA PROMENADE"

dirigée par Marcel ARLAND

THOMAS BROWNE

RELIGIO MEDICI

Traduction de CHARLES CHASSÉ

Tir. limité à 2.750 ex. **130** fr

PRIX SAINTE-BEUVE

GEORGES NAVEL

TRAVAUX

"Voilà une découverte, une vraie découverte comme on n'en fait pas souvent".

COLETTE.

110 fr.

STOCK

EDMOND GISCARD D'ESTAING

LE CHEMIN DE LA PAUVRETÉ

Quand le quitterons-nous pour suivre la route de la prospérité ?

SPID

372, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS-1er — 100 fr., franco 205 fr.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

18-20, rue du Saint-Gothard, Paris (XIVe)

« Les Grandes Études Historiques »

JEAN DE PANGE

L'ALLEMAGNE

DEPUIS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

1789-1945

Comment la « réduction de l'Unité » a abouti finalement à l'État totalitaire.

Un fort volume de 584 pages. Broché. .. **280** Fr.
Relié *(disponible dans un mois)*.. .. .. .. **400** Fr.

« Collection Savoir »

PIERRE ROUSSEAU

LA TERRE, MA PATRIE

C'est la première fois, depuis un demi-siècle, qu'un panorama complet des études qui se rapportent à la terre est donné. Tous les mystères de notre planète sont dévoilés et expliqués.

Un fort volume de 364 pages, avec 186 dessins et 101 photographies pour la plupart inédites.. .. .. **400** Fr.

RENÉE DE SAUSSINE

SYLVINIA DU BRÉSIL

L'histoire délicieuse d'une jeune Brésilienne où l'on retrouve tout le charme des tropiques.

Un volume. Prix.. .. .. **125** Fr.

ROGER CHANCEL

TERRA PARK

1945-1947

Préface de PIERRE GAXOTTE

Une satire vigoureuse de ce que nous voyons autour de nous.

Un luxueux album à tirage limité comprenant 20 planches hors-texte en phototypie et 80 pages de texte illustrées sur papier alfa.. .. .. **500** Fr.

ÉDITIONS SELF

DEUX GRANDS LIVRES

Vient de paraître :

V.-A. KRAVCHENKO

J'AI CHOISI LA LIBERTÉ !

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE D'UN HAUT FONCTIONNAIRE SOVIÉTIQUE

TRADUIT PAR JEAN DE KERDÉLAND

Ce livre, appelé à un énorme retentissement, constitue le témoignage le plus important sur trente années d'U. R. S. S.

Un volume in-8°, de 642 pages.. .. .. Net : **405** Fr.

Paraîtra en Juin :

JACQUES BAINVILLE

LA FRANCE

TOME PREMIER

Ces pages admirables sont l'analyse la plus lucide de la politique française. Sur bien des points, elles répondent à la question : *" Que penserait aujourd'hui Bainville ? "*

Un volume in-8°, de 256 pages, sur papier d'alfa .. .. Net : **180** Fr.

Il a été tiré 350 ex. sur velin de chiffon JOHANNOT.. .. .. Net : **720** Fr.

Le tome II paraîtra en Septembre 1947